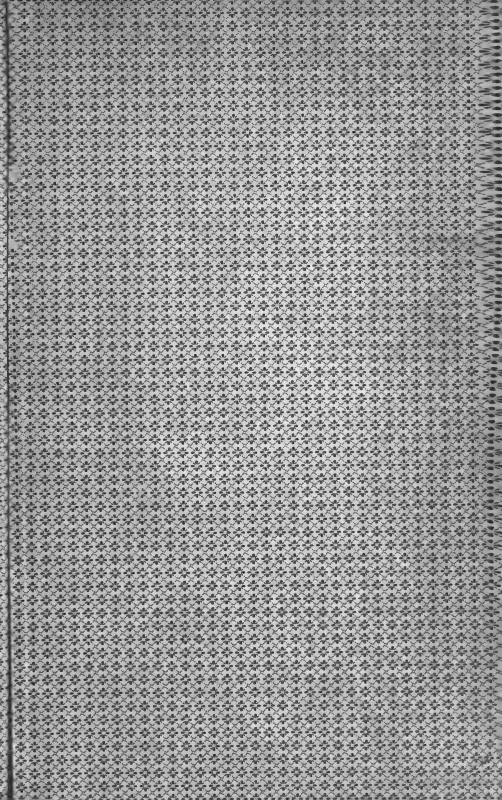

ALLI



·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
Grande Sala O.S.
26 - IV - 33



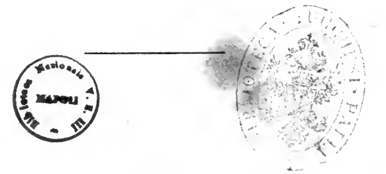
L'ABBÉ LENOIR

L'ABBÉ

LENOIR

ROMAN

Par ERNEST THABAUD



PARIS
COURNOL, LIBRAIRE
RUE DE SEINE, 20

1867?

CHATEAUROUX, TYP. ET LITH. Vᵉ MIGNÉ.

L'ABBÉ LENOIR.

I.

La *Brenne*, qui occupe la partie ouest du département de l'Indre, est plutôt, eu égard à sa superficie, une vaste étendue de bruyères et d'étangs qu'une contrée cultivée. Ce pays, malsain en toute saison, l'est davantage encore quand les chaleurs de l'été ont mis à sec une partie de ses étangs. Les miasmes qui se dégagent de ce fond vaseux, ainsi découvert, répandent au loin la fièvre qui décime la population.

L'habitant de la *Brenne* se ressent du milieu désolé où il est appelé à vivre. Il est petit, grêle, a le teint jaune, le ventre gros. Presque jamais il n'atteint la vieillesse.

Aujourd'hui, la *Brenne* est pourtant un peu moins insalubre qu'autrefois. La culture y a été tentée en différents endroits. Des étangs ont été desséchés ; des plantations faites ; quelques fermes construites.

Cette contrée pourrait peut-être s'assainir tout-à-fait, si l'on y boisait sur une grande échelle. Les pins et sapins paraissent y réussir. Mais ce qui manque surtout au pays, c'est de l'argent, argent d'autant plus difficile à trouver que son placement serait là à très-longue échéance.

Les voies de communication y sont nombreuses. Aux routes existant déjà, l'État vient d'en ajouter plusiéurs autres, dites agricoles, dont la construction s'achève et que bordent de larges et profonds fossés destinés à l'écoulement des eaux.

Il y a une douzaine d'années, un étranger, venu on ne savait d'où, entreprit résolûment le défrichement de 400 hectares. La terre des Loups maintenant, dont un tiers est en jeunes taillis, ne laisserait pas soupçonner cette pauvreté du sol. A force d'engrais, on est parvenu à modifier le terrain, qui rapporte un prix rémunérateur.

Lorsque cet étranger arriva dans le pays, il prit tout d'abord en pitié la constitution débile de ses habitants. Il ménageait les forces de ceux qu'il

faisait travailler, en même temps qu'ils trouvaient à sa ferme, où il les nourrissait, des aliments sains et substantiels. Ils y buvaient du vin ou recevaient à la place une ration de café sans sucre. Jugeant le tabac à fumer utile dans une telle contrée, il en avait distribué quelques paquets à ses journaliers qui, depuis, s'adonnèrent à fumer.

Ce régime, auquel ils n'étaient pas habitués, ne tarda pas à produire son effet : les *Brennous* qu'il employait supportèrent mieux la fatigue et furent moins sujets à la fièvre.

Il avait voulu que les femmes et les enfants se nourrissent également mieux. Comme il payait ses ouvriers plus cher qu'ils n'étaient accoutumés de gagner et qu'il y avait du travail chez lui presque toute l'année, il lui fut facile de leur faire accepter ses conditions. Elles consistaient à convertir les deux tiers du salaire de chaque chef de famille en légumes, viande et vin qu'il leur fournissait.

Il fit de plus construire, près de sa ferme, sept maisonnettes bien aérées, pour remplacer autant de taudis où ces malheureux grouillaient avant dans un air fétide.

Ce fut lui qui pourvut, dans les environs, aux frais de toute sorte que nécessite la maladie. Il connaissait toutes les misères, allait au-devant des

nécessités pressantes, donnant, encourageant, trouvant du travail à procurer, alors que ses domestiques estimaient qu'il n'y avait plus rien à faire.

Un peu plus tard, il dota la commune, qui n'avait qu'une école mixte, d'une maison d'école pour les filles, maison construite à ses frais, où l'instruction est gratuite, et assura le traitement de l'institutrice au moyen d'une rente sur l'État au nom de la commune, à la condition expresse que cette rente ne changeât jamais de destination.

Aussi le nom de cet homme n'était-il prononcé qu'avec respect dans les alentours. Si l'on ne savait rien de lui — car, à part les paysans qui pouvaient avoir besoin de ses services, il ne voyait personne — les *Brennous*, qui l'aimaient, s'en inquiétaient peu. Dans la ville voisine, il y avait eu bien des commérages sur son compte. Les premières lettres qui lui avaient été adressées portaient une suscription étrange : l'abbé Lenoir. On savait qu'il était venu seul, c'était donc à lui que ces lettres étaient destinées. Qu'était venu faire ce prêtre dans un pays perdu? pourquoi ne portait-il pas l'habit ecclésiastique? On avait échafaudé là-dessus toutes sortes d'histoires. Mais, comme M. Lenoir se taisait, comme ceux qui le servaient étaient gens du pays ne sachant rien plus que les autres, la curiosité, si

surexcitée qu'elle fût, n'avait pu rien apprendre. Avec le temps, on avait fini par beaucoup moins parler de lui. Seulement, il y avait toujours à son égard un reste de curiosité non satisfaite.

A dire vrai, la curiosité était bien permise vis-à-vis de cet inconnu.

Il était grand et mince. Sa démarche était lente, accablée, comme s'il eût fléchi sous un poids trop lourd. Il avait le visage ravagé, un regard sans chaleur, une bouche qui jamais n'avait dû sourire. Ses cheveux grisonnants, mal peignés, cachaient un front qui avait l'ampleur du front de l'orateur. Son âge ne se devinait pas. Il paraissait avoir largement cinquante ans, peut-être n'en avait-il pas quarante. En lui une chose était demeurée jeune qui faisait contraste avec tout le reste de sa personne : sa voix, dont le timbre était frais, pénétrant, presque harmonieux.

Quel désastre avait essuyé cet homme ? Était-ce chez lui désespoir ou remords ? remplissait-il donc quelque tâche mystérieuse en défrichant sans profit pour lui cette terre marécageuse ?

II.

Malgré moi, j'étais attiré vers cet homme. Si, dans nos premières rencontres, il s'était montré poliment réservé, il ne tarda pas, en revanche, à m'accueillir en ami. Il me savait gré, disait-il, de l'aider à passer les heures que son exploitation lui laissait. Nous causions alors longuement et de tout. Parfois, il était parvenu à s'animer; sa parole avait dans ces moments-là une rare puissance. Je demeurais réellement ébloui.

Il y avait près d'un an que j'étais le voisin de campagne de M. Lenoir, quand je dus quitter le pays.

Je regrettais de m'en aller sans rien savoir de cet homme; mais dans ce regret n'entrait aucune banale curiosité.

Un jour donc que je lui parlais de mon prochain départ: — Je ne veux pas, me dit-il, vous laisser aller où la vie vous appelle, sans avoir jeté avec vous un regard vers le passé. J'ai lu bien souvent

dans votre attitude une interrogation que vous ne vouliez pas formuler autrement. Je vous ai su gré de cette réserve. Puisque vous tenez à savoir pourquoi je vis dans cette campagne, je vais vous le dire.

III.

Je passerai, dit M. Lenoir, sur mon enfance, semblable en tout à celle des autres enfants. Je vous en dirai un seul épisode, parce que, dans la suite, il a pu peser sur ma vie. Je veux parler de ma première communion. La ferveur mystique dans laquelle me plongea ce premier acte chrétien fut telle que mon père — je n'ai pas connu ma mère — en fut sérieusement effrayé.

Alors externe au collége de la ville que nous habitions, je me sauvais de la maison paternelle pour aller prier à l'église, où je passais presque toutes les heures que me laissait mon travail d'écolier. J'avais inutilement pressé mon père de me placer dans un établissement religieux pour y continuer mes études. Il n'avait pas voulu, bien qu'un de ses amis, notre médecin, l'eût en partie rassuré sur mes tendances religieuses, que l'âge modifierait et qui n'étaient, disait-il, que la révélation d'une âme ardente, dans laquelle les passions contraires devaient plus tard se venir heurter.

Cet ami de mon père, qui devint le mien longtemps après, avait dit vrai. Ma piété exaltée s'affaiblit bientôt, pour disparaître tout-à-fait. Un autre culte l'avait déjà remplacée. Je ne rêvais plus que de la Grèce et de Rome. Je me figurais les luttes du Forum. J'entendais la parole retentissante des orateurs illustres. J'admirais leur mort presque toujours tragique. Bien souvent, je me surprenais à arranger ma vie pour leur ressembler, enviant par-dessus tout la puissance par eux exercée sur la foule.

Au sortir du collége, j'allai étudier le droit à Paris. Je me sentais invinciblement entraîné vers le barreau. Je rêvais alors d'une tribune.

Malgré les railleries de mes camarades, qui me plaisantaient sur ma timidité et mon éloignement des femmes, je demeurai deux ans à Paris sans aucun écart, grâce aux ressources de l'étude et grâce surtout au besoin que j'éprouvais de poétiser la femme que j'aimerais. Je ne me sentais, en effet, aucun goût pour les faciles amours des étudiants, et je regardais le luxe comme le cadre obligé d'un amour durable.

Je travaillais sérieusement. Si d'abord l'étude du droit m'avait paru aride, je ne tardai pas, en l'approfondissant, à y trouver un véritable plaisir.

Je ne sortais presque pas. Comme l'argent ne me manquait point, j'avais acheté des livres. Je lisais les grands écrivains des XVIIe et XVIIIe siècles, pendant que j'apprenais à connaître nos contemporains.

Ma seule distraction était le théâtre, où j'allais une ou deux fois la semaine. J'assistais aussi de temps à autre aux luttes éloquentes du barreau. Mais ce que j'aimais le plus, c'était la chambre des députés un jour de séance orageuse. J'étais tout yeux. Le cœur me battait. Il y avait là une chaude atmosphère qu'on ne respire pas impunément à vingt ans.

Mon père avait la plus grande partie de sa fortune chez un banquier de Paris. Plusieurs fois, l'hiver, j'avais reçu une invitation à ses bals. Je n'y étais pas allé, me donnant cette raison que ce serait perdre un temps que j'employais plus fructueusement à feuilleter mes livres; mais le véritable motif, que j'osais à peine m'avouer, était dans je ne sais quoi de gêné, de craintif qui survivait aux premières années de mon adolescence à la vue d'une femme jeune et belle. Ce sentiment était poussé si loin, qu'il était presque douloureux. A me voir ainsi rougir et balbutier, on me pouvait aisément prendre pour un sot. Bien souvent, je m'étais promis de ne

plus être aussi gauche, mais à la première occasion, c'était à recommencer.

Un jour que j'étais allé toucher ma pension, je trouvai avec son caissier le banquier, qui, à mon nom, vint me saluer et me demanda des nouvelles de mon père. Il s'étonna de ne m'avoir pas encore vu et voulut absolument me présenter à sa femme.

A demi-couchée sur une causeuse, elle avait à peine répondu par un mouvement de tête au profond salut que je lui avais fait. Elle garda sa pose. Il est vrai qu'elle faisait valoir un buste bien proportionné. Elle avait un cou charmant, le bras admirablement modelé. Ses yeux noirs étaient pleins de feu, sa bouche fort jolie. Elle avait les cheveux noirs, longs, épais. Son teint avait cette pâleur légèrement bistrée qui emprunte à la lumière un éclat tout particulier.

Si courte qu'eût été cette première visite, elle avait imprimé cette femme dans mon cerveau. Je sentais, en sortant, que je lui appartenais. Je voyais son image partout. Elle se glissait entre les pages du livre que je feuilletais. J'entendais sa voix, je me rappelais les quelques paroles qu'elle avait dites; j'étais encore tout saisi du long regard qu'elle m'avait jeté lorsque j'avais pris congé d'elle. J'étais inondé de lumière; j'aspirais avec

force la vie qui s'ouvrait devant moi. Parfois, c'était comme si l'air eût manqué à ma poitrine ; j'étais presque étouffé sous le flot d'aspirations vagues mais tumultueuses. En un mot, j'avais moins de vingt-deux ans et j'aimais pour la première fois.

Certes, j'étais un terrain admirablement préparé pour l'amour. L'étude m'avait préservé des écarts des sens. Tout était jeune en moi, tout croyait. La pente de mon caractère, enclin à la rêverie, m'y portait, en même temps que l'ardeur d'une âme qui avait soif de se donner.

J'étais retourné chez elle. Je la rencontrais quelquefois au théâtre ou à la promenade. J'allai naturellement à ses bals. Je me rappelle l'espèce de jalousie que j'éprouvai, au premier, en la voyant emportée par son cavalier dans le tourbillon d'une valse. Je ne savais pas même danser. J'enviais les jeunes gens qui passaient devant moi ayant au bras une belle jeune femme qui leur souriait. Je me sentais seul, et, d'ailleurs, il me semblait que je n'eusse rien trouvé à dire à ma danseuse, rien qui pût la faire sourire, comme souriaient tous ces visages où paraissait rayonner le plus vif plaisir. Je m'en voulais d'être venu là, et pourtant mes yeux ne pouvaient se détacher de la maîtresse de maison. J'éprouvais, à la voir causer et sourire, je

ne sais quel plaisir plein d'âcreté qui me clouait à ma place. J'étais comme un pauvre honteux qui n'ose se montrer ; je ressassais pour moi les sourires qu'elle prodiguait aux autres. Ce soir-là, je m'étais promis de savoir danser. Aussi, dès le lendemain, étais-je en quête d'un maître de danse.

IV.

Mes premières avances la trouvèrent froide, dédaigneuse ; c'est à peine si elle avait consenti à danser une fois ou deux avec moi vers la fin de la soirée. Elle ne paraissait en aucune sorte faire attention à moi. Ni mon trouble, que trahissait l'altération de ma voix, ni ma main, qui tremblait en touchant la sienne, elle ne voyait ou ne voulait rien voir. Jamais, non plus, je n'avais osé une parole qui eût trait à l'amour ; je craignais que ma voix ne me servît mal et de ne pas du tout savoir exprimer ce que j'aurais voulu lui dire.

Soudain, elle vint à moi — un soir que je venais de l'inviter dès le commencement du bal, comme à mon ordinaire : « Une contredanse, dit-elle, non ; vous valsez très-bien, je vous accorde la première. » Sa voix avait été douce, presque caressante. Jamais elle ne m'avait parlé ainsi. Je n'avais pas encore valsé avec elle ; une seule fois, je l'y avais invitée, mais elle m'avait refusé si sèchement que je n'avais pas osé recommencer.

Elle se plut, durant cette nuit où je valsai deux fois avec elle, à attiser cet amour qu'elle avait fait naître. Elle fut d'un véritable abandon et me reprocha de ne pas aller la voir assez souvent. Elle s'intéressait vivement à moi, disait-elle.

Les jours qui suivirent furent des jours de véritable ivresse. J'allais trois fois la semaine chez elle. Le plus souvent, elle était seule. Je lui avais dit mon amour avec cette vivacité de paroles que comporte un premier attachement. Elle aimait à ce que je le lui répétasse. Elle redoutait, disait-elle, la légèreté de mon âge ; elle ne soupçonnait pas ma sincérité, mais elle craignait qu'une autre ne pût m'émouvoir et me la faire oublier. Elle se plaisait surtout à m'entendre lui assurer — ce qui était vrai — qu'aucune autre et à quelque titre que ce fût, n'était entrée dans mon existence, même un moment.

Puis, à son tour, elle me disait que jamais elle n'avait aimé. Liée par un mariage de convenance, elle voulait garder à son mari la foi jurée, mais ne serait jamais plus pour lui. Je serais un ami du cœur, celui à qui elle rapporterait tout. Ne serais-je donc content que le jour où elle se serait perdue pour moi?

Aussi, quand les sens troublés, la tête en feu,

je lui avais dépeint, avec l'emportement de l'âge, la soif encore inassouvie qu'elle avait allumée, ce besoin de pénétrer dans sa vie qui me rongeait, j'en étais quitte pour pleurer à ses pieds et implorer mon pardon. Ces scènes me brisaient ; mais telle était ma confiance en elle, que je ne la soupçonnais pas.

Mes études avaient ressenti le contre-coup inévitable de cette liaison. Je ne suivais presque plus les cours. Je n'ouvrais plus que de loin en loin mes auteurs favoris, encore me lassaient-ils vite. Ma pensée était ailleurs. Quand je ne pouvais la voir chez elle, je m'appliquais à la rencontrer dehors. Que d'heures je passais ainsi dans l'attente, qu'un regard échangé avec elle me paraissait payer et bien au-delà !

Vous dirai-je qu'elle se donna à moi ? L'abeille se livre-t-elle donc à la fleur où elle se pose. La violence de mon amour, la fraîcheur de mes sens l'avaient décidée. Là où je livrais ma vie, elle avait au plus cherché une émotion. Je fus une curiosité à satisfaire, voilà tout.

Elle ne tarda pas à exiger que je vinsse chez elle plus rarement. Elle avait, disait-elle, sa réputation à garder. Ma présence trop assidue pouvait faire causer. Elle jouait aussi à la femme repen-

tante. Les yeux pleins de langueur, la voix à demi-étouffée, comme si des sanglots prêts de s'échapper l'eussent empêchée de parler, elle me demandait de la sauver d'elle-même. Elle intéressait mon honneur à l'aider à se relever, en cessant de la voir. A peine je l'entrevoyais dans les salons où elle avait coutume d'aller, tant elle s'appliquait à m'éviter.

Je ne tenais plus en place. Des phrases pleines de réticences, que vainement j'avais voulu oublier, me revenaient en mémoire. J'étais dévoré par une iuquiétude jalouse, d'autant plus difficile à supporter que je m'appliquais davantage à la cacher. J'avais beau me dire que je n'avais pas le droit de l'afficher par un esclandre ; que je devais, au contraire, veiller à ce qu'elle ne fût pas compromise à cause de moi, ce raisonnement ne me calmait pas. Je me sentais trompé ; j'en cherchais une preuve qui pût me convaincre ; après quoi, il me semblait que le mépris tuerait mon amour.

J'en étais venu à ce point de surveiller sa maison. Un jour que j'en étais à quelques pas, j'y vis entrer un jeune homme, revenu depuis peu d'un long voyage. Je l'avais déjà rencontré dans plusieurs soirées, et il m'avait paru que la femme du banquier allait au-devant de lui, comme s'il eût

été quelqu'un d'attendu. Par cela seul, il me déplaisait souverainement. J'étais, attendant sa sortie, dans un état d'exaltation difficile à dépeindre. Une sourde colère s'était emparée de moi. Je suis joué, pensais-je. Combien elle a dû rire de me voir prendre au sérieux son rôle de Madeleine repentante. A cette heure, qui sait? si elle et lui, derrière une fenêtre, me suivant d'un œil moqueur, ne font pas gorge chaude de ma déconvenue. Ma colère se changeait en rage à cette possibilité de leur servir de jouet. Enfin il parut. Je descendais à quelques pas la rue qu'il remontait. Au regard que je lui jetai, il s'arrêta. Ma voix était entrecoupée, mes membres tremblaient : — Osez dire que cette femme de chez qui vous sortez est votre maîtresse, lui criai-je. — Il eut un éclair dans les yeux ; puis, paraissant faire un effort sur lui-même, il me dit : « C'est donc une provocation que vous m'adressez ? » Mais moi : Dites donc que vous êtes son amant pour que je vous tue. — « Vous voulez vous battre, soit, fit-il, en me tendant sa carte ; je suis à votre disposition. »

Il était temps que ce colloque violent que j'avais engagé dans la rue prît fin ; déjà quelques passants s'étaient ramassés autour de nous. Le sang-froid de mon adversaire nous épargna une scène publique.

Le lendemain, nous nous battîmes au pistolet et je reçus une balle dans la cuisse droite.

Mon père, à qui un ami avait écrit mon duel et la blessure qui l'avait suivi, était aussitôt accouru. Il me soignait avec une tendresse extrême, gardant avec moi une réserve dont je lui savais un gré infini.

Mon adversaire était fréquemment venu s'informer de moi. Il voulut absolument me voir, et ce fut de sa bouche que j'appris combien peu valait la femme pour laquelle j'avais joué ma vie. Il avait été son amant bien avant moi, me dit-il, mais non pas le premier pourtant. Pendant son absence, il avait eu un successeur, c'était celui-ci que j'avais remplacé. « Sa sécheresse d'âme en apprenant votre blessure m'a révolté ; j'ai brisé et pour toujours avec elle. Ne voulant pas qu'un homme de votre valeur soit plus longtemps la dupe d'une femme sans cœur, je suis venu à vous. »

Il m'offrait son amitié ; mais le coup qui m'avait été porté était trop récent pour que je pusse répondre à ses avances. Il était encore presque un rival pour moi. Tel était, en effet, l'étrange empire de cette femme sur mes sens, que j'eusse tout pardonné si elle eût fait un seul pas vers moi. Enfin, je quittai Paris pour suivre mon père.

V.

Dans une ville où j'étais à peu près inconnu, il me fut facile de m'isoler. J'éprouvais un besoin féroce de me trouver seul. Je voulais repasser un à un les courts instants où j'avais cru au bonheur.

Mon père ne voyait qu'un petit nombre d'amis, tous d'un certain âge; des jeunes gens que j'avais connus au collége, la plupart étaient dispersés; je ne fus donc pas distrait dans mon isolement. Je m'appliquais à éviter les rares visites qu'on nous faisait. Je fuyais jusqu'à l'entretien de mon père.

La solitude est pareille à l'abîme, elle donne le vertige. A force d'assourdir les bruits du dehors, de se concentrer en soi, une aventure vulgaire peut y prendre des proportions énormes. La solitude, en outre, engendre l'orgueil. Faute de comparaison, on finit par se persuader qu'on est supérieur aux autres. Le frottement du monde, dans certains cas, n'est pas seulement un stimulant, c'est encore une glace qui, en même temps qu'elle réfléchit votre image, reflète d'autres visages semblables au vôtre.

Drapé dans une noire mélancolie comme dans un manteau de théâtre, je goûtais un âcre orgueil que le sort m'eût choisi pour victime. Indifférent à tout, il me semblait que ma carrière était déjà fournie. Tout ressort d'ambition me paraissait usé en moi. La nécessité de se créer une position me faisait sourire. Parce que j'avais reçu une égratignure, je me croyais à jamais meurtri. C'est le propre des natures contemplatives d'exagérer ainsi les proportions. On peut revenir à une plus saine appréciation des choses; mais bien des âmes dévoyées ne peuvent plus retrouver leur chemin.

Mes lectures attisaient encore la fiévreuse ardeur des souvenirs. J'apportais un soin brutal dans le choix des poètes que je dévorais. Les pages seules trouvaient un écho dans mon cœur qui expriment le doute, la lassitude, l'ironie, le sarcasme. Certes, ce sont de grands poètes ceux-là qui ont su exprimer le cœur de l'homme avec tout le trouble qu'y jettent les passions. Mais leur lecture veut des ménagements; sans cela, elle est dangereuse. Aussi produisaient-elles sur moi l'effet de branches sèches jetées dans un foyer ardent : elles activaient le feu qui me consumait.

Ma situation allait empirant. Au sentiment factice qui m'avait jusque-là soutenu — où il entrait

réellement de l'orgueil et où je posais en quelque sorte vis-à-vis de moi-même — succéda bientôt un affaissement complet. L'ennui me gagnait. J'avais à peine vécu et j'étais dégoûté. Cette fois, j'étais sérieusement atteint. Je n'étalais plus à mes yeux une plaie que j'avais agrandie par plaisir. Comme tous ceux qui, dans l'ordre moral, se sont fourvoyés, qui le sentent et le voient mais sans apercevoir d'issue, j'étais accablé. Ma santé donnait de vives inquiétudes à mon père, que je cherchais à rassurer; mais le médecin, ce vieil ami de la maison dont je vous ai parlé, ne partageait pas mon indifférence. Il pressait mon père, à mon insu, de me renvoyer à Paris. La guérison, disait-il, devait venir d'où était venu le mal. Il fallait m'arracher à moi-même et me jeter dans un milieu où je ne pusse pas me retrouver de sitôt. Le moral était surtout malade, et, selon lui, je ne risquais absolument rien à ce genre de vie, si ce n'est peut-être une écorchure à notre fortune, qui ne saurait être sérieusement menacée.

VI.

Mon père m'engagea donc si vivement à retourner à Paris, que j'y revenais l'automne suivant. Je flânai quelques semaines, triste, ennuyé, ne sachant que faire. Mais, peu à peu, le calme se faisait en moi. J'avais retrouvé l'appétit. J'étais comme un malade qui entre en pleine convalescence; j'éprouvais un véritable bien-être. Ma pensée n'avait rien de pénible, et parfois j'étais réellement surpris de songer aussi peu à celle qui m'avait trompé.

J'étais devenu paresseux. Ces longs mois de rêveries me faisaient trouver le travail insupportable. Toute étude suivie m'était impossible. Je la renvoyais toujours au lendemain, sans pouvoir m'y adonner. Il faut, en effet, une véritable énergie, quand on a une fois perdu l'habitude du travail, pour s'y remettre. Le pli que creuse si lentement le travail s'efface vite.

D'ailleurs, mon temps se trouvait pris par les

nouvelles connaissances que j'avais faites depuis mon retour. C'étaient pour la plupart des jeunes gens riches ou qui passaient pour tels, menant la vie à grandes guides, sans souci du lendemain. Je glissai insensiblement sur cette pente rapide, où l'orgie du jour succède à celle de la veille. La seule satisfaction que je donnai à mon père avait été de me faire inscrire comme avocat stagiaire, après avoir soutenu une thèse pour la licence.

Bientôt je ne travaillai plus du tout. Si j'avais à grand'peine pu dérober quelques heures à ma vie de débauche alors que la nécessité de terminer mes études de droit l'exigeait impérieusement, maintenant j'étais bien décidé à me reposer. Et quel repos ! Le cercle de mes liaisons allait s'élargissant. Rien n'est plus facile qu'un jeune homme qui s'amuse. Le goût des plaisirs est le ciment de ces amitiés, qui durent ce que dure l'argent. A dire vrai, je n'ai jamais eu de goût pour ces sortes de liaisons. J'avais besoin de distractions, elles étaient bruyantes ; j'étais désœuvré, elles étaient venues à moi ; je les avais acceptées, mais sans me livrer autrement à elles. A un ami on peut tout dire ; on pense quelquefois tout haut devant lui ; pour ceux-là, au contraire, mon cœur était muré.

Je menais donc la vie bruyante, sans frein, que peut mener à Paris un jeune homme qui a de l'argent. Mon père ne comptait pas avec moi. Son banquier me remettait les sommes que je lui demandais, et, certes, j'avais souvent recours à lui.

Mes relations m'avaient ouvert quelques salons, je rencontrai la femme du banquier. Elle parut s'en vouloir de ne m'avoir pas deviné. Pourquoi ne pas vous l'avouer? ses avances chatouillèrent ma vanité, bien que je m'appliquasse à n'en rien laisser paraître. L'aimais-je donc encore! je me convainquis bientôt du contraire.

Mon peu d'empressement à retourner chez elle, alors qu'elle m'en priait, l'avait piquée au vif. Elle crut qu'un autre attachement m'en détournait et voulut à tout prix me regagner. Certaines femmes, d'ailleurs, ont un goût irrésistible pour l'homme qu'elles jugent occupé. Est-ce chez elle le désir d'une lutte qui émotionne leur vie ou seulement la satisfaction de l'emporter sur une rivale?

Elle m'écrivait des lettres pressantes, presque émues, prétendant qu'on l'avait calomniée à mes yeux et que toujours elle m'avait aimé. Je l'allai voir. Je sentis bien ce jour-là que je ne l'aimais plus. Tout en elle me déplaisait. Rien ne trouva grâce devant moi.

Par une bizarrerie qui se rencontre quelquefois, à mesure que je voyais grandir la distance qui me séparait d'elle, elle paraissait, au contraire, s'attacher plus fortement à moi. Plus elle avait dépensé d'efforts pour me ramener, plus elle redoublait de soins, de coquetteries, je dirais presque d'effusions, à me garder. Était-elle donc vraie alors? qui sait? Peut-être.

Mais si je ne lui dis pas d'abord le peu de cas que je faisais d'elle, elle dut vite s'en apercevoir. J'étais fréquemment mordant, sarcastique. Nous nous séparions brouillés; puis, elle revenait d'elle-même. Enfin, ces scènes humiliantes pour tous deux cessèrent. Je rompis avec elle et pour toujours.

Mes débordements continuaient avec une fougue nouvelle. Je cherchais et ne trouvais nulle part à reposer mon pied fatigué de cette course irritante. Quand je scrutais mon for intérieur, je me faisais honte. Aussi, cette suite de débauches attestait plutôt l'immense vide qui s'était fait en moi. A l'ennui qui, de nouveau, s'était emparé de moi, se joignait ce secret malaise qu'engendre le mépris de soi-même.

A force de puiser à la caisse du banquier, j'avais dévoré bien au-delà des droits maternels.

Mon père, averti, avait dû me restreindre à une pension. La pension qu'il me faisait était large. Elle ne me suffisait pourtant pas. Je m'endettais. Je marchais droit au gouffre quand un événement politique vint tout-à-coup m'arracher aux folles orgies. C'était l'insurrection de 1839, dans laquelle un de mes meilleurs amis de collége se trouvait gravement compromis.

VII.

Cet ami avait voulu que je le défendisse. J'acceptai avec empressement, sans prévoir quelle suite cela devait avoir. J'avais perdu cet ami de vue depuis longtemps. Je le retrouvai tel que je l'avais connu, enthousiaste et plein d'énergie. Il appartenait à cette phalange de jeunes gens qui, sous le gouvernement de Juillet, prirent part à tous les mouvements populaires, furent de toutes les associations patriotiques; jeunes hommes héroïques d'ailleurs, qui, trouvant l'avenir lent à éclore, le voulurent forcer au pas de charge et n'eurent qu'un tort, celui d'oublier qu'ils n'étaient pas suivis par la masse.

Moi aussi, sur les bancs du collége, ce nom de liberté, qui n'est pas un vain mot, m'avait profondément remué. Mais l'étude, l'amour, la débauche plus tard me l'avaient fait oublier. Au contact de ces vies ardentes, je sentis de chauds effluves m'arriver au cœur. Je me trouvai en rien de temps un autre homme. Je rougis de l'emploi de ma

jeunesse honteusement gaspillée dans les orgies, et j'y renonçai sans retour.

Je ne pus sauver mon ami, trop de charges pesaient sur lui. Il fut condamné à dix ans de réclusion. Mais ma plaidoirie avait obtenu un grand succès. Les journaux en parlèrent, plusieurs avocats en renom me vinrent féliciter, et je me trouvai recherché de quelques hommes éminents que jusque-là j'avais admirés de loin.

Cette plaidoirie eut bientôt pour pendant la défense que je présentai d'un journaliste poursuivi. Ce temps-ci ne ressemble pas du tout à ce temps-là. La profession d'avocat était alors un terrain glissant, à cause des nombreux procès politiques. Il fallait à un jeune avocat un jarret bien solide pour s'arrêter à temps et ne pas épouser au-delà du nécessaire la cause de son client.

Pour moi, nouveau au barreau, à vingt-huit ans, à peine initié aux questions si controversables de la politique, je parlais ce langage hardi, passionné de tous les nouveaux convertis. Ma réputation commençait à se faire, quand je dus soudainement quitter Paris, mandé par mon père très-malade.

Que mes désordres aient contribué à activer le mal dont il souffrait déjà, bien souvent depuis j'en

ai eu peur. Lui, il ne me reprocha rien ; ni ma vie déréglée, ni ma négligence à son égard, ni notre fortune si entamée; seulement, il me demandait de renoncer à Paris et de me fixer comme avocat dans notre ville, chef-lieu de département. La possibilité de mon retour à Paris l'empêcherait de mourir tranquille.

Je promis à mon père ce qu'il voulut.

Sans doute, le changement était grand, la chute profonde. Descendre des hauteurs de la capitale à une petite ville de province et ainsi abandonner le théâtre de mes premières luttes oratoires où, par un concours de circonstances, j'avais pu attirer l'attention publique. Eh bien ! si les premiers jours furent pénibles, je ne tardai pas à y trouver une récompense dans la satisfaction intérieure que donne l'accomplissement d'un devoir. Mon père, à qui — compensation tardive — je consacrais toutes les heures que j'avais de libres, me témoignait combien il était satisfait de ma résignation à sa volonté dernière.

Mon père mourut bientôt. J'avais acquis du moins près de lui la certitude que jamais il n'avait douté de moi. Mes dettes payées, il me restait une cinquantaine de mille francs. Je m'appliquai, de ce jour, à me faire une clientèle. Mon retour dans la

ville natale avait fait du bruit; lorsqu'on sut que j'y resterais, les causes affluèrent.

Là, j'obtins de faciles succès. J'en eus plus encore en cour d'assises. La cour d'assises, en province, est la seule arène où un avocat qui n'est pas à sa place se puisse mouvoir à l'aise. Les circonstances diverses qui ont présidé au crime, l'ignorance ou la misère qui l'a préparé, la cupidité ou la vengeance qui y a poussé, avec la variété infinie des caractères des accusés, tout prête à la parole du défenseur devant un jury qui n'a de compte à rendre de son verdict qu'à Dieu seul. C'est une admirable institution que le jury qui, pesant dans sa conscience le mobile du crime, peut toujours, au moyen des circonstances atténuantes, adoucir la peine édictée par les lois criminelles : véritable réfrigérant que le législateur a voulu apporter à l'inflexibilité du code pénal, qui ne voit que le fait en lui-même, sans tenir aucun compte des passions surexcitées, qui, si elles ne justifient jamais le crime, l'expliquent dans bien des cas.

Mes relations s'étaient rapidement étendues. Je fus surtout bien accueilli par le parti libéral, qui s'empressa autour de moi, m'offrant de me porter comme son candidat aux élections prochaines. Ainsi, si j'étais nommé, je pourrais de nouveau me

fixer à Paris. Mon père, s'il eût vécu, n'eût-il pas été fier du mandat que m'auraient confié ses concitoyens et ne m'eût-il pas engagé à le remplir? La rechute qu'il avait redoutée pour moi n'était plus à craindre; le temps orageux de ma jeunesse était bien passé, j'en venais d'acquérir une preuve nouvelle.

Retrempé par une vie suivie, soutenu par un travail sérieux, mes pensées avaient pris un cours qu'elles n'avaient pas encore eu. Je me surprenais à rêver de la vie douce et calme qu'on mène en famille. Dans les heures de loisir que me laissaient mes occupations, je savourais, par la pensée, ce charme d'une union assortie, où deux êtres qui s'aiment se fondent pour ainsi dire en un seul. Je me représentais tout ce qu'a de calmant la présence d'une femme aimée à certaines heures accablantes, son sourire qui réconforte, son regard qui repose, sa voix qui dit d'espérer. En un mot, je vivais dans mes rêves d'une vie pour laquelle j'étais réellement fait et que je n'aurai pas autrement connue.

D'où venaient ces pensées? Était-ce l'âge — j'avais trente ans — qui me poussait au mariage? Le fonds d'une âme aimante qui voulait tenter une grande épreuve, ou avais-je donc rencontré la femme qui s'impose d'elle-même et à laquelle on

n'essaie pas même de résister? fit M. Lenoir, comme s'il se fut scruté, scandant chacune de ces dernières phrases. Il resta la tête dans ses mains, comme plongé dans une rêverie rétrospective que je me gardai bien d'interrompre.

VIII.

Après quelques minutes de recueillement, il reprit :

J'avais rencontré dans la ville, puis j'eus bientôt l'occasion de voir chez une de mes cousines une jeune fille dont le père habitait les environs. Sa beauté m'avait vivement frappé, en même temps que la grâce qui la faisait valoir. Elle était blonde. Presque grande. Mais à quoi bon son portrait? Le charme qui se dégageait d'elle est bien impossible à rendre.

Élevée dans un couvent, elle en avait rapporté cette teinte mystique qu'y revêtent les âmes rêveuses et qui, dans la première jeunesse, a je ne sais quoi de suave, de pénétrant. A peine elle avait dix-huit ans.

Je m'attachai si fort à elle que je ne vivais bien que lorsque je la voyais. J'eus pour elle le culte passionné d'un amour absolu. La Bruyère a dit : » On n'aime bien qu'une fois, et c'est la première. »

Cela est-il exactement vrai ? Sans doute il peut arriver que, dans une première affection qui dure, le cœur ait dépensé la somme d'ardeur qu'il avait en partage ; mais cela est rare. Tant que le cœur n'a pas épuisé jusqu'à sa dernière goutte, il peut se donner avec une ivresse tout aussi grande que la première fois.

Marthe — tel était le nom de la jeune fille — était devenue ma vie. Je la cherchais partout. Mon cœur la devinait de loin. Quand ses beaux yeux bleus se fixaient sur moi, tout mon être tressaillait. Si ma main rencontrait la sienne, je sentais mes jambes fléchir, j'étais prêt de tomber. Oh ! comme, en la quittant, je me sentais bon, généreux et fort. Le propre de l'amour vrai, n'est-ce pas de développer les sentiments généreux au cœur de l'homme ?

C'était au couvent qu'elle s'était liée avec ma cousine. Elle venait souvent passer chez elle une partie de l'après-midi. C'est là que je la voyais. Son esprit était cultivé, son goût exquis. Elle avait comme une espèce de devination des choses qu'elle ignorait. Sympathique à tout ce qui souffrait, elle expliquait toujours les choses par le côté le plus favorable à ceux qu'elles concernaient, et cela naturellement, sans effort. Profondément religieuse,

sa piété n'avait pourtant aucune des minuties du couvent.

Vous dirai-je ces riens, douces et pures joies d'un amour qui brûle les lèvres, mais qu'on n'a pas encore osé avouer ? Une fleur qu'elle vous a donnée ou fait sentir après y avoir posé ses lèvres; sa main, sur laquelle un instant la vôtre s'est posée ; le regard presque humide que vous avez surpris fixé sur vous ; cette mémoire si précise pour les choses qui vous touchent, à qui aucun détail n'échappe.

J'avais vu son cœur peu à peu s'épanouir au contact brûlant de cet amour que j'avais pour elle. D'abord elle avait paru surprise de cette joie qu'allumait sur mon visage sa seule présence ; elle s'y était vite accoutumée. Elle me témoignait une véritable confiance. Parfois, cependant, comme si elle se fût reproché le penchant qui la poussait vers moi, elle se montrait froide, presque sévère. Mais aussitôt qu'elle avait remarqué mon visage attristé, elle revenait à moi, douce et souriante.

Bien que je la visse souvent, je fus longtemps avant d'oser lui avouer l'amour qu'elle m'avait inspiré. Il y avait en outre comme une pudeur qui me retenait devant ma cousine ou son mari. J'eusse souhaité de pouvoir m'ouvrir à la jeune fille seule. L'occasion s'en offrit un jour.

Nous nous trouvions seuls dans une pièce qui s'ouvrait sur la cour, ma cousine venant de nous quitter pour donner à des ouvrières je ne sais quel travail de couture. Je me rappelle cette scène comme si elle était d'hier.

IX.

Marthe était assise à deux pas de moi et travaillait à une tapisserie. Penchée sur son ouvrage, elle ne levait pas les yeux. Mais ses joues étaient devenues d'un rouge vif. Il me semblait apercevoir l'humidité de son regard à travers les longs cils de ses paupières abaissées. Mon cœur battait à me briser la poitrine. Tout mon corps tremblait. Aussi mes premières paroles furent à peine intelligibles. Enfin, je maîtrisai mon émotion.

Je dis tout à Marthe, même les écarts de ma jeunesse, sans appuyer pourtant sur des détails qui eussent alarmé sa pudeur de jeune fille. Elle me tendit sa main et m'autorisa à la demander à son père. Quand ma cousine rentra, Marthe courut à elle, et, se jetant dans ses bras, lui dit d'une voix qui remua tout mon être : « Il me dit qu'il m'aime ! »

Il est de certains moments qui, à eux seuls, résument toute une période de l'existence. Je n'essaierai pas de vous dire ce que je ressentais alors.

Ma vie était comme suspendue aux lèvres de Marthe. Je contemplais son profil si délicat, tandis que, le visage tourné vers son amie, elle semblait ne pas vouloir me voir. Je l'admirais, sans songer à rompre le silence qui avait suivi son exclamation. Mon regard l'enveloppait, mais nul désir ne me montait au cœur; c'était plutôt une prise de possession immatérielle ; je me sentais, et pour toujours, complètement à elle.

Le temps qui s'écoula entre le départ de la jeune fille, qu'on vint chercher à l'heure accoutumée, passa comme passent les heures heureuses, ce fut un éclair. Ses yeux attendris se reposaient en quelque sorte sur les miens. En s'en allant, elle me tendit de nouveau la main ; quelque chose comme un frisson parcourut tout mon corps quand je sentis sa main répondre à la pression de ma main.

J'avais été frappé de la froideur avec laquelle ma cousine avait accueilli la confidence de Marthe. Sa contrainte ensuite ne m'avait pas non plus échappé. Mais je n'en avais pu deviner la cause. Lorsque nous fûmes seuls : « Je m'en veux, dit-elle, d'avoir favorisé un amour impossible. J'aime Marthe comme une sœur. J'ai bien vu que vous l'aimiez, que son cœur aussi allait à vous ; mais je vous croyais, mon cousin, assez raisonnable pour

ne pas pousser les choses à ce point, sans vous être assuré que vous pouviez être son mari. Ignorez-vous donc le caractère absolu de son père? N'êtes-vous pas ici dans un camp ennemi? Croyez-vous qu'il vous acceptera pour gendre? N'aurait-il pas mieux valu aller à lui avant de jeter ainsi le trouble dans le cœur de sa fille? »

Je vous raconte, fit M. Lenoir après une pause, les incidents de ma vie, comme ils se sont offerts. Je n'y change rien.

Les paroles de ma parente étaient pleines de raison. Comment donc avais-je fait — moi qui avais trente ans — pour ne pas savoir qu'un obstacle peut-être invincible se trouverait entre Marthe et moi dans le rigorisme des opinions politiques et religieuses de son père? Ignorais-je que M. Gambier était légitimiste autant que catholique ardent; que, président du tribunal civil de la ville, il s'était retiré à la chute de la Restauration, ne voulant pas prêter serment au gouvernement de Juillet? Non. Je savais cela.

Et tout d'abord cette divergence d'opinions entre M. Gambier et moi m'avait rassuré sur l'empire que sa fille pouvait prendre sur moi. Je m'étais dit que ne pouvant songer à elle, puisque son père ne me l'accorderait certainement pas, sa vue était sans

danger pour moi. Puis, à mesure que grandissait le charme, je me défendais de penser à cet obstacle qui pouvait tout-à-coup surgir. Je vivais au jour le jour, heureux de la voir. Enfin, à force de penser à elle, j'en étais venu au point de me persuader à demi que cet obstacle était plus apparent que réel. Si un jour je suis aimé d'elle, me disais-je, qu'importe des dissentiments politiques entre son père et moi. Pour un homme qui n'a qu'une fille, qu'il doit vouloir heureuse, qu'est-ce que cela fait, après tout, de la confier à un honnête homme qui suit un autre drapeau.

Triste échaffaudage de raisonnements spécieux. Mais ce qui m'arrivait, n'arrive-t-il pas à d'autres? Quand l'homme est la proie d'une passion forte, n'est-il pas souvent amené à ne plus considérer les choses que sous le seul aspect où il les puisse accepter? laissant comme exprès dans l'oubli le côté sombre d'où part la foudre qui l'écrase.

Il avait suffi des quelques paroles de ma cousine pour raviver cette terreur que j'avais eu tant de peine à étouffer. Ce fut comme une douche d'eau glacée sur un corps tout en nage. Je fus anéanti.

Mais la réaction succéda bientôt à cet abattement. Je sentais instinctivement que Marthe perdue, c'en serait fait de moi. J'étais donc décidé à

lutter, tant du moins que la constance de la jeune fille ne se démentirait pas.

Ma cousine, qui était bien une charmante jeune femme et qui dans le mariage avait eu le bon lot, eut pitié de ce qui avait paru de désespéré sur mon visage. Elle m'offrit de se mettre en avant. « M. Gambier m'a vue enfant, dit-elle. Il me porte une affection véritable. J'essaierai de vous servir. Je ferai du moins tout ce qu'il est possible de tenter pour réussir. »

Il fut convenu qu'elle rendrait le lendemain une visite à la jeune fille. Là, elle sonderait le terrain auprès du père. Je la remerciai avec effusion de ce qu'elle voulait faire et je lui promis d'attendre qu'elle n'eût plus aucun espoir avant d'essayer de mon côté une tentative suprême.

Je n'ai pas besoin de vous dire que j'étais exact au rendez-vous qu'elle m'avait donné pour m'apprendre le résultat de sa démarche. Elle n'avait pas laissé ignorer à la jeune fille quels obstacles à ses yeux paraissaient nous séparer. Marthe, après s'être recueillie, avait dit : « Jamais je ne l'épouserai contre la volonté de mon père, mais jamais non plus je n'en épouserai un autre. » Elle avait, de plus, promis de garder secret l'aveu que je lui avais fait.

Un incident avait fourni à M. Gambier l'occasion d'exprimer son opinion sur mon compte — une de mes dernières plaidoiries à la cour d'assises, où il siégeait comme juré. — « Il est malheureux, avait-il dit, que votre parent se soit ainsi fourvoyé. C'est un ambitieux à courte échéance que flatte une vaine popularité. Plus fort, il eût su attendre. On eût pu compter avec lui. »

Ma cousine ayant essayé de placer quelques mots en ma faveur, il n'avait pas voulu les entendre. « Laissons là ce sujet ; je comprends que vous défendiez M. Lenoir, mais, je vous le répète, il a fait fausse route ; n'en parlons plus. »

Marthe n'était pas revenue à la ville depuis la scène que je vous ai dite. Il avait été arrêté entre ma cousine et elle qu'elle attendrait pour me revoir que son père se fût prononcé. Ma parente n'avait pas osé se risquer, bien qu'elle fût retournée plusieurs fois à la campagne de M. Gambier. Elle aurait voulu l'habituer à entendre parler de moi ; mais il semblait que mon nom, chaque fois qu'il était prononcé devant lui, dût soulever sa colère, comme si j'eusse été une recrue qu'il regrettait pour son parti.

Un jour qu'avec intention elle avait amené la conversation sur notre famille : « Eh ! laissez-moi,

avait dit à mon nom l'ancien magistrat de la Restauration, laissez-moi tranquille avec ce montagnard-là. » Comme elle se levait pour s'en aller, M. Gambier lui avait pris les mains : « Voyons, ma chère enfant, ne nous brouillons pas pour si peu. J'ai été brusque, j'en conviens ; mais la faute en est un peu à vous, qui, à tout propos, me parlez de votre cousin. Soyons bons amis et qu'il n'en soit plus question. »

Elle crut venu le moment de frapper un coup décisif. « Laisse-nous, Marthe, je veux parler à ton père. » Elle raconta alors à M. Gambier mes rencontres avec sa fille, quelles espérances j'avais pu concevoir et ce que j'osais attendre de lui.

« Écoutez, répondit-il, faite par toute autre que par vous, j'aurais regardé cette démarche comme une plaisanterie malsonnante. Avec vous, je ne m'emporterai pas. Je vous donnerai mon dernier mot : non, jamais. Que M. Lenoir ait peu ou point de fortune, cela me serait indifférent ; je ne conteste pas non plus son talent d'avocat. Qu'après une jeunesse orageuse, il soit rangé, même sévère, si vous y tenez, je vous l'accorde. Mais nous sommes aux antipodes l'un de l'autre, je veux qu'il ait raison et que j'aie tort ; mais moi, légitimiste, je ne donnerai jamais ma fille à un républicain. Qu'il sache

bien que toute démarche auprès de moi est parfaitement inutile, que j'ai dit: non. Quant à vous, mon enfant, ne m'en reparlez plus. »

Marthe, qui avait compris que son sort allait se décider, n'avait pu trouver la force de s'éloigner. Elle avait entendu derrière la porte et les instances de ma cousine et le refus qu'y avait opposé son père. Elle rentra pâle, agitée, et courant à M. Gambier, au cou duquel elle se pendit :

« Père, dit-elle d'une voix qu'étouffaient à demi des larmes contenues, pardonne-moi, j'ai tout entendu. Mais j'ai un secret que je ne puis garder plus longtemps, il me pèse, il m'oppresse, il faut que tu le saches : J'ai reçu l'aveu de son amour et je l'aime ! Oh ! sois bon comme toujours, père, laisse-toi toucher. J'ai si souvent pensé à lui que, vois-tu, s'il me fallait pour toujours y renoncer, je crois que je ne pourrais plus vivre, même auprès de toi. Peut-être c'est mal à moi de l'avoir aimé ainsi ; mais ne me punis pas à ce point de me défendre de songer à lui. Il me semble que si tu écoutes ma prière, je t'aimerai plus encore. Pourquoi le refuserais-tu, père ? Qu'est-ce que cela ferait, après tout, que sur certaines choses il ne pensât pas comme toi ? Ne peut-on pas penser différemment d'une même chose ? Et puis, si tu savais

comme il m'aime ! Bien avant qu'il me l'eût dit, je l'avais deviné — une jeune fille devine ces choses-là. — Mon pauvre cœur battait si fort auprès de lui, que je ne savais comment cacher ce que j'éprouvais. Père, je crois en lui, comme je suis sûre qu'il croit en moi. Ne nous sépare pas. Éprouve-le, éprouve-moi, si tu le veux, mais ne dis pas non à ta fille, qui prie à tes genoux. »

Marthe s'était mise en effet aux pieds de son père. Mais ses prières ne trouvèrent pas l'accès de ce cœur de glace. Il laissait la jeune fille parler, comme s'il eût voulu sonder la profondeur de l'amour qu'elle avouait. Quand elle eût fini, il la congédia d'un geste impérieux. Il reconduisit aussitôt ma cousine jusqu'à sa voiture. « Ma fille, dit-il, n'ira plus désormais à la ville sans moi. Quant à vous, Madame, vous connaissez ma réponse ; je n'ai rien à y ajouter. Adieu. »

X.

Durant les semaines qui venaient de s'écouler et pour en tromper l'attente, je m'étais livré à un travail écrasant. Surchargé de causes, plaidant chaque jour, mon esprit surexcité embrassait avec une étrange facilité l'ensemble d'une affaire. Je suffisais à tout. On trouvait que je plaidais encore mieux que par le passé. A ce train-là, je sentais que mes forces n'en auraient pas pour longtemps. Mais comment remplir autrement la longueur de certaines heures?

Lorsque la réponse de M. Gambier me fut connue, je m'apprêtai à frapper le grand coup. J'attendis quelques jours pour laisser à son esprit le temps de se calmer un peu. Les quelques mots que je vous ai dits de cet homme vous montrent combien était chanceuse la tentative que j'allais faire. Je ne me dissimulais pas que, dans cette partie dont ma vie était l'enjeu, il y avait peu de

probabilité de réussir. Mais je n'avais pas le choix des moyens.

Je ne me fis pas annoncer chez lui, c'eût été vouloir n'être pas reçu ; j'entrai dans le jardin qui entoure la maison. Un domestique que je rencontrai me conduisit à la porte du cabinet de son maître.

M. Gambier avait froncé les sourcils à ma vue : « Je ne m'attendais pas, dit-il, en se levant de son fauteuil, mais sans me saluer, je ne m'attendais pas à votre visite. Mais puisque vous êtes venu, je vous dirai une fois pour toutes que votre présence chez moi est une offense. Je sais ce qui vous amène. Je ne croyais pas avoir à me répéter. Je vous réitère formellement mon refus. » Et d'un geste il me montra la porte.

J'étais venu préparé à cet accueil. Je le contraignis à m'entendre. Ne voulant pas m'offrir de siége, il restait debout.

« Je sais, Monsieur, disais-je, qu'une barrière nous sépare, mais est-elle donc infranchissable ? Une estime mutuelle ne peut-elle exister entre deux hommes qui professent des opinions divergentes ? Vous avez fourni une carrière judiciaire honorablement remplie, quoique courte ; un sentiment plein de délicatesse vous a fait retirer quand le

gouvernement qui avait vos sympathies a été emporté par les événements ; si je ne puis penser comme vous, j'admire du moins, Monsieur, la noblesse de votre conduite.

» Mais ceux-là qui continuent de servir le pays parce que leur éducation politique a été autre que la vôtre ; ceux-là encore qui croient que le gouvernement n'est pas entré dans une voie assez large et lui crient d'avancer au plus vite, s'il ne veut pas être débordé ; vous pouvez bien juger qu'ils se trompent, qu'ils courent même à leur perte, condamner leur hardiesse en la déplorant ; mais auriez-vous le droit de leur refuser votre estime, si leur vie la mérite ?

» Lorsque tant d'opinions contraires s'entrechoquent, cherchant chacune sa voie ; quand le sol, détrempé par les révolutions, est si glissant encore, convient-il bien à d'honnêtes gens de refuser de se presser la main, parce que sur toutes choses ils ne pensent pas de même ?

» Je sais tout ce qu'ont eu d'acharné, d'épouvantable les luttes religieuses et politiques. Mais seraient-elles donc destinées à se renouveler aussi implacables sans cesse ? L'époque où nous vivons est une époque de fusion. Si absolu que soit un homme, il est de ces concessions qu'il est forcé de

faire au temps. Elles profitent à tout le monde; elles sont le joint qui réunit deux parties isolées. L'amitié même peut succéder à la haine.

» La politique, enfin, n'est pas l'homme. Ce ne peut être, au plus, que son enveloppe, sa vie extérieure. La véritable vie est ailleurs. Si deux hommes qui se rencontrent croient au bien, le pratiquent; s'ils aiment le beau, s'ils ont communs certains sentiments généreux, qu'importe qu'à l'égard de certaines choses ils diffèrent? La diversité d'idées est-elle plus étrange que la variété infinie qui s'observe dans l'ordre physique?

» Aurais-je besoin de vous dire que si Mademoiselle Marthe entrait jamais dans ma maison, ses principes religieux seraient sacrés pour moi. Que jamais une raillerie, si légère qu'elle fût, ne viendrait à mes lèvres. Je respecte chez les autres une foi que j'ai eue enfant. Jamais je n'aurais ce triste courage, pour faire preuve d'un esprit douteux, de m'exposer à jeter le trouble dans un cœur heureux de sa croyance. Elle serait chez moi aussi libre que chez son père.

» J'aime Mademoiselle Marthe. Je l'aime — laissez-moi vous le dire — avec tout l'emportement d'une organisation ardente. Je sens qu'avec elle tout me serait facile: la pratique du bien comme

la poursuite d'une célébrité enviée. Il dépend uniquement de vous de me la donner. Les écarts de ma jeunesse sont bien passés ; j'accepterais, d'ailleurs, toute épreuve à laquelle vous voudriez me soumettre. Dites, si vous le voulez, que vous ne pouvez aujourd'hui m'accorder sa main, mais que vous me la donnerez le jour où j'aurai rempli les conditions que vous m'imposerez. Je suis prêt à tout. Je parle à un homme d'honneur qui ne peut vouloir que je me déshonore en changeant de drapeau. J'ai désiré de faire du bruit; mais si le bruit qui se ferait autour d'un nom qu'aurait accepté votre fille vous devait effrayer, prononcez. Je me renferme dans l'exercice de ma profession d'avocat, dont je ne sors plus. La cause à laquelle j'appartiens ne périra pas parce que je ne la défendrai pas de ma parole. Je resterai fidèle à mes convictions; mais je fuirai, je vous le jure, les luttes ardentes de la politique.

» Si vous saviez ce qui se passe en moi, en vérité, Monsieur, vous me prendriez en pitié. Si vous persistez dans votre refus, je ne sais ce que je deviendrai.

» Un mot encore, Monsieur. La vie à deux, lorsque la sympathie l'a rivée, c'est le bonheur. Oh ! je ressens pour Mademoiselle Marthe une affection si profonde et si vivace, qu'elle réchaufferait à

elle seule toute son existence. Vous n'avez qu'elle ; vous ne pouvez ne pas la vouloir heureuse. Je vous promets, moi, si un amour vrai, dévoué et de tous les instants peut rendre heureuse la femme qui l'inspire, qu'elle sera heureuse entre toutes.

» Vous le dirai-je? mais j'ai osé lui avouer que je l'aimais. Elle m'autorisait à vous demander sa main. Ne nous séparez pas... »

Mais lui répondit par le sarcasme. « Vous avez eu de véritables mouvements oratoires, m'osa-t-il dire. Je suis trop froid pour en être touché. Maintenant que je vous ai laissé parler jusqu'au bout, je vous dit formellement : non. Ainsi, ne remettez plus les pieds dans ma maison. »

Devant l'insulte de cet homme, j'avais senti tout mon sang affluer au cœur. Je parvins cependant à me maîtriser en songeant que c'était son père. Mais j'étais dans un état impossible à rendre.

Marthe, qui m'avait aperçu venir, était descendue dans le jardin, où je la trouvai sur mon passage. L'expression de mon visage lui révéla ce qui s'était passé. Ses joues pâlirent. Elle se pencha sur un rosier, y prit une rose qu'elle porta à ses lèvres et me la tendant, d'une voix qui tremblait : « Monsieur Georges... adieu. »

Elle s'éloignait lentement, puis s'arrêta, regardant de mon côté. Je m'étais retourné pour l'apercevoir encore, nos yeux se rencontrèrent; ses lèvres avaient remué, je crus saisir la parole qu'elle avait dite et qui était celle que lui jetait mon âme: Toujours!

XI.

Qu'avais-je à faire ? Accepter sans appel cet arrêt de son père et m'y soumettre ? Mais c'était la nuit après cette clarté si vive qui avait rayonné sur ma vie pendant plusieurs mois ; c'était la lie du vase, alors que mes lèvres avaient à peine bu à cette ineffable coupe de l'amour partagé. D'un autre côté, c'était la lutte et quelle lutte ! Pour l'entreprendre, il me fallait être sûr de la jeune fille. Voudrait-elle ainsi résister à son père ? Elle m'aimait ; mais m'aimerait-elle à ce point d'entrer en révolte contre lui ? Elle avait deux ans à attendre sa majorité; ce n'était donc rien de résister une fois, il fallait avoir de la volonté toujours, ne jamais défaillir. Deux ans d'attente ! Le découragement ne la gagnerait-il pas d'ici-là ? Et quel fond devais-je faire sur une volonté si jeune qui n'avait jamais agi d'elle-même ?

Puis, j'étais pauvre relativement à elle. On crierait bientôt à ma poursuite d'un héritage. Il ne

manquerait pas de bonnes langues pour répandre que ce que je poursuivais si fort était un riche mariage, afin de réparer la brèche faite à mon patrimoine... Mais que devaient, en somme, m'importer de pareils propos? Je connaissais assez Marthe pour savoir que jamais elle n'aurait une telle pensée. Je pouvais bien l'aimer riche, car je me sentais la force, elle pour but, de me faire un nom dans le barreau en retournant à Paris.

Mais pourrais-je l'avoir? Tout était là.

Je vous ai dit qu'elle n'était pas retournée chez ma cousine. Son père désormais l'accompagnait à la ville. Deux fois je l'avais aperçue. Je n'avais plus le cœur au travail. J'errais souvent, contre mon habitude, par la ville, dans l'espoir de l'entrevoir. Les semaines s'écoulaient. Ma parente, qui ne l'avait pas revue depuis l'essai infructueux qu'elle avait tenté, s'efforçait de me faire prendre patience, disant que Marthe me resterait attachée et qu'à force de persévérance, elle vaincrait son père. Au fond, connaissant cet homme, elle n'en croyait rien.

Un matin, elle accourut chez moi. « Savez-vous que M. Gambier est très-malade. Marthe, qui m'écrit deux lignes, a passé la nuit auprès de lui; elle s'accuse presque d'être l'auteur de sa maladie.

Je cours aux Aubiers ; venez tantôt à la maison, je serai revenue. »

Avec quelle angoisse j'attendais le retour de ma cousine! Évidemment, je n'étais pas tenu d'aimer cet homme ; mais je me défendais de tout mon pouvoir du souhait de le voir mourir. Je ne pouvais distraire ma pensée de cette préoccupation unique.

L'état de M. Gambier était désespéré, me dit-on. A peine on avait pu échanger quelques mots avec Marthe. Frappée par la soudaineté de cette maladie, la jeune fille était dans une prostration complète.

C'était en automne. Il tombait un brouillard épais qui faisait de la nuit une nuit lugubre. Je marchais hors de la ville en pressant le pas. J'avais espéré étouffer sous une marche forcée le levain de mauvaises pensées qui me poursuivaient partout. Je me trouvai tout-à-coup près du parc de M. Gambier. Je ne crois pas que je l'eusse cherché. En me voyant si près de cette maison qui renfermait avec Marthe celui qui m'en éloignait ; en me représentant cet homme cloué sur un lit d'agonie et pouvant d'un instant à l'autre laisser à sa fille sa liberté ; en songeant que ma vie, celle de Marthe, peut-être, dépendaient d'un souffle, mes tempes

battaient avec violence, j'avais froid dans le dos, pendant qu'une pensée acérée, horrible, me labourait le cerveau, pareille à une pointe d'acier.

La pensée peut être hideuse quand le cœur est tenaillé par la passion. Sans doute, le souhait que je formai de voir s'éteindre un homme, qui m'était un obstacle invincible, n'était pas, à proprement parler, un homicide, mais n'était-ce réellement pas le naufrage de l'honneur?

Mais si ma pensée avait été criminelle, je fus bien puni. Ce fut cette même nuit qu'agenouillée près du lit de son père, Marthe lui criait : « Oh ! reviens à la vie, ne meurs pas irrité contre moi ; je ferai ta volonté toujours et partout! »

Le moribond avait enregistré cette parole. Une crise, qui le pouvait emporter, le sauva. Il se rétablit assez vite. Débarrassée des craintes qu'elle avait éprouvées, la jeune fille put se replier sur elle-même et se demander la conduite à tenir à l'égard de son père. Elle avait tout raconté à ma cousine, qui continuait de l'aller voir. Elle était résolue, disait-elle, à remplir sa parole. Elle voulait encore espérer que sa soumission désarmerait son père. En tout cas, elle aurait fait son devoir.

« Mais il peut vouloir te marier avec un autre, » avait dit ma parente. — « Oh ! cela, non! avait

répondu Marthe. Je puis renoncer à M. Georges, mais je n'ai pas voulu dire que je serais la femme d'un autre. Cet effort passerait mes forces, mon père ne l'exigera pas. Dis à M. Georges que, s'il m'eût été permis de disposer de moi, j'aurais été sa femme. Qu'il demeurera toujours pour moi le meilleur, le plus tendre des amis, mais que nous ne nous verrons jamais, à moins que mon père ne change à son égard. »

Le rétablissement de M. Gambier mit fin aux visites de ma cousine. La dernière fois, elle lui avait parlé. La politesse glaciale de cet homme l'avait si fort impressionnée qu'elle avait déclaré à Marthe qu'elle ne reviendrait plus la voir. « Si je puis t'être bonne à quelque chose plus tard, écris-moi ; autrement, je ne remettrai plus les pieds ici.»

XII.

M. Gambier avait résolu d'arracher sa fille au milieu où elle vivait. Si grande que fût sa surveillance, il craignait de la voir en défaut. Il pensait d'ailleurs qu'il lui serait plus facile au loin d'étouffer l'amour au cœur de sa fille que là où tout le lui rappelait. Trop habile pour penser tout haut devant elle, il lui avait seulement dit que sa santé nécessitant encore beaucoup de ménagements, ils iraient achever en Italie la mauvaise saison.

Les préparatifs du voyage se firent à la hâte. Il ne consentit pas à laisser la jeune fille retourner à la ville. Il fit venir des ouvrières aux Aubiers. Ainsi surveillée, Marthe avait à peine pu écrire quelques lignes à ma cousine :

« Les médecins ont conseillé à mon père le
» séjour de Pise. Nous partons après-demain.
» J'éprouve un grand regret de ne pouvoir t'em-
» brasser. Mon père n'a pas voulu me laisser aller
» chez toi. J'aurais bien des choses à te dire que je

» ne puis aujourd'hui confier au papier. Aime-moi
» comme je t'aime.

» Remets ce bracelet comme souvenir à celui que
» tu sais. Je le portais chez toi le jour où il m'a dit
» qu'il m'aimait. Qu'il sache bien que si je ne puis
» être à lui, du moins son nom se trouvera toujours
» dans mes prières, demandant à Dieu qu'il ren-
» contre sur sa route le bonheur qu'il aura inutile-
» ment cherché près de moi. »

L'annonce de ce brusque départ me tomba sur la tête comme un coup d'assommoir. Ainsi, il était bien vrai que tout entre nous était fini. Nous étions à jamais séparés. Ce voyage n'était qu'un prélude que la jeune fille pouvait bien ne pas comprendre, mais que je ne comprenais que trop. Si, près de celui qu'elle aimait, elle avait pu, dans un élan de piété filiale, renoncer à lui, que serait-ce quand elle serait éloignée ? Elle s'habituerait peu à peu à ne plus s'occuper de moi, et dans son cœur, où l'amour disparu aurait fait le vide, il y aurait à un moment, peut-être rapproché, place pour l'inconnu. Son père le savait. Aussi l'étudierait-il à la sourdine pour surprendre sa première défaillance et en profiter. Alors, tout serait dit. Elle se marierait. A cette pensée, je sentais le vertige me gagner. Moi vivant, jamais! disais-je. Cette ardeur de

sang passée, de quel droit, me demandais-je, le jour où elle aurait accepté un époux, te dresserais-tu entre elle et lui ? Que pourrais-tu invoquer pour provoquer cet homme? T'enlèverait-il réellement une fiancée ? La jeune fille qui devient femme n'y consent-elle pas ? Si fort que soit l'ascendant d'un père, l'est-il à ce point de dicter la parole qui lie ? Ignore-t-elle que ce mot prononcé, sa vie est rivée à celui dont elle a accepté le nom ? Et si, alors qu'elle s'en peut défendre, elle ne le fait pas, n'a-t-elle pas agi librement ?

J'avais compris qu'il me serait impossible de la revoir avant son départ, aussi ne le cherchai-je même pas.

L'amour obéit à une loi mystérieuse qui nous échappe. Pour tout homme qui a aimé, il y a une volupté quelquefois navrante à se retrouver là où a été l'être aimé. On le voit, on l'entend presque. Il n'est pas jusqu'aux meubles qui ne gardent quelque chose de lui. Il y a trace de lui sur ce fauteuil ou à cette table où il s'asseyait, ou bien voici un livre qu'il a feuilleté. Son coude s'appuyait ainsi à cette fenêtre ouverte pendant qu'il rêvait de l'infini.

Toutes ces choses me revenaient en émotions quand j'allais chez ma cousine. Le salon était tout plein pour moi de la présence de Marthe. J'y allais

souvent, chaque fois plus découragé. En effet, qu'avais-je à espérer?

Les semaines, les mois passaient. Aucune lettre de la jeune fille n'arrivait à ma parente. Ma vie était suspendue à un fil. Je laissais du travail tout ce qu'il m'était possible de ne pas prendre, me chargeant seulement des causes que je ne pouvais refuser. Je me demandais parfois ce qu'il conviendrait de faire pour me soustraire à cette lassitude qui me gagnait de plus en plus. Je ne voyais rien. Marthe disparue, j'étais dans les ténèbres. Il m'importait bien alors d'être ou de ne pas être un homme politique. Tout me trouvait indifférent; non pas de cette indifférence dont, plus jeune, je m'étais fait une espèce de draperie et où, comme je vous l'ai dit, il entrait beaucoup d'orgueil, mais d'une indifférence entière, absolue. La première est comme une lampe dont la mèche a besoin d'être remplacée, l'autre est une lampe qui s'éteint faute d'huile.

Un bruit qui se répandit dans la ville m'arracha à ma torpeur. On parlait du mariage prochain de Mademoiselle Gambier avec le fils d'un riche propriétaire des environs. Autorisé par le père, il était allé, disait-on, les rejoindre à Pise. Le mariage devait être célébré aussitôt le retour aux Aubiers.

Jugez de ce que je dus éprouver! Mes craintes

avaient pris un corps. La réalité était là, effrayante, inévitable. Marthe allait appartenir à un autre. Quoi ! à si peu de distance, elle qui paraissait m'aimer, ne reculait pas devant le coup qu'elle m'allait porter ! Elle n'avait pas même eu ce courage passif qui refuse, alors qu'il ne se sent pas la force d'oser. Quel abîme que le cœur d'une jeune fille ! me disais-je.

J'éprouvais une colère *rageuse* contre cet homme qui m'était préféré. Si je sentais que c'était un impuissant moyen de ramener Marthe à moi que de me battre avec celui qu'elle acceptait pour époux, je me cramponnais cependant chaque jour davantage à l'idée de jouer contre cet homme une vie désormais sans but.

La voix publique m'apprit à quelques semaines de là le retour de Monsieur et Mademoiselle Gambier. Dès le lendemain de son arrivée, la jeune fille priait ma cousine de la venir voir à l'heure de la sieste de son père. « Je ne me sens pas la force d'aller chez toi, disait-elle, et pourtant il faut que je te voie. » Le soir seulement, je connus le billet et l'entretien qui l'avait suivi.

XIII.

Marthe était bien perdue pour moi, me dit ma cousine. Son père avait su faire jouer auprès d'elle des ressorts si puissants qu'elle avait cédé, à bout de forces. Rien n'avait été épargné par cet homme pour arriver à son but. Il avait intéressé la conscience de la jeune fille. La promesse qu'il en avait reçue sur son lit de mourant était absolue. N'en remplir qu'une partie ne suffisait pas. Autant la reprendre. Regretterait-elle donc déjà cette parole, qui avait si puissamment aidé à sa guérison. Mépriser la volonté d'un père, n'était-ce pas mépriser la divine autorité dont il est investi. Le devoir qui comporte un sacrifice n'en est que plus agréable à Dieu, qui pèse tout l'effort qu'il a coûté. Il fit plus, il supplia. Sa paupière vieillie sut trouver des larmes. Il était vieux, il voulait la voir mariée avant de fermer les yeux. Le parti qu'il lui offrait était avantageux ; en l'acceptant, elle s'acquittait envers lui.

La législation — fit M. Lenoir dans une espèce

d'aparté — a posé des limites à l'autorité paternelle; mais aucune loi n'a pu songer à amoindrir l'ascendant moral qu'exercent un père, une mère dans une famille bien réglée. C'est de toute justice. Lorsqu'il s'agit de disposer de la vie, car le mariage, c'est l'éternité dans le fini, le guide-né d'une jeune fille est son père, qui voit avec les yeux de l'expérience et du calme. Sa mission est d'éclairer sa fille; son étude, d'empêcher qu'elle ne se trompe. Mais le père qui va plus loin dénature son mandat.

Marthe n'avait rien caché à son amie de ce qui s'était passé. Elle avait promis; elle dégageait sa parole. Le mariage qu'elle allait contracter lui faisait peur. Elle s'effrayait aussi de l'état sous lequel on m'avait dépeint. « Il a le droit de m'accuser de légèreté à son égard, et Dieu sait pourtant quel sacrifice j'ai dû faire en renonçant à lui. Qu'il me pardonne le mal que je lui aurai fait et qu'il m'oublie, comme je dois l'oublier. » Au moment de quitter ma cousine et en l'embrassant, Marthe ajouta : « Si tu le vois trop souffrir, dis-lui que je l'aime, que je l'aimerai toujours. »

Bien que je n'espérasse pas faire revenir Mademoiselle Marthe sur la parole qu'elle avait donnée, je voulus pourtant tenter auprès d'elle un dernier et suprême effort. L'homme qui roule dans un

abîme jette ainsi un cri qui va se perdre dans l'espace. Ma parente se chargea de ma lettre et ce fut elle qui me remit la réponse de la jeune fille. La voici, dit M. Lenoir, en sortant d'un tiroir de son secrétaire un papier jauni et presque usé à force d'avoir été lu.

« En vous écrivant à l'insu de mon père, à qui » je ne pouvais montrer votre lettre si déchirante » — la seule chose que je lui aurai cachée — je » sens combien il en coûte de dérober aux yeux de » sa famille une démarche à laquelle il n'appartient » peut-être pas à une jeune fille de s'associer.

» Mais que pouvais-je faire, ami? sinon vous crier: » Courage, vivez !

» Vivez, parce que Dieu le veut ainsi, parce que » celle que vous appelez votre aimée vous en prie. » Oh non ! vous ne vous battrez pas. Georges, je » vous le demande au nom de l'amour que je vous » ai inspiré ; au nom de ce que vous êtes pour moi ; « vous ne provoquerez pas celui que je dois épouser. » Votre vie m'est sacrée ; vous n'avez pas le droit » d'en disposer. Je ne le veux pas. Georges, je vous » en prie, n'ajoutez pas cette angoisse à toutes » celles qui me déchirent. Jurez-le à Joséphine, » qui me le redira. Ce serment, je l'attends de vous ; » vous le ferez, puisque vous m'aimez.

» Je n'ai plus rien à tenter auprès de mon père.
» Je n'avais pas attendu jusque-là pour essayer de
» le fléchir. Tout a été inutile. Je ne vous répèterai
» pas ce que j'ai pu lui dire ; à quoi bon ? et puis,
» le sais-je même ?

» Ainsi, nous ne nous reverrons plus. Notre
» amour ne sera plus qu'un songe évanoui. Mais
» quelles traces il aura laissées dans nos cœurs !

» Quelle vie elle aurait voulu vous faire celle qui
» s'engage à un autre ! Pardonnez-lui, si elle n'a
» pas eu la force nécessaire pour vous rendre heu-
» reux.

» Adieu ! Vous ne m'écrirez plus. Il le faut. Je
» l'exige. Je n'ai plus le droit de confesser que je
» vous ai aimé. Encore adieu.

» Plus tard peut-être m'oublierez-vous. Puissiez-
» vous du moins songer sans amertume à celle qui,
» libre, eût été à vous !

» Pour toujours, Georges, adieu. »

Cette lettre dissipa l'infime lueur d'espoir qui m'était restée. L'homme est ainsi fait qu'il ne se rend qu'à la dernière heure. De même le noyé se cramponne avec frénésie à la poignée d'herbe qui reste à sa main.

Quelques jours plus tard, elle se mariait. C'était le matin, vers dix heures. J'achevais de mettre

ordre à mes dernières affaires. Le lendemain, je devais quitter la ville. Les cloches sonnaient à joyeuses volées la messe nuptiale. Cette sonnerie me pénétrait le crâne comme si j'eusse reçu du plomb fondu. De larges gouttes de sueur me tombaient du front. Enfin, n'y pouvant plus tenir, je m'acheminai vers l'église.

Il y avait foule. Je devins bientôt l'objet de tous les regards. Je le sentais. Ainsi, la triste histoire de mon amour était sue de tous. Mais qu'importait à moi, venu pour me repaître une dernière fois de sa vue? Qu'elle était belle et pâle et émue! Son front était moite. Quand, pour sortir, elle passa près de moi, une rougeur fugitive monta à sa joue et il me sembla voir poindre une larme à ses longs cils et puis tout fut dit...

J'écrivis, en rentrant chez moi, quelques lettres à des personnes qui m'avaient témoigné une véritable sympathie, mais que je ne me sentais pas le courage de voir. Je donnai mes dernières instructions à notre vieille servante, à qui j'assurais, d'ailleurs, une petite rente. Puis, avant de quitter pour toujours ma maison, je voulus revoir la chambre où mon père avait expiré.

Je ne fis d'adieux qu'à ma cousine et à son mari, qui m'avaient prodigué une affection si vive. Il

était nuit depuis longtemps lorsque je pris congé d'eux. Il me restait trois heures à attendre le départ de la voiture. Mes bagages avaient été portés à l'hôtel et rien ne m'attirait plus à ma maison. Je marchai. Mes pas me portèrent d'eux-mêmes vers les Aubiers. Des voitures emmenaient des invités au bal. Des éclats de voix, mêlés de rires, arrivaient par moments à mes oreilles qui tintaient. Nul de ceux qu'attirait la fête ne soupçonnait que dans les ténèbres se traînait un être qui, comme Lazare, avait voulu, lui aussi, ramasser les bribes éparses de la noce. Une lanterne éclairait la porte du jardin, grande ouverte. Personne n'y veillait. Je m'y glissai à la suite d'une voiture. C'était une nuit de mai sans lune. L'air, qui était froid, devait empêcher les promenades dans le jardin. Je ne courais aucun risque d'être rencontré. Dans la partie avoisinant la maison qu'éclairaient quelques lampions, je voyais passer des domestiques affairés. L'orchestre jouait. On dansait déjà. Ainsi, la pâle mariée sourirait et danserait à ce bal, alors que la tristesse avec l'angoisse de l'inconnu au cœur, elle retiendrait ses larmes avec peine. Quel prélude à la vie d'une jeune femme !

Mon cœur battait aussi fort dans ma poitrine que le balancier d'une pendule. J'avais des étourdisse-

ments pendant lesquels je n'entendais plus que des bruits confus. Ma tête était en feu, tandis que j'avais le reste du corps glacé. Mes dents claquaient. Jusqu'à quand serais-je resté là ? Des pas qui se dirigeaient de mon côté me forcèrent à m'abriter derrière un massif. Quand ils se furent éloignés, je regagnai la porte du jardin. Il était temps. Mes forces étaient à bout. J'arrivai juste pour prendre la voiture.

A cette époque, le chemin de fer du centre n'allait pas au-delà de Vierzon. J'avais une cinquantaine de lieues à faire en diligence. Il y avait cette nuit-là encombrement de voyageurs. Nous étions comme entassés les uns sur les autres. Je m'étais assis comme une masse inerte. Aux émotions violentes succède souvent un engourdissement pendant lequel les images n'arrivent plus qu'indécises au cerveau. Je me trouvais dans un de ces moments-là.

Malheureusement, ce ne fut qu'un répit passager. Le spectre hideux de la réalité se redressa bientôt devant moi. J'entendais le bruit du bal qui me pourchassait. Je voyais Marthe, si pâle dans sa toilette de mariée. J'entrevoyais la blancheur de ses épaules à travers la mousseline qui les voilait. J'entendais murmurer autour d'elle : Qu'elle est belle ! Je sentais, à la dent d'acier qui me mordait

le cœur, le feu d'un regard qui la suivait, l'enveloppait comme une chose à lui. Chaque minute ajoutait à ma terreur. Je supputais l'heure dans l'obscurité de la nuit. Je calculais la durée possible du bal. Je mordais mon mouchoir pour étouffer les cris, les imprécations qui me montaient à la gorge. Peu à peu, les ombres de la nuit s'effaçaient, le jour allait paraître. Le silence avait dû se faire autour de la maison Gambier. Marthe était rentrée dans sa chambre. Un homme y pénétrait, le visage triomphant, le sourire aux lèvres; les bras tendus, il s'avançait vers elle. Je vis la joue de Marthe marbrée d'un baiser; je voulus m'élancer pour me mettre entre elle et lui... Il me semblait qu'un monstre me déchiquetait le corps, puis je sentis le vide...

XIV.

Je ne sus que longtemps après ce qui m'était arrivé. J'avais été saisi d'un accès de fièvre chaude. On m'avait transporté de la voiture à une auberge qui servait de relai sur la route. Ma cousine, informée par le conducteur qui me connaissait, était accourue me soigner. Elle me disputa à la mort avec une admirable constance. Certains dévoûments portent en eux leur récompense, que sans cela ils ne rencontreraient pas. Je n'ai pas suffisamment reconnu tout ce qu'il y a eu d'admirablement dévoué dans la conduite de ma cousine à mon égard. A tout prendre, la faute en a été moins à moi qu'aux situations désespérées où je me suis trouvé. Il faut un bien long temps après les violents orages de l'amour, pour que l'âme se puisse ouvrir entière à l'amitié.

Une lettre de Marthe était arrivée à ma cousine, qui me la lut. Je ne vous dirai pas que cette lettre m'ait fait du bien; mais la voici, car elle me fut laissée:

« Tu es près de lui. Il est mourant. Cette nouvelle
» m'a frappée comme un coup de foudre.

» Oh! le lugubre récit qu'hier j'en ai entendu » faire. Non, n'est-ce pas? il n'est pas fou. Cette » belle intelligence que nous admirions toutes deux » ne s'est pas éteinte? Obscurcie par la douleur, » elle se dégagera des nuages qui l'enveloppent » aujourd'hui. Quel remords dans ma vie s'il » succombait!

» Tu le sauveras, n'est-ce pas? Je sais que tu » n'épargneras rien du moins pour cela. Qu'il vive! » qu'il vive! ce cri, à tout moment, vient à mes » lèvres. Si je pouvais être près de lui, partager les » soins que tu lui donnes.

» Oh! veiller près d'un être aimé, lui prodiguer » ses heures, épier son réveil, s'occuper de lui » encore pendant qu'il sommeille, c'est le lot qui » t'est échu, je te l'envie.

» Oui, je t'envie, car je sens combien je l'ai aimé, » surtout depuis que je ne suis plus libre. Oh non! » il ne sortira jamais de mon cœur cet amour qui » s'y est si profondément gravé; jamais elle ne s'en » effacera cette image de l'absent que toi, si forte, » disputes à la mort.

» Pourquoi, amie, n'ai-je pas eu ta force d'âme? » Il n'aurait pas eu à me fuir. Je l'eusse rendu » heureux, heureuse d'être à lui. Mais à quoi bon » cet inutile retour vers un passé qu'il n'est pas

» possible de refaire? Je suis à jamais liée... Lui, » que deviendra-t-il? Je sais bien que je n'ai pas le » droit d'exprimer même un vœu à son égard; mais » ma pensée ne le suivra-t-elle donc pas, à travers » la distance, longtemps encore, toujours peut-» être!

« Si tu le sauves, tu peux lui lire cette lettre, » car lui et moi nous ne nous reverrons jamais. »

Je continuai ma route, aussitôt que je pus supporter la voiture. La présence de ma cousine me pesait d'un poids douloureux sur le cœur. Elle me rappelait trop celle que je fuyais. J'avais hâte de m'éloigner de tout ce qui pouvait m'y faire penser. J'arrivai à Paris. A quoi étais-je décidé? à rien. J'avais reconnu l'impossibilité de vivre là où j'avais vécu deux ans, je m'en arrachais. Voilà tout. De projets arrêtés, je n'en avais pas.

Si, un instant, j'eus la pensée d'un long voyage, je l'abandonnai bientôt. Courir de ville en ville pour fuir une image, n'était-ce pas l'emporter avec soi? Le soin que l'on prend pour l'effacer de son cœur ne l'y grave-t-il pas plutôt? Ce n'était donc pas à faire. Ce qu'il fallait, c'était une occupation soutenue, incessante, l'emploi de toutes les heures par un travail écrasant. Là, était le point difficile. Je ne me sentais la force de rien. Ma profession, je

ne voulais plus l'exercer. Il me prenait parfois, lorsque je rencontrais des ouvriers, un désir violent de m'adonner comme eux à un travail manuel qui dépensât toutes mes forces, domptant l'âme par la fatigue du corps. D'autres fois j'enviais le sort de ces hommes qui, loin du monde, vivent dans le silence et la prière sous l'habit monastique. Mais il ne me vint jamais la pensée de chercher l'oubli dans les plaisirs honteux, où plus jeune je m'étais vautré. Pour tout mon être il n'y avait plus qu'une femme dans la vie : c'était Marthe.

Un soir que je passais devant une église, j'y entrai. Elle était déserte. Des bougies brûlant çà et là répandaient une clarté indécise dans la nef. Il y avait bien longtemps déjà que je n'étais entré dans un temple. J'avais suivi la pente du siècle. De la foi de mon jeune âge, il ne m'était rien resté, pas même dans la mémoire cette prière sublime qu'apprit Jésus à ses disciples. Je me tenais debout. Peu à peu je me sentis gagné par la solitude et la sainteté du lieu. Mes genoux fléchirent. Je m'agenouillai. Les scènes de mon enfance se déroulaient devant moi. Je me rappelais le bonheur que j'avais goûté en pratiquant les choses saintes. Je ne sais quoi de la fraîcheur du jeune âge arrivait par effluves à mon cœur troublé. Je sortis plus calme.

Il me semblait qu'une étoile avait lui à mes yeux pour me montrer la route.

Le lendemain je frappais à la porte du séminaire de Saint-Sulpice. Le supérieur m'accueillit bien, seulement il m'objecta que, n'étant pas du diocèse, il me faudrait une autorisation de mon évêque pour étudier la théologie à Paris. Il ajoutait que cette autorisation devant selon toute apparence être accordée, il ne voyait aucun inconvénient à me recevoir provisoirement. J'acceptai son offre hospitalière et cette même nuit je couchais dans la maison où ont dormi Lamennais et Lacordaire.

Certes, ma foi était bien tiède ou plutôt elle n'était pas encore née. Ne croit pas qui veut. La foi est une illumination soudaine qui montre le but. Sa lumière ne jaillit pas à tous les yeux. On peut passer à côté d'elle sans que sa clarté jamais vous frappe. La foi, c'est surtout l'enfance du cœur. A cet âge heureux où tout est émotion, la foi en est en quelque sorte la première passion. L'imagination, frappée par l'imposante grandeur des cérémonies religieuses, se perd dans l'infini comme les nuages d'encens sous la voûte d'une église.

Quand la foi, affaiblie par d'autres tendances ou ruinée par des passions qu'elle gêne, s'est allée, il est bien difficile qu'elle revienne. Car elle ne peut

revenir ce qu'elle était d'abord, une émotion. Le cœur est ainsi fait qu'il ne peut se passionner deux fois pour une même chose. Le jour où l'âme religieuse est devenue indifférente, c'est qu'elle ne trouvait plus dans ses sensations de chaque jour une nutrition suffisante. Rien ne peut remplacer ces émotions qui manquent. Si donc la croyance renaît, ce ne sera plus que sous une autre forme; elle sera moins involontaire. Ce sera une vérité qui apparaît et que l'esprit accepte librement.

Une seule chose m'avait donc poussé à me renfermer à Saint-Sulpice : le désir de croire plutôt que la foi. J'éprouvais un irrésistible besoin de m'attacher à quelque chose qui pût ainsi m'arracher à moi-même. Puis, la grandeur du rôle assigné au prêtre m'avait séduit. Ouvrier de la dernière heure, j'apporterais encore ma pierre à ce merveilleux édifice de la fraternité humaine.

Je regardais, j'admirais le christianisme comme la plus grande révélation des destinées de l'homme; mais bien des coins restaient cependant dans l'ombre pour moi. Il m'était difficile d'accepter sans transition certaines choses qui tranchaient par trop avec d'autres idées, dont il ne m'était pas plus permis de me dépouiller que de ma chair propre. Mon esprit se révoltait devant des livres trop affirmatifs

qui, voulant parler au nom de l'Église entière, n'expriment cependant qu'une opinion très-réfutable. J'étais inquiet du combat que livrait mon intelligence contre des autorités qui me paraissaient admises. Parfois, j'avais peur de venir là aussi me briser contre un écueil. Mais je rencontrai des penseurs hardis qui me reconfortèrent. Je pouvais les suivre de loin et, de peur de m'égarer, placer mon pied dans l'empreinte qu'ils ont laissée de leurs pas.

Cette étude me fit un grand bien: elle occupait ma pensée. Peu à peu le calme se faisait dans mon âme. Sans doute ce n'était pas l'oubli. L'orage parfois grondait encore en moi. Certaines soirées surtout étaient difficiles à passer. Mais je pouvais espérer que le temps affaiblirait, sinon effacerait, l'image de la femme aimée.

Les mois s'écoulaient. J'avais compris qu'il serait insensé de regarder en arrière. Aussi veillais-je pour m'interdire tout retour vers un passé que je devais oublier. En même temps que le calme se maintenait dans mon cœur, la sérénité arrivait à mon esprit. Je goûtais mieux la grandeur du christianisme. Les ombres qui m'avaient effrayé se dissipaient. Après dix-huit mois de retraite, je recevais les ordres majeurs. En me hâtant ainsi, j'espérais

étouffer plus vite toute velléité de révolte de mes sens.

Mais, à peine avais-je fait un pas décisif vers le sacerdoce, à peine j'étais diacre que je fus soumis à la plus grande des épreuves.

Un matin on m'avertit qu'on me demande au parloir. Je m'y rends, un peu intrigué. Je vais entrer, je m'arrête comme foudroyé. Devant moi, avec ma cousine, était une jeune femme voilée, en grand deuil, qu'il m'était bien impossible de ne reconnaître pas... Marthe était là... Je devinai tout, avant qu'elle eût parlé. Elle était veuve... et moi enchaîné à jamais par mes vœux.

Elle qui ne savait rien, non plus que celle qui l'accompagnait, attribuant mon saisissement à une autre cause, me dit d'une voix émue que, libre par la mort de son mari qui s'était brisé le crâne en tombant de voiture, seule par la mort de son père, elle était venue auprès de moi chercher un appui et m'offrir sa main, si je l'aimais encore.

Aucune parole ne saurait rendre ce que j'éprouvais. Par instants je me croyais le jouet d'un cauchemar qui enfin se dissiperait, mais le cauchemar ne s'en allait pas. C'était bien une réalité écrasante. Je pressais dans mes mains mon front qui bouillait, croyant entendre à mes oreilles tinter les

grelots de la folie. Je regardais Marthe sans la voir. Nulle parole ne pouvait arriver à ma gorge desséchée. Effrayée de mon silence qu'elle ne pouvait s'expliquer, Marthe reprit: « Ne m'aimeriez-vous donc plus? » L'accent qu'elle mit dans ces mots me remua le cœur, mes yeux se mouillèrent: — Marthe, il est trop tard!

« Oui, repris-je à un mouvement d'effroi qu'elle fit paraître, oui, il est trop tard. Le jour où vous vous êtes mariée, je n'avais plus que faire de la vie. J'ai pensé ne trouver nulle part une retraite plus sûre qu'ici : je m'y suis réfugié. Mais en vain j'avais mis ces murs entre le monde et moi; en vain les bruits du dehors venaient mourir sur le seuil de cette porte : je n'avais pu murer mon cœur. Votre image y régnait. J'avais beau m'en défendre : je vous aimais toujours. Jugez quelle était ma vie! Il suffisait d'une seule pensée qui vous rappelait à moi, d'un seul élan de mon âme vers vous, pour me faire perdre le fruit de longues semaines d'efforts continus afin de ne me ressouvenir pas. Il fallait recommencer, sans plus d'espoir d'arriver jamais à un oubli nécessaire. Puisqu'une retraite absolue, l'étude suivie, la méditation religieuse, le sacerdoce entrevu dans un avenir rapproché, n'avaient pu vous effacer de mon cœur, je n'avais

plus que l'abîme à mettre entre vous et moi. Le trouvant lent à s'ouvrir sous mes pas, moi-même je le creusai, afin de mieux m'arracher et plus vite à vous. Je m'y suis précipité. Ne voyez-vous donc pas que celui qui vous parle n'est plus de ce monde? Je vous aurai perdue deux fois. Car aujourd'hui ma vie appartient à l'Église : je suis diacre. Dites, vous sentez-vous le courage de disputer au sacerdoce une tête qu'il a marquée de son sceau indélébile?... »

Je la vis s'affaisser. Mes bras la reçurent évanouie. Quel contact que celui de la femme aimée! Jamais mes lèvres ne s'étaient posées sur son visage, jamais mon bras n'avait enlacé sa taille. Elle était là, le sein contre ma poitrine, la tête appuyée sur mon épaule, ma bouche presque collée à son front.

Lorsqu'elle revint à elle, ce fut pour que je lui racontasse encore cet événement qui nous séparait. Des pleurs coulaient de ses yeux, pendant qu'elle me pressait les mains d'une étreinte convulsive.

« O Marthe! lui disais-je, Marthe! si vous fussiez venue vingt jours plus tôt ou si ne pouvant venir, vous m'eussiez écrit ces mots : je suis libre; Marthe, ce lien de fer que je me suis forgé n'existerait pas; quelle cri d'allégresse j'eusse poussé en quittant ces murs désolés pour aller vous retrouver!

Quel enchaînement de faits fatal ! Me lier au moment même où vous étiez rendue à vous-même... »

« Marthe a fait tout ce qu'elle a pu, dit ma cousine. Elle a préféré venir à vous écrire. Elle ne pouvait accourir plus tôt. Ne voulant pas la laisser venir seule, je l'ai accompagnée. Il n'y a que dix-huit mois que vous êtes à Saint-Sulpice, on ne pouvait vous croire déjà engagé. Son confesseur, auprès duquel elle s'est informée, le jour où il lui a été permis de penser à vous, lui a répondu qu'on ne prononçait pas de vœux avant l'expiration de la deuxième année de théologie. Marthe eût pu attendre, pourtant elle a voulu venir tout de suite. Elle ne saurait être responsable de la précipitation que vous avez mise à vous engager. Si seulement vous eussiez pris la peine de nous prévenir, nous vous aurions écrit le veuvage de Marthe pour que vous agissiez en connaissance de cause ; mais depuis que vous êtes ici, vous n'avez pas même voulu donner un signe de vie.

» Oh ! je ne vous en veux pas, ajoutait-elle à un geste qui m'échappa, je ne vous en ai jamais voulu ; je comprenais trop le motif de cette réserve, mais à quelle extrémité elle vous réduit aujourd'hui. »

Je m'étais mis aux genoux de Marthe depuis qu'elle avait repris ses sens. C'était une scène

étrange dans ce parloir blanchi à la chaux et qui avait pour tout ornement un crucifix en bois que cette soutane prosternée aux pieds d'une jeune femme qui pleurait. Mais cette scène, peut-être unique, avait ce caractère de grandeur que comportent les sentiments absolus. La faculté d'aimer n'est-ce pas, d'ailleurs, le sentiment le plus divin qui soit en l'homme? L'être qui s'oublie dans la contemplation d'un autre être, ne s'élève-t-il pas au-dessus des sensations matérielles? N'y a-t-il pas dans l'extase où il demeure plongé quelque chose d'une vision plus élevée? fit M. Lenoir en s'essuyant le front.

Nous nous séparâmes le cœur meurtri et sans avoir pris de résolution. Quand j'entendis fermer derrière elles la grande porte du séminaire, il me sembla que l'on fermait sur moi la pierre d'une tombe où j'étais enterré vivant. Je me sentais étouffer. Est-ce donc vrai, me disais-je en chiffonnant entre mes doigts le papier sur lequel ma cousine avait écrit l'adresse de l'hôtel où elles étaient descendues, une lumière que je ne pouvais pas attendre s'est faite, elle est venue à moi, le bonheur pouvait être mon partage, je ne l'aurai pas su attendre; je suis le seul artisan de ma ruine.

Le déjeuner sonna. Je dus m'y rendre. Dans les

crises de l'âme ces nécessités à heure fixe de la vie matérielle ont quelque chose qui répugne. C'est une note qui détone ; cela agace, irrite. Après le repas je regagnai ma chambre. L'air me manquait, j'ouvris ma fenêtre. Comme d'habitude les séminaristes se promenaient par groupes dans la cour. Heureuse ignorance, pensais-je, que celle de ces jeunes hommes ; ils n'ont vécu que dans leurs livres, la vie avec ses luttes et ses passions ardentes leur est inconnue ! Mais ces allées et venues me fatiguèrent bientôt. Je refermai ma fenêtre pour ne plus les voir ni entendre le bruit confus des voix qui montaient jusqu'à moi.

Je ne savais à quelle résolution m'arrêter. J'avais des étourdissements. J'essayai de détourner le cours de mes pensées en prenant un livre, mais je ne pus lire. Je voulus revoir une thèse que j'avais entreprise, mais aux premières lignes j'en déchirai les feuilles que je jetai avec colère... Je venais enfin de m'avouer qu'une résolution immédiate était à prendre, ou ne plus jamais m'arrêter au nom de Marthe ou briser résolûment avec ma nouvelle vie. Cette pensée, qui me traversa le cerveau comme un fer rouge, m'épouvanta d'abord, mais elle revint si persistante, si acharnée, que j'osai l'envisager sous toutes ses faces. A mesure que je l'examinais, je

sentais la balance pencher du côté d'un amour qui ne s'était jamais éteint. Mais les obstacles surgissaient presque invincibles. Pour consacrer ma vie à Marthe, il fallait être relevé de mes vœux. Le serais-je ? Une voix me criait, la voix de l'orgueil, à peine tu as engagé ta foi, que tu te repens ; tu veux manquer à ta parole. Mais tout mon être répondait : Je suis perdu si je ne me retiens à la corde qui s'offre à moi ; ce que j'ai pris pour le port n'était qu'un mirage. Ma promesse ne m'engage d'ailleurs pas. Je n'ai pu vouloir me lier au moment même où Marthe était libre. C'eût été une folie lugubre. Puisque la sachant veuve, jamais je n'eusse prononcé ces vœux, ils sont nuls en droit. Mon engagement n'en est pas un. J'en poursuivrai la nullité avec tant d'acharnement que je finirai par l'obtenir. Mais si l'on me refusait ?... Je me défendais de m'arrêter à cette pensée qui, en une seconde, sans transition, pouvait faire de moi, diacre, un rebelle aux lois de l'Église. Les sentiments les plus contraires s'entre-choquaient dans mon cerveau bouleversé. Oh ! quel combat !... Tantôt je voulais courir après Marthe, la rejoindre et ne la plus quitter, tantôt effrayé de la violence de cette tempête qui se déchaînait sur moi, je me jetais à genoux, demandant à Dieu de me prendre en pitié.

Je vous ai dit que ma foi était chancelante. Il y paraît bien par ce récit de ma vie. Comme Jacob, j'avais lutté avec l'ange, mais je fus vaincu. J'allai trouver le supérieur pour l'en informer. « Qu'avez-vous, me dit-il, en voyant mes traits bouleversés? Que vous arrive-t-il? »

Je lui racontai succinctement ce qui s'était passé et je lui dis ma détermination de rentrer dans la vie laïque. « Je ne veux pas vous retenir, me dit le vieillard, ce que je pourrai pour vous, je le ferai. Je souhaite ardemment à votre cœur agité le calme dont il a besoin. »

Il était encore grand jour quand je sortis de Saint-Sulpice. Je marchais vite. Tout-à-coup je songeai à l'habit que je portais. Devais-je donc me présenter ainsi à l'hôtel où habitait Marthe? J'entrai chez un tailleur où je m'habillai...

Depuis quelques minutes la voix de M. Lenoir s'était singulièrement émue ; je voyais les veines de son front se gonfler, pendant qu'il essuyait son visage en sueur. — Je n'irai pas plus loin ce soir, dit-il, aussi bien ce serait tenter l'impossible, revenez demain... Non, reprit-il après un moment d'hésitation, mieux vaut en finir ce soir, et allant à son secrétaire il y prit un cahier qu'il me remit: Ces pages ont été écrites à des heures de fièvre, lisez-les

tandis que je descendrai dans le jardin; après leur lecture il me restera peu de chose à vous apprendre.

Voici le journal de M. Lenoir, tel que je l'ai transcrit plus tard. Je n'y ai rien changé. Le titre qu'il porte avait été écrit de sa main, en tête: *Journal d'un diacre.* J'y ai seulement intercalé les quelques lettres qui furent par la suite échangées entre lui et la jeune femme.

JOURNAL D'UN DIACRE.

12 juillet.

Mon cœur déborde. Je veux jeter sur le papier le souvenir de cette soirée passée avec elle; soirée qui, il y a quelques heures à peine, m'eût paru être un rêve.

Je l'ai revue, elle est libre... O mon cœur, comme tu bats!

Marthe, Marthe, que ton nom que je n'avais pu désapprendre est doux à dire. J'avais voulu t'oublier, j'avais cru y parvenir et voilà que tu apparais et je cours à toi. Quelle étrange folie avait été la mienne, vouloir te bannir, t'effacer d'un cœur qui t'appartient. Vaine entreprise que d'efforts tu m'as coûtés! Combien de déchirures secrètes je m'efforçais de ne pas voir, de peur de m'effrayer de la profondeur de la plaie. Oh! vois-tu, je t'aime comme dans la vie on n'aime point. Je t'aime plus que le

monde entier. Pour toi je ne donnerais pas ma vie, mais mille fois ma vie. Te voir, t'entendre, être près de toi, admirer ta beauté, lire dans tes yeux que tu m'aimes, avoir ta main dans ma main, te presser sur ma poitrine qui bout, boire ta fraîche haleine et ne te plus quitter; oh! dis? pourquoi ne le voudrais-tu pas? N'es-tu pas libre?... Mais toi, diacre, l'es-tu donc?

Ah oui! je ne suis pas libre, je me suis enchaîné, j'ai juré de ne pas avoir d'autre épouse que l'Église. J'ai promis de consacrer ma vie à enseigner ta doctrine, ô épouse du Christ! de renoncer à tout pour m'attacher à toi. Mais voudrais-tu donc d'un cadavre? Ce que tu exiges, n'est-ce pas l'homme entier? Son intelligence, son cœur en même temps que son corps. Que ferais-tu d'un être que ton nom ne remue pas, d'un zèle que rien ne réchauffe et souffrirais-tu, alors que ton nom serait à la bouche, que le cœur te restât fermé? Ton divin maître l'a dit, celui qui regarde en arrière ne peut être son disciple. Derrière moi je laisserais tout ce qui fait vivre. A chaque pas que je ferais pour t'obéir, mon courage défaillirait. Que sais-je si je ferais même un pas sans tomber? Je ne puis t'appartenir, toi qui ne veux pas de partage, ma vie est à une autre. Pardonne ma défaillance. D'autres te serviront. Ta

doctrine ne souffrira pas de ma défection. Laisse-moi aller où m'entraîne la pente de la vie ; laisse-moi me désaltérer à cette eau dont j'ai soif et je te bénirai.

Je suis dans la force de l'âge. Je n'ai pas trente-deux ans. Je ne renoncerai pas de gaieté de cœur à un bien que je puis atteindre. Mes vœux sont nuls en droit, puisque je ne les ai prononcés que dans la persuasion que Marthe était perdue pour moi. Que fait à l'Église un prêtre de plus? Pour moi, au contraire, la liberté c'est la vie.

Cette liberté, je la demanderai comme une grâce. Je prierai, je m'humilierai, je supplierai, s'il le faut, pour l'obtenir. Mais si on me la refuse? Eh bien !... non, c'est impossible.

Je relis ce que je viens d'écrire. Si je suis emporté, est-ce ma faute? Suis-je donc dans une situation où le calme est possible. Puis-je faire que mes tempes ne battent pas et étouffer la révolte qui me gagne? Les passagers par une tempête violente se retiennent comme ils peuvent au navire pour n'être pas emportés par les vagues furieuses ; je n'ai rien où me retenir. Tout m'échappe ou fuit sous moi. Novice du sacerdoce, ma foi n'a pas de racines assez pour supporter le choc que j'ai reçu. Je suis déraciné. Mais, quoiqu'il arrive, je ne souderai pas ton

dernier anneau, ô chaîne, déjà si lourde, bien qu'imparfaite, jamais je ne serai prêtre !...

J'étouffais. J'ai ouvert ma fenêtre. Il est deux heures du matin. Tout est silencieux dans la rue. A peine on entend le pas qui se hâte d'un passant attardé. Le ciel est sans nuages, les étoiles brillent. Nulle lumière aux fenêtres. Je parais être seul à veiller. La fraîcheur de la nuit me fait du bien. Un peu de calme rentre dans mes pensées. La figure de Marthe se dessine devant moi, telle que je l'ai revue ce soir. Notre entretien revient aussi à ma mémoire.

Elle ne m'attendait pas. Elle a été surtout frappée de mon empressement à dépouiller l'habit ecclésiastique. Ma cousine ne me reconnaissait pas, mais déjà Marthe avait crié mon nom. Qu'elle était émue! Jusqu'à ses lèvres avaient pâli. C'était comme dans la scène de ce matin quand je lui avais jeté cette parole funèbre : Je ne m'appartiens plus. Un feu sombre brillait dans ses yeux ; ses mains tremblaient. Je les pris dans les miennes et la faisant asseoir : « Marthe, en venant à moi, vous aviez laissé derrière vous un sillage lumineux qui m'a conduit. Je ne pouvais me passer de vous, je suis accouru pour que vous prononciez sur mon sort. Ordonnez : j'obéirai, pourvu que vous ne me condamniez pas à ne plus vous voir. Je serai ce que

vous voudrez que je sois, ou un ami venant passer auprès de vous les heures les mieux remplies de son existence ou ce que vous vouliez que je fusse en me venant ce matin chercher à Saint-Sulpice : votre époux. »

« Vous êtes engagé, Georges ; vous avez fait vœu de célibat, vous êtes diacre. »

« Les vœux que j'ai faits dans l'ignorance de votre veuvage ne peuvent m'engager d'une manière absolue. J'en demanderai la nullité et je puis l'obtenir. Dites seulement que vous le voulez et ma vie vous appartient. »

« Oh ! c'est terrible, dit-elle, disputer à l'Église une tête qu'elle a marquée de son empreinte... Moi, vous ravir à Dieu... ayez pitié de moi, faites un retour sur vous-même, Georges, ne tentons pas une chose que la religion condamne, contre laquelle ma conscience proteste et que nous ne nous pardonnerions pas nous-mêmes. Efforçons-nous plutôt d'avoir le courage nécessaire pour accomplir le douloureux effort qui reste encore à faire. Que cette soirée soit l'unique soirée passée ensemble. Demain, vous rentrerez à Saint-Sulpice et moi — je l'ai déjà dit à votre cousine — j'entrerai chez les sœurs de charité. »

« Jamais, lui dis-je. »

« Laissez-moi achever, reprit-elle. Je vous ai toujours aimé, pourtant je fus bien faible puisque j'engageai ma foi à un autre. Oh ! si vous saviez quel gré infini je vous sus, vous qui, ayant le droit de me maudire, ne frappiez que vous en renonçant au monde et aux succès qui vous y attendaient. J'éprouvai pour vous je ne sais quoi de plus profond encore. Le jour où je devins libre, je me dis que j'avais, s'il en était temps encore, une grande réparation à vous offrir ; que ma vie vous devait être consacrée. Croyez-le bien, ce n'était pas un effort que je m'imposais ; en vous rendant heureux, j'étais heureuse. La destinée en aura décidé autrement. Quand, après la secousse si violente de ce matin, j'ai pu réfléchir, j'envisageai ma situation sous son véritable jour. Je n'avais pas de famille à élever ou à consoler, je ne pouvais rien pour vous, un seul parti me restait à prendre : me faire sœur de charité. Je ne vous le cacherai pas. Je n'avais ni l'intention ni le courage de vous effacer de mon cœur. Non. Je me suis dit : puisque je ne puis être heureuse, j'emploierai du moins mes jours à faire le bien. Si je suis perdue pour lui, ma pensée du moins pourra s'arrêter à lui sans crime. Nous appartiendrons l'un et l'autre à cette grande communauté chrétienne où l'on prie pour tous. Je prierai pour

lui, pendant qu'il priera pour moi. Alors qu'on m'appellera : ma sœur, je me sentirai toute remuée, car si je suis la sœur de tous, je serai surtout la vôtre, Georges... »

« Ce que vous feriez là, Marthe, serait mal. C'est d'ailleurs bien impossible. Je n'y consentirai pas. Sachez-le bien, dussiez-vous me renvoyer une fois encore brisé, je ne rentrerais pas à Saint-Sulpice. La chaîne y est par trop lourde pour que, l'ayant rompue, je consente qu'elle me meurtrisse de nouveau. Je ne serai pas prêtre, prêtre sans foi et ayant au cœur une plaie profonde dont je ne voudrais pas même guérir! Un autre sang coule en moi depuis ce matin, votre présence m'a infusé une vie nouvelle, je ne vous perdrai pas deux fois.

» Oh! Marthe — et je m'étais agenouillé — Marthe, je vous aime autant qu'un cœur d'homme peut aimer. Vous êtes tout pour moi : le présent comme l'avenir. Prenez-moi en pitié. Oubliez, comme je l'oublierai, le noir vêtement dont vous m'avez vu habillé. Laissez à votre vie suivre sa pente. Elle vous pousse vers moi; ne faites pas d'efforts pour vous en défendre. Avec vous je serai généreux et bon ; sans vous, je ne sais ce que je ferais. Peut-être roulerais-je au fond de l'abîme : laissez-moi me retenir à vous. »

« Il veut que j'oublie ce qu'il a juré et tout le rappelle, sa tête est encore tonsurée... »

Elle avait caché son visage dans ses mains, je voyais sa poitrine se gonfler, bientôt elle éclata en sanglots.

J'ôtai ses mains et j'essuyai ses larmes avec mon mouchoir que je mords encore à cette heure — Marthe je regrette de n'avoir pas essuyé de mes lèvres ces larmes de tes yeux, mais je ne l'osai pas.

Lorsqu'elle fut un peu calmée, je lui dis: « La résolution à prendre a besoin d'être mûrie, puisqu'elle décidera de deux existences. La seule chose que je vous demande ce soir, c'est d'attendre quelques jours avant de vous arrêter à une détermination. Vous me la ferez connaître. Si elle m'est contraire, j'essaierai de vous en détourner; si vous y persistez, je vous promets de m'y soumettre. Je disparaîtrai à vos yeux pour toujours. Mais il est indispensable que, d'ici-là, je ne m'éloigne pas de vous. Ou restez à Paris ou laissez-moi vous suivre où vous irez. »

« Je resterai ici puisque vous me le demandez. Mais quelle résolution puis-je prendre qui ne nous sépare pas. »

L'heure avancée m'a contraint de la quitter. Je

la reverrai demain soir: En me serrant la main ma cousine m'a dit: courage et espoir. « Courage, oui, a repris Marthe, mais triste espoir que le nôtre.»

13 juillet.

Il était sept heures et demie quand je frappai à sa porte. Marthe travaillait assise à la fenêtre avec ma cousine Joséphine. Elle m'accueillit avec un sourire triste. Je me plaçai près d'elle. « Quel ouvrage si attrayant ou si pressé faites-vous donc ? » dis-je en prenant le ton le plus dégagé que je pus.

« Devinez? répondit-elle sur le même ton. Je travaille pour vous. C'est un souvenir que je veux vous laisser. Ainsi faisaient les châtelaines d'autrefois lorsqu'elles brodaient une écharpe pour leur chevalier. »

« Le chevalier avait l'espoir de retrouver au retour sa dame fidèle. Reviendrais-je de la bagarre où vous m'enverriez ? Vous-même où seriez-vous ? »

Il y eut un moment de silence. Je repris : « S'il y avait une épreuve que vous voulussiez tenter pour vous assurer que nulle vie ne m'est désormais

possible sans vous, dites cette épreuve, dès ce soir je m'y soumettrai. »

« Non, je suis sûre que vous m'aimez comme vous le dites. Mais entre nous il y a un abîme. A le sonder, je sens la tête qui me tourne. Nous ressemblons à deux morts qui se raconteraient leur existence évanouie et qui diraient : si nous vivions. »

« Changez les derniers mots et dites plutôt : si nous voulions. Laissez-moi croire qu'un jour vous direz : je le veux. »

« Je souhaiterais de vous laisser cette espérance. Mais je ne puis vous cacher que je ne l'ai point. En me rappelant la soirée d'hier, ma conscience protestait contre vos paroles. Je n'ai pu la calmer. Jamais je ne m'habituerai à cette situation fausse où nous nous trouvons. Aimer un diacre, c'est un crime. »

« Vous exagérez notre situation, déjà assez grave. Oui, je dirai avec vous, Marthe, ce serait un crime d'arracher de l'autel où il officie, de la chaire où il enseigne ou du lit d'un mourant qu'il assiste, un prêtre qui tomberait pantelant à vos pieds. Mais toute différente est notre position. Deux êtres s'aimaient qu'on a violemment séparés. Le jour où l'un est devenu libre, l'autre, s'il le peut, ne doit-il pas briser la chaîne qu'il a si follement rivée. »

« Mais cette chaîne comment la rompre ? et puis quelle énergie ne faut-il pas avoir pour se dire : je serai l'épouse d'un homme qui, dans une cérémonie imposante de l'Église, a juré d'observer un célibat éternel. »

« Il suffit d'aimer. »

« Aimer, reprit Marthe, Dieu sait si je vous aime, mais ma conscience combat le sentiment qui m'entraîne vers vous. Vous-même pouvez-vous être sûr qu'un jour votre amour ne sera pas combattu par le remords ? »

« Rassurez-vous à cet égard. Ce que je suis aujourd'hui, je le serai demain, toujours. »

« Mais moi, il n'en est pas de même. Les sentiments religieux dans lesquels j'ai été élevée sont absolus. Le prêtre est pour moi l'intermédiaire de la divinité. Ne faut-il pas que cette impression reçue soit bien forte pour que vous ne l'ayez pu effacer. J'ai peur. Le jour où je serais votre femme, il me semble qu'à deux nous commettrions un sacrilége.»

Je m'étais levé après cette sentence de mort. Marthe qui vit mon état vint à moi : « Pardonnez à mes paroles ce qu'elles ont de trop amer pour vous. Je voudrais que vous pussiez lire dans mon cœur combien il est bouleversé. Je suis une pauvre femme qui souffre et qui aime, sans savoir ce qu'elle fera.

Vous m'avez demandé de rester quelques jours ici, attendons encore. Peut-être ce qui m'épouvante si fort aujourd'hui ne m'effraiera-t-il pas autant plus tard et me ferai-je à l'idée d'être à vous. Ce jour-là, comme toujours, Georges, je serai franche, je vous le dirai. »

« Prenez garde, Marthe. La faculté de souffrir a des limites. Ne me renvoyez jamais désespéré. J'ai pu vous perdre une fois, mais une seconde fois dépasserait mes forces. Je vous disputerais au monde entier. Eh bien, j'arracherai de votre cœur cette crainte qui paralyse votre amour, je chasserai cet effroi d'une conscience trop prompte à s'alarmer. Ne suis-je pas ce que j'étais il y a deux ans alors que vous reçutes l'aveu de mon amour. La puissance qui a reçu mon serment m'en peut délier. Elle le fera. Car il y a une manière de demander qui obtient. Il n'est pas de lien qui ne puisse être rompu. Dieu n'a pas voulu qu'on maudît jamais l'existence qu'il a donnée. En se débarrassant d'un poids trop lourd à porter, on ne fait qu'obéir à l'instinct de la nature. Vous-même, en y aidant, ne rempliriez-vous pas le plus beau rôle de la femme ?

» Vous vouliez être sœur de charité, Marthe. Le dévouement que ces saintes filles prodiguent, que

rien ne lasse, ne rebute, je vous le demande, je l'attends de vous. Il n'est qu'un remède au mal dont je souffre : votre présence aimée. Si vous me trouvez ici pressant, emporté, jugez vous-même ce que je dois être loin de vous. Que votre courage ne défaille pas. A ce ciel nuageux et qui paraît récéler la foudre succèdera un ciel sans nuages. Ce qui est contre nous sera pour nous. Pas un être n'oserait condamner un tel amour, encore épuré par une si rude épreuve. »

Elle ne me répondit rien. Seulement ce sourire si triste — qui depuis hier est revenu plusieurs fois à ses lèvres — y reparut. O pâle sourire, que tu es navrant à voir! Elle voudrait et elle a peur. Un spectre se dresse toujours entre elle et moi. Car, ô noir vêtement elle te sent encore collé à ma chair! Quelle fatalité me poussait donc à te revêtir, toi qui ne dois couvrir que les êtres sur lesquels les passions n'ont pas de prise? O soutane, s'il est vrai que ton drap n'ait jamais été soulevé par les palpitations d'un cœur éperdu, que n'éclatais-tu donc aux trépidations du mien !

Que faire?... mon avenir est dans les mains de Marthe. Sa résolution fera de ma vie ou une vie heureuse ou sans issue. Que décidera-t-elle? Elle-même l'ignore. Elle n'ose vouloir. Épouvantée de

disputer une tête à l'Église, son cœur peu à peu se détachera de moi. Elle en arrivera à regretter sa première démarche. Elle cherchera à sortir de l'impasse où son premier mouvement l'a jetée. Je deviendrai pour elle un étranger...

Non, je connais trop Marthe pour croire que tel soit le sort du culte ardent que je lui ai voué. En accourant sitôt m'offrir sa main, elle me disait assez quel fond je pouvais faire sur elle. Mon amour ne pouvait exiger une preuve plus certaine. Je crois aveuglément en elle. Ce n'est pas son changement à mon égard qui m'effraie, c'est son catholicisme ardent. Le jour où je m'approcherais d'elle lui ouvrant les bras, si elle allait se reculer effrayée, croyant voir apparaître derrière moi un fantôme en tout pareil à moi, vêtu du noir costume où elle m'a vu? Accepter le sacrifice qu'elle fera, si elle s'en sent la force, sacrifice plein de répugnance et de souffrances cachées... La voir souffrir et me sentir impuissant. Mieux vaudrait... qui? moi? rentrer dans tes murs sans air, Saint-Sulpice, reprendre cette robe qui brûle comme la tunique du centaure, oh jamais!...

Oh! pour trouver cet accent qui persuade, le faire pénétrer dans son âme, l'y toujours entretenir, vivre avec elle aimé, j'endurerais des milliers

d'années de souffrances ; je damnerais mon âme et le front radieux, le sourire avec son nom aux lèvres, je me plongerais dans l'éternel feu qui brûle les damnés !

15 juillet.

Célibat ! célibat ! chaîne horrible que l'Église a rivée aux pieds de ses fils impuissants ! Chasteté, carcan qui ronge leur chair, boit leur sang au poteau fatal où tu les as enchaînés pour mieux assurer ta puissance ! Oh ! si du moins tu consentais à relâcher ta proie ; si tu la délivrais alors que les liens qui ont fait enfler ses veines vont faire jaillir le sang ; si enfin elle était libre le jour où, broyée par ton joug, ta victime te demande grâce ! Mais non ; comme l'araignée dans sa toile, tu suces le sang et l'être qui se débattait dans ton étreinte n'est bientôt plus qu'un cadavre. C'est bien de toi, enfer vivant, que Dante Alighieri a emprunté cette sentence implacable que lit l'œil épouvanté du damné.

Toi qui te prétends infaillible, qui juges, déjuges, armes, tranches, condamnes, anathématises, ne crains-tu donc pas d'être bourreau ? Oh ! si chaque

siècle eût recueilli les larmes que tu as fait répandre, elles formeraient un fleuve qui roulerait ses eaux amères à l'Océan.

Vois plutôt. Me voici pour exemple. Un jour, hors de moi, éperdu, je me jette dans tes bras. Je m'y réfugie comme l'enfant dans les bras de sa mère. Je me donne à toi parce que, tout étant noir autour de moi, tu me parais être la clarté. Pourtant tu n'étais qu'un météore éteint presqu'aussitôt qu'aperçu. Quand je vis que j'avais pris l'ombre pour la lumière je voulus sortir. Soudain tu m'étreignis. Tu m'appartiens, disais-tu. En vain je te supplierais de me laisser éloigner, tu n'y consentirais pas.

Ne sens-tu pas qu'agir ainsi, c'est abuser de sa force? Que peux-tu gagner à un combat si disproportionné? Tu n'as donc pas peur que les cris de ceux que tu tortures ainsi ne te troublent dans ta quiétude, ou bien comme ce roi de mémoire sanglante qui condamna des enfants à recevoir sous l'échafaud le sang de leur père qu'abattait sa royale hache, trouves-tu que ce n'est pas assez de souffrir et te faut-il encore, pour raviver ton goût blasé, les imprécations et la rage impuissante de ceux que ton glaive va immoler?

La raison et le droit te condamnent. Que tu imposes le célibat à ceux que tu consacres, je te

l'accorde. Tu peux dire au prêtre que tu ordonnes : tu seras à moi, rien qu'à moi. C'est un contrat que tu passes avec lui. En échange des pleins pouvoirs dont tu l'as investi, il se doit tout à toi... mais à la condition de vouloir exercer son mandat; le jour où ce mandat lui pèse, où il n'en veut plus, où il demande à cesser d'être prêtre, tu n'as pas le droit de dire: celui-là est à moi. Tu ne peux imprimer au front une marque ineffaçable. Ce droit, je te le dénie. Qu'aurais-tu à y gagner ? Tu préférerais donc un mauvais prêtre à un homme qui, dans le monde, serait utile à ses frères ? L'orgueil serait-il le fonds de ta puissance et aimerais-tu donc mieux voir un prêtre damné dans ton sein que sauvé hors de ton giron ?

La sagesse humaine a été plus équitable que toi. L'Assemblée constituante a aboli les vœux. Devant la loi ils n'existent pas. Si la loi de 1790 n'a pas parlé des vœux du prêtre, c'est qu'elle ne voulait pas empiéter sur les affaires de pure juridiction ecclésiastique ; c'est que le prêtre, en cessant de l'être, rentrait dans le droit commun. La loi lui ouvrait une porte par où sortir. C'était assez.

Je conçois qu'on soit absolu, mais non pas injuste. Un rigoureux célibat imposé à tous les prêtres, rien de mieux. Mais à la condition que

l'Église laisse aller ceux qui étouffent chez elle. La possibilité de sortir aurait cela de bon encore qu'elle rendrait les mœurs mauvaises sans excuse. Ne soulagerait-elle pas bien des êtres qui se rongent les ongles d'une promesse que l'ignorance des passions leur a dictée et que plus tard ils ont trouvée horrible?

Sans doute je puis appeler du refus du Pape de me relever de mes vœux devant les tribunaux de mon pays. J'y ai bien songé. Mais, en l'absence d'une disposition formelle, les tribunaux sont divisés sur l'interprétation de la loi. Me donnassent-ils gain de cause, cela ne suffirait pas. Ce n'est pas tout qu'un obstacle enlevé. Il en resterait un autre et c'est celui-là surtout qui est effrayant. Marthe le voudrait-elle jamais. Ce serait brûler ce qu'elle a jusque-là adoré. Cette force, elle ne la trouvera pas. Et si, dans l'exaltation d'un moment, elle pouvait franchir ce pas sans regarder en arrière, encore une fois quel en serait le lendemain?

Ainsi, nulle possibilité de m'affranchir. Quand même les tribunaux me donneraient raison, j'aurai tort devant la femme que j'aime.

Toi seule, Église, pourrais me permettre de rentrer dans la vie comme il faudrait que j'y rentrasse aux yeux de Marthe, sain et sauf... Mais tu as bien

autre chose à faire que de te préoccuper si ton joug est pesant. Qu'importe les passions à toi qui te fais gloire d'être bâtie sur le roc et de n'avoir à redouter aucune tempête. On sent bien à la dureté de tes règles, à l'inflexibilité de ton enseignement, que rien en toi ne s'agite, ne tressaille, la cavité du cœur est vide chez toi. Aussi n'as-tu jamais rien compris à ce sentiment divin que les hommes appellent amour. La virginité a tous tes honneurs. Et comme si la procréation d'un être qui pense et qui aime était une souillure, tu as voulu que la pâle accouchée vînt, agenouillée sur tes froides dalles, se purifier.....................................

17 juillet.

Deux jours se sont passés sans que j'ose m'interroger. J'étais si abattu que je me laissais aller à vau-l'eau. Hier, à peine avais-je passé une heure avec Marthe que je la laissai. Il y avait entre nous comme un brouillard que je ne pouvais chasser. J'avais froid auprès d'elle. Je n'avais ni la force de lui parler d'un amour qui l'effraie, ni le calme nécessaire pour l'entretenir d'un sujet indifférent.

Aujourd'hui, j'hésitai à l'aller voir ou plutôt je m'étais promis de n'y point aller. Il était nuit quand j'entrai. Une bougie brûlait sur la cheminée. Marthe, qui était seule, se tenait debout à la fenêtre ouverte. Elle se retourna au bruit que je fis. Elle était plus pâle encore que les jours derniers. Ses yeux avaient un éclat fiévreux. « J'ai craint que vous ne vinssiez pas, » me dit-elle. — « M'en auriez vous voulu ? » — Qui sait ? fit-elle.

« Eh bien, je serai vrai, j'ai voulu ne pas venir. L'impression emportée hier était telle que je ne me croyais pas la force de m'y exposer aujourd'hui. Cette résolution n'a pu tenir. J'ai hâté le pas afin de regagner le temps que j'avais perdu à me dire : je n'irai pas. »

« Vous êtes beaucoup trop franc pour que je le sois moins avec vous, me dit-elle avec un délicieux sourire — son sourire de jeune fille — j'ai trouvé que vous tardiez trop. Je me reprochais cette froideur des jours passés qui vous avait fait mal. Je me sentais si calme, moi si troublée jusque-là, qu'il me tardait de vous voir pour vous dire cette transformation. Il me semblait que, vous près de moi, je serais mieux encore. »

« Merci, Marthe, pour ce que vous venez de me dire, encore merci. Vous ne savez pas le bien que

vous me faites. Vos paroles ont reconforté mon courage abattu. C'est le calme dans le présent en même temps que la confiance dans l'avenir. »

Nous étions si près l'un de l'autre que mon coude touchait son bras. Je pris sa main que je pressai longuement sur mes lèvres. Je sentais sa main, à peine moite d'abord, se réchauffer à ma bouche.

« Marthe, disais-je, vous ne savez pas combien je vous aime, quel trésor de tendresse mon cœur renferme pour vous, quel culte je vous ai voué. Ce n'est pas seulement la beauté que j'admire en vous, ce que j'aime plus encore, c'est votre âme si élevée, si généreuse, si dévouée... Oh! Marthe, ne vous plus quitter, être tout pour vous, quelle vie! De quelles rudes souffrances ne la paierais-je pas cette vie-là! »

« Nous aurons plus d'une épreuve encore, Georges. Soyons forts. Si je chancelle, soutenez-moi. Vous, ne vous laissez pas abattre. Efforcez-vous de surmonter tous les obstacles. Je demanderai à Dieu dans mes prières de laisser s'unir deux êtres qui s'aiment. Quel beau jour que celui où, relevé de vos vœux, vous me donnerez votre nom! Comme je serai fière de le porter! Cette idée qui d'abord m'avait tant effrayée, je ne sais comment cela s'est fait, mais ce soir elle s'est glissée dans

mon sein qu'elle a réchauffé sans me causer le moindre trouble... »

Cette dispense obtenue, le bonheur est possible. Elle-même l'a dit. Du reste de notre entretien, auquel prit part ma cousine, il ne me souvient plus. Ma pensée, en effet, ne pouvait se détacher de cette parole — une promesse — je serai votre femme si l'on vous relève de vos vœux. Jamais elle ne s'était exprimée ainsi. L'effroi que lui causait le diacre, quand elle se le rappelait en moi, la faisait tressaillir. Elle a fait un pas. Mais cette dispense que je lui ai laissé entrevoir comme une chose facile dans nos précédents entretiens, cette dispense est invraisemblable, à peu près impossible. A qui la demander? Le Pape seul peut la donner, paraît-il. Mais combien en a-t-il accordé? qui suis-je pour l'obtenir? Un homme qui aime, pas autre chose. Comment même arriver jusqu'à lui? Aurait-il donc pitié de moi? non. — Qui sait? peut-être. Le prix à obtenir vaut bien la peine qu'on le tente. Dès demain j'agirai.

18 juillet.

Je suis allé tantôt à Saint-Sulpice. Le supérieur

m'avait dit : Si je puis quelque chose pour vous, je le ferai. Je lui ai rappelé cette parole. « Je puis bien peu, répondit le vénérable vieillard. La seule chose en mon pouvoir est d'exposer ce qui vous est arrivé à un personnage que j'ai connu et qui habite aujourd'hui Rome, en le priant de vous appuyer auprès de la cour romaine. Je ne manquerai pas à cette tâche qui est pour moi un devoir. Mais je ne saurais vous cacher le faible espoir que vous devez nourrir à cet égard. Du moins vous vous soumettrez à la décision du chef de l'Église ? »

« Mon père — car je vous appellerai ainsi à cause de vos cheveux blanchis dans la pratique des vertus chrétiennes, à cause de la sympathie que vous m'avez toujours témoignée, à cause encore de ce que vous voulez bien entreprendre pour moi — la vérité est que si le Pape ne me délie pas de mes vœux, j'en appellerai aux tribunaux. Ma vie dépend de l'abrogation de ces vœux. J'en poursuivrai la nullité partout. »

Il y eut un long silence, après quoi le supérieur : « Ce que vous venez de dire me surprend à peine. J'avais pressenti en vous une passion indomptable. Vous avez eu tort d'entrer, moi de vous recevoir dans cette maison. Le mal est fait, reste à savoir s'il est irréparable. Dès ce soir j'écrirai à Rome à

la personne que j'ai dit. Je lui demanderai de vous servir dans l'étendue de ses forces. Peut-être obtiendra-t-elle pour vous une audience de Sa Sainteté. »

Soyez béni, vieillard qui, sous la neige des ans, conservez une âme accessible à la souffrance; vous qui m'avez tendu la main, vieillard, soyez béni !

J'ai dit ce soir à Marthe la démarche que j'avais faite. Elle l'a approuvée. « Nous partirons le même jour, a-t-elle répondu, vous pour Rome, moi pour ramener à son mari l'excellente amie qu'il m'a prêtée.

» Mais nous voyagerons ensemble. Notre ville est une des étapes de mon voyage. »

« Je n'y avais pas songé, tant mieux, nous aurons deux jours de plus à rester ensemble. »

« Et de tête-à-tête... »

Nos yeux se rencontrèrent. Mon Dieu, quel regard nous échangeâmes! Tout mon être fut remué. — Marthe, j'ai craint de te perdre, mais tu es bien à moi, tu m'aimes !

« Tenez, me dit-elle, je veux vous faire une confession qui me fera pardonner le froid que je témoignais, les jours derniers, quand vous me parliez de votre amour... moi venue pourtant exprès pour

vous offrir ma main... Si vous saviez comme mon cœur battait quand, jeune fille, j'arrivais chez votre cousine. Quelquefois, vous y étiez avant moi, alors pour mieux cacher mon trouble, je m'efforçais d'être froide en vous saluant. Je ne savais trouver d'autre moyen de ne pas laisser voir ce qui se passait en moi. Mais aussi lorsque, comme hier, vous tardiez à venir, combien je vous désirais. Si quelqu'un sonnait à la porte, mon cœur bondissait, je me sentais rougir. Je connaissais votre pas dans le corridor, avant que vous fussiez entré, je m'étais dit : C'est lui. Ne soyons pas émue. Qu'il faisait bon de vivre dans ce temps-là ! Comme je me rappelais bien tout ce que vous aviez dit. Notre travail tout manuel, à nous femmes, nous prédispose à toutes ces rêveries que votre vie mieux remplie connaît à peine. »

« Enfant, croyez-vous donc que je n'aie jamais rêvé de vous? Avec quelles délices je m'y plongeais. Combien de soirées ne passai-je pas à songer à vous, à arranger la vie que je voulais vous faire. »

« Nos rêves deviendront une réalité. Quelque chose, ami, me dit que nous serons unis. »

« Puissiez-vous dire vrai, Marthe. Ce qu'une poitrine d'homme peut renfermer de tendresse,

d'adoration, de dévouement absolu, d'ardeur toujours nouvelle, vous le saurez alors. »

« Je crois en vous, Georges. Aussi je ne vous dis pas : Aimez-moi. Je sais bien que vous m'aimez. Je serai votre femme. Car on ne peut vouloir que nous soyons séparés, c'est-à-dire malheureux. Ainsi espoir, Georges, et à demain. »

« Jamais je ne vous ai embrassée, Marthe. Laissez-moi vous embrasser ce soir. Elle rapprocha son visage du mien et je déposai un long baiser sur chacune de ses joues. Elle était toute rouge, moi tout ému.

Serait-il donc vrai ? L'espoir serait possible. La confiance de Marthe me gagne. Rome peut-être se laissera toucher. Après ce profond désespoir, espérer c'est vivre.

20 juillet.

Nous sommes allés hier soir nous promener au bois de Boulogne. « Vous ne sortez point, avais-je dit, un peu de promenade vous ferait du bien. A cette heure on ne rencontre presque personne. Je me fais d'ailleurs une fête de cette sortie.

« S'il en est ainsi, répondit Marthe, partons. »

Il était bien dix heures et demie quand nous descendîmes de voiture. « Donnez le bras à Marthe, avait dit Joséphine, je me tiendrai à quelques pas d'elle. Vous aurez ainsi toute liberté pendant que je ne courrai aucun risque. »

Marthe pour la première fois s'appuyait à mon bras. « Comme votre cœur bat, » me dit-elle. « Et le vôtre, Marthe ? » — « Voyez plutôt » et elle mit ma main sur son cœur; j'aurais eu peine à en compter les pulsations, tant elles se succédaient vite. Jamais peut-être je n'avais senti, comme dans ce moment-là, tout ce qu'avait de confiant l'amour de la jeune femme.

Nous avançions lentement. Il me semble que nous cherchions l'un et l'autre nos yeux toujours. Nos deux visages étaient si près que deux fois je respirai son souffle.

Ce qu'au juste nous disions je ne me le rappelle pas. C'est comme un de ces songes pleins de féerie dont au réveil il ne reste plus rien. Les efforts de la mémoire pour le rétablir se perdent dans d'infructueux essais. En vain on en voudrait au moins entrevoir les principaux contours, tout reste enseveli dans la nuit.

J'ai beau chercher, je ne trouve rien. Ce que je

sais, c'est qu'elle m'a dit qu'elle m'aimait. Ce dont je me rappelle, c'est que je l'ai tenue un instant sur ma poitrine; que son cœur a battu sur le mien; que ma bouche s'est appuyée sur sa bouche et qu'en se dégageant de mon étreinte, elle a dit: Georges, d'une voix qui tremblait. J'étais alors pareil à un homme ivre. Le terrain paraissait manquer sous mes pas. Tout mon corps tremblait. Ma cousine toussait à quelques pas. « Il se fait tard, disait-elle, la fraîcheur gagne. Rentrons. »

Nous regagnâmes notre voiture et je les laissai à la porte de leur hôtel. Il était beaucoup trop tard pour que je pusse remonter avec elles. D'ailleurs j'avais besoin de marcher pour remettre mes sens bouleversés. J'ai marché pendant deux heures. Cet exercice m'a fait du bien. Pourtant j'éprouve encore je ne sais quel dépit. Je m'en veux... Certes, je ne voudrais pour rien au monde faire verser une seule larme à Marthe, avoir mis dans sa vie la moindre ombre; mais j'ai peur d'avoir à me reprocher de ne l'avoir pas ce soir à tout jamais rivée à moi. Un tel lien était indissoluble. Il déjouait la tempête, Marthe était bien ma femme... Mais c'était impossible.

O Marthe, si jamais ces lignes tombaient sous tes yeux, je n'aurais rien à y retrancher! Mon amour

pour toi est infini. Tu ne pourrais te tromper sur la nature du regret qui s'y trouve exprimé. Cet amour si soumis, que souvent j'ai dit avoir pour toi, n'est pas une vaine parole. Sache-le bien, je puis attendre. Mais j'ai peine à me défendre d'un pressentiment qui me crie que jamais je ne serai ton époux ; que la seule heure où je pouvais t'enchaîner à moi est passée. Voilà pourquoi, après une telle soirée, je suis aussi découragé qu'avant..........

....

Lorsque je revis Marthe ce soir, elle rougit beaucoup. Près d'elle était Joséphine qui me tendit une lettre de son mari qui la réclame. Elles avaient décidé de partir le lendemain, si j'étais en mesure de les suivre. Je n'avais aucun motif sérieux à objecter à ce départ. Je l'acceptai donc.

« Être rentrée à cet hôtel il y a dix jours presque folle de désespoir et le quitter l'espérance au front, presque de la joie au cœur, comme nous avons marché, ami, dit Marthe. Mais vous êtes soucieux. Il y a un nuage sur votre front. Qu'avez-vous ? »

« Rien qui vous doive inquiéter. Le regret de vous quitter sitôt. »

« Mais nous ne nous séparons que dans deux jours, fit-elle en plongeant ses yeux dans les miens. Puis, se retournant vers ma cousine : Veux-tu que

nous restions encore un jour ici ; il est triste, cela le réjouira. »

« Non, dit Joséphine, je fais réellement besoin chez moi. Je pars demain et je t'emmène. Je ne saurais te laisser et tu ne voudrais d'ailleurs pas rester seule à Paris. Pour te marier avec Georges, il n'est pas nécessaire de te compromettre. C'est assez d'être venues et qu'il prenne la même route que nous. »

« Mais puisque c'est son chemin et qu'il n'a rien à faire ici, voudrais-tu donc qu'il restât à Paris uniquement pour nous laisser prendre quarante-huit heures d'avance sur lui. »

« Je ne dis pas cela. Seulement je désire partir demain. Je fais plus. Je t'en prie. Vous-même, Georges, vous aurez autant de regret à vous séparer d'elle dans trois jours que dans deux. »

« Vous parlez d'or, ma cousine, lui dis-je trop froidement peut-être, je ferai ce que vous voulez. »

« Vous êtes par trop triste ce soir, reprit Marthe. Paris vous tient-il au cœur à ce point que vous ne le puissiez quitter sans regret ? Prenez garde, je serai jalouse de lui. »

Allant à la fenêtre, où elle m'appelait d'un signe : « Je vois bien que vous souffrez, dites-m'en la cause ? »

Son enjouement de tout-à-l'heure avait disparu. Il y avait de l'inquiétude dans sa voix comme dans ses yeux :

« Marthe, je vous parlerai comme on se parle à soi-même. J'ai besoin, d'ailleurs, que vous me rassuriez, car je ne sais quoi me tenaille les entrailles. Oui, j'ai peur de m'en aller. Je redoute tout. Si je crois en vous — et j'y crois de toutes les forces vives de mon être — je crains, il faut bien que je vous le dise, je crains, je redoute surtout vous-même. Ces terreurs dont vous avez eu tant de peine à vous défaire, peuvent vous reprendre, qui vous en défendra ? Loin de vous, un seul instant suffit pour me faire perdre le terrain si péniblement gagné pas à pas. Des suggestions hostiles vous assailliront peut-être, elles vous troubleront ; de là à une rechute il n'y a pas loin. Voilà ce qui fait qu'à vous quitter j'éprouve comme une déchirure au cœur. Que sera-t-il advenu de nous dans deux mois ? »

Marthe posa un instant sa tête sur mon épaule. La relevant un instant après : « Georges, vous avez cherché à me prémunir contre une rechute. Soyez sans crainte. Mes terreurs sont disparues. J'espère n'y plus retomber. Je m'en défendrai, du moins, de toutes mes forces tendues vers vous. Je puis vous

le dire : quoiqu'il arrive, je vous aimerai tant que je vivrai. »

Le reste de la soirée a été triste. La conversation languit. Chacun de nous avait des pensées qu'il ne voulait ou n'osait dire. C'était cette même contrainte qui avait pesé sur nos premiers entretiens, revenue le dernier soir.

Comme j'étais sur le point de partir : « Embrassez-moi, me dit Marthe. Puis, me serrant la main : Courage et espoir à deux... »

A cette heure où je suis seul, je puis bien me l'avouer, je vais tenter l'impossible. Mon voyage sera sans résultat. Il serait fou à moi de compter sur sa réussite. Je l'entreprends parce qu'elle le veut et aussi parce que dans la position où je suis on peut tout risquer. Je suis comme un médecin près d'un malade perdu, le remède qu'il essaie peut le tuer cent fois, mais une fois il sauve. Tentons-le donc...

Si Marthe m'aimait comme je l'aime — que nous ferait Rome et sa dispense ou Rome avec sa foudre — nous nous embarquerions pour l'Amérique, où nul ne saurait qui nous sommes. Nous nous marierions, ne nous rappelant rien du passé, si ce n'est qu'il fut une sombre épreuve.

22 juillet.

Nous avons pris hier matin le chemin de fer du Centre qui nous a laissés à Vierzon. Il était une heure quand nous sommes montés dans la voiture publique où nous achèverons notre voyage. A sept heures du soir, nous arrivions au relais où je suis tombé malade. Marthe voulut absolument y descendre.

« Je veux, a-t-elle dit à ma cousine, passer une nuit où tu en passas tant à le soigner. Voir la chambre où tu le veillais. Parler de notre amour là où il jetait mon nom dans le délire de la fièvre. Tu peux bien m'accorder ce répit, puisque je suis partie aussitôt que tu l'as demandé. D'ailleurs, je suis fatiguée, j'ai besoin d'un peu de repos. »

Nous sommes à la *Toison-d'Or*.

Marthe ne se doute pas — car il y a des choses qu'on ne saurait dire même à la femme aimée — combien certaines de ses paroles me remuent profondément. Ce souvenir si longtemps gardé du lieu où je tombai malade à cause d'elle fit descendre dans mon âme un rayon de lumière. Celle dont le

cœur renferme une telle effusion trouvera la force de résister aux chocs qui la peuvent atteindre. Son amour qui se raidira ne sera pas vaincu. Elle se gardera elle-même à moi. Ne te trouble donc plus, mon cœur, tu la retrouveras telle que tu l'auras laissée!

La chambre que j'ai occupée est à deux lits; elle était libre, Marthe et Joséphine l'ont prise.

Marthe a visité la chambre dans tous ses détails, voulant savoir si les meubles qui s'y trouvent étaient bien ceux qui y étaient alors. Elle s'est montrée presque enfant. « Le bonheur rajeunit, me dit-elle. Je suis plus jeune que je n'ai jamais été. Jeune fille, j'étais un peu grave, aujourd'hui je serais volontiers étourdie. » — Puis, passant subitement à un autre ton : « Ami, que vous avez dû souffrir! mais comme je vous indemniserai. Allez! vous ne serez pas trop exigeant pourtant, n'est-ce pas? »

« Juste assez pour que vous sentiez le mors. »

« Méchant, et d'un geste plein de chatterie elle posa ses doigts effilés sur ma bouche, méchant et fat qui ne craignez pas que je ne me cabre ou qu'effrayée par avance je ne retire mon cou avant qu'il ait reçu le collier de servitude. »

« Faites-le... pour voir. »

« Non, car je n'aurais plus qu'à mourir et je

veux vivre. Quel élan vers la vie je ressens ! Mon cœur se dilate. Oh ! le bonheur n'est pas un mot, nous y touchons. Comme nous serons bons pour tous, Georges. Nous ferons des heureux. Le bonheur rend bon, n'est-ce pas? Ce que j'éprouve, vous le ressentez ?

« Oui, Marthe. »

« La belle vie que nous mènerons. La promenade à deux le matin. Pendant la chaleur du jour un long tête-à-tête. Vous me lirez les livres que vous préférez, je ferai connaissance avec eux. Le soir, à la fraîcheur, une longue promenade où je marcherai appuyée à votre bras. Peu de visites. Bien entendu que nous n'excluons pas notre cousine qui viendra ou que nous irons voir presque tous les jours. »

« J'entends bien, en effet, n'être pas bannie, dit Joséphine, et je te remercie, Marthe, de m'appeler déjà ta cousine. J'aurai presque autant de plaisir à l'être que toi à le devenir. »

« Médisante, pour te punir, tu seras... »

« Marraine, » ajoutai-je. — Le visage de Marthe s'empourpra, puis pâlit presque aussi vite, tandis qu'elle appuyait ses deux mains contre son cœur.

« Georges, vous m'avez fait mal. »

Je me mis à ses genoux, pendant que je lui

léchais en quelque sorte les mains : — « Pardonnez-moi, Marthe, d'avoir évoqué brusquement cette douce image de la maternité. »

« Ce n'est pas ma faute si je suis ainsi faite. Relevez-vous, je ne veux pas que vous restiez ainsi à mes pieds. »

« A une condition, c'est que vous bannirez vite cette pâleur que je n'aime pas à vos joues. »

« Mais ce que vous exigez de moi ne dépend pas de ma volonté. »

« Essayez du moins. Vos yeux sur les miens pendant une minute. L'essai n'est pas difficile à faire.

« Son moyen est excellent, dit Joséphine, te voilà toute rosée. En vérité, c'est un remède facile et sûr. »

« Je l'emploierai très-volontiers à l'occasion, » reprit Marthe.

« Tu ne songes pas qu'il est tard, ajoutait ma cousine, que tu étais ou te croyais fatiguée et qu'il est temps de renvoyer Monsieur. »

« Marthe regarda à sa montre. Il était près d'une heure. « Je ne pensais pas qu'il fût si tard. A demain, me dit-elle. »

Il y a bien deux heures que je suis dans ma chambre, je n'éprouve aucun besoin de sommeil. Les bruits de l'auberge se sont depuis longtemps

éteints. Tout est silencieux dans cette maison où dort Marthe. C'est la première fois que nous passons la nuit sous le même toit. Sa chambre est en face de la mienne. Je sais le lit qu'elle occupe, son châle et son chapeau jetés dessus l'indiquaient. Je vois l'oreiller où repose sa tête. Une veilleuse éclaire son sommeil tranquille. Elle est dans ce même lit où il y a deux ans je criais son nom dans mon délire... Je me sens bouleversé. Le sang me bourdonne aux oreilles. Tout-à-l'heure j'ai cru entendre mon nom. J'ai bondi de dessus ma chaise, j'ai été jusqu'à sa porte. C'était une hallucination. Je me rassieds. J'ai beau faire ; je suis mal à l'aise, j'étouffe. Oh ! Marthe, si tu le savais ? J'ai été jusqu'à la porte de ta chambre, j'ai levé la main pour en chercher la serrure, la honte m'a pris, je suis rentré dans ma chambre. Non, je n'en sortirai plus. Je viens d'ouvrir ma fenêtre, exposant ma tête nue au froid de la nuit. Cela calme ordinairement. J'entends une pendule qui sonne trois heures. Je referme la fenêtre. Une veille plus prolongée se lirait sur mon visage et je ne veux pas que Marthe soupçonne rien de la lutte de cette nuit ....
....

J'ai été longtemps à m'endormir. Il faisait déjà grand jour quand je me suis assoupi. Quel sommeil !

Une suite d'images lugubres ou des figures hideuses qui me tiraient la langue, me montrant leurs mâchoires édentées. Parmi tous ces fantômes il en est un qui est resté dans ma mémoire. C'était un gros oiseau noir, tacheté de points blancs, qui s'abattit sur moi et me frappa le visage de ses ailes. Je me réveillai. Mais à peine étais-je rendormi qu'il revint fondre sur moi, me frappa encore en poussant un horrible cri. Ce rêve m'est revenu plusieurs fois à l'esprit dans la journée, il me poursuit encore à l'heure où j'écris. Serait-ce donc un avertissement?

Il était sept heures du matin quand je sortis de ma chambre. Marthe sortait en même temps de la sienne : — « Vous êtes paresseux, il y a une heure que nous sommes prêtes. Nous voulions frapper à votre porte. » Me regardant davantage : « Vous êtes bien pâle, êtes-vous souffrant ? »

« J'ai peu dormi et fait d'affreux rêves, voilà tout. »

« C'est comme moi. J'ai réveillé Joséphine par mes cris. L'épouvantable rêve! Nous étions vous et moi dans une voiture découverte que vous conduisiez. Tout-à-coup le cheval s'emporte, il va comme s'il avait des ailes. Les champs ne font qu'apparaître. Il écrase les bouchures, il saute les fossés, rien ne l'arrête. Il va toujours. Nous venons d'atteindre

le sommet d'un coteau. Dans le bas s'aperçoit une immense nappe d'eau. En vain jusque-là vous avez voulu me rassurer; la mort est certaine, imminente, nous touchons au gouffre. Le cri que j'ai poussé a réveillé Joséphine en même temps qu'il me réveillait. Il a fallu le retour du jour pour chasser l'effroi que m'avait causé ce rêve. »

« Alors je ne me suis pas trompé en croyant entendre un cri de votre chambre. Seulement je l'avais attribué à une hallucination de ma part. »

« Quelle heure était-il ? » — « Entre deux et trois heures. » — « Mais c'est bien l'heure où Marthe m'a réveillée, dit ma cousine. Vous ne dormiez pas encore ? »

« Je n'étais pas couché. Ne me sentant aucune envie de dormir, je m'étais mis à la fenêtre. »

« C'était imprudent, dit Marthe, vous deviez avoir froid. »

« Non, car la nuit n'était pas froide. D'ailleurs j'avais la tête en feu, cela me rafraîchissait. »

Marthe demeura un instant pensive ; puis elle alla se mettre à ma fenêtre qui était restée ouverte. Je l'y rejoignis. Elle était agitée et ne me regarda même pas. Pressentait-elle donc la lutte que j'avais eu à livrer cette même nuit ? Cet accès de fièvre que je m'étais promis de lui cacher, l'aurait-elle donc

deviné ? Je n'ai pas osé m'en assurer. Je l'observais en silence. Elle le rompit enfin en proposant de sortir.

Nous suivons la route que nous prendrons le soir même. Les deux jeunes femmes se donnent le bras. Je marche à quelques pas d'elles. Nous sommes longtemps silencieux.

« Qu'il fait bon, dit ma cousine — à qui notre mutisme pèse — qu'il fait bon de rentrer chez soi. Sans y avoir pensé nous nous dirigeons du côté où l'on nous attend. »

« Où l'on t'attend, toi, reprit Marthe, tandis que lui a bien du chemin à faire avant d'arriver. Combien d'accidents possibles sur une route. Vous m'écrirez souvent, n'est-ce pas, Georges ? En vérité, à mesure que l'heure de la séparation approche, ce voyage m'effraie davantage. Je voudrais être près de vous, ne vous pas quitter, toutes choses impossibles. »

« Le voyage n'a rien en lui-même d'effrayant, Marthe. Ce qui m'attriste, c'est de vous quitter et pour un si longtemps encore. Deux mois ne suffiront peut-être pas. Si vous vous effrayez pour moi, songez que je puis à bon droit craindre pour vous. Que d'incidents peuvent surgir et vous détacher de moi, que j'eusse pu combattre si j'étais resté. Aussi tout me fait-il peur. »

« Vous me retrouverez telle que vous m'aurez laissée. La liberté vous sera rendue sûrement, Georges. Je l'attends, j'y compte aujourd'hui, car j'ai arrangé ma vie en conséquence. Alors nous ne nous séparerons plus. Sur un geste qui m'échappa et qu'elle prit pour la manifestation d'un doute — et c'était bien, en effet, un doute que j'exprimais — si j'ai plus de confiance que vous dans l'avenir, ne ruinez pas cette confiance maintenant. Laissez-moi espérer jusqu'au dernier moment. Si la destinée est contre nous, je n'aurai plus qu'à exécuter mon premier dessein. »

« Il ne me servirait de rien de combattre à pareille heure un tel projet. Le jour où j'aurai échoué auprès de Rome et qu'il ne me restera plus que les tribunaux pour obtenir ma liberté, ce jour-là, vous pèserez dans un plateau ce rôle de sœur de charité pour vous, ma vie dans l'autre plateau et vous prononcerez. Quelle que soit votre résolution je la respecterai. Je fais plus. Je m'y soumets d'avance. »

« Votre vie, Georges ! »

« Rassurez-vous. Je n'y attenterai point. Ce que je ferai, au juste je ne saurais le dire ; seulement je disparaîtrai. »

« Si la situation est difficile, dit ma cousine, ce n'est pas une raison de s'ôter déjà tout espoir. C'est

beaucoup d'avoir du temps devant soi. On trouve quelquefois une issue qu'on ne soupçonnait pas. »

« Oui, reprit Marthe, espérons et attendons. Deux mois d'espérance, c'est un rayon de soleil pour une nuit de ténèbres. »

27 juillet.

Il y a cinq jours que je n'ai mis la main à la plume. Que de choses depuis!

Les incidents les plus insignifiants sont quelquefois gros d'événements. J'allais vers Rome et voilà que je ne poursuis plus la route qui me mènerait à l'antique cité des Césars et des pontifes-rois. Aussi bien, pourquoi irais-je? La supplique que j'adresserai au Pape ne suffira-t-elle pas? que me servirait d'y être. Je ne pouvais d'ailleurs pas m'y rendre.

Je suis pareil à un homme qui, sur un fleuve, dans une barque, en aurait brisé la rame et se laisserait aller au courant. Je vais à la dérive. Il y a plus de probabilités que je sois englouti que je n'ai de chances de salut. Mais puisque je ne puis rien changer à ce qui est, qu'importe? Il faut attendre.

Je n'ai pas à me plaindre du présent. Je vois Marthe tous les jours. Que demanderais-je de plus?

Bien des fois, depuis, j'ai pensé à ce voyage ainsi arrêté à sa première étape; je veux y revenir encore.

Nous remontions en diligence vers sept heures du soir, après un séjour de vingt-quatre heures à l'auberge de la *Toison-d'Or*. Nous devions arriver le lendemain matin, vers huit heures. Nous occupions le coupé de la voiture à nous trois. Marthe était au milieu. Il faisait chaud, j'avais ouvert les portières pratiquées dans le devant de la diligence. Nous avalions bien un peu de poussière, mais nul de nous ne songeait à se plaindre.

Il était difficile de causer à cause du bruit de la voiture. Aussi étions-nous obligés de nous pencher l'un vers l'autre pour nous parler, alors nos visages se touchaient presque.

Peu à peu le crépuscule du soir s'effaçait, la nuit vint. Le conducteur alluma les lanternes de la voiture. Nous ne nous voyions qu'avec peine, mais je sentais Marthe près de moi. Mon épaule touchait son épaule.

« Dors-tu, Joséphine? demandait Marthe. »

« Pas encore, mais cela ne tardera pas. »

« Et vous, Marthe, dormirez-vous? »

« Je crois que non. Je le souhaite du moins. »

« Soyez franche, dites-moi pourquoi? »

Elle hésita un instant. Puis rapprochant son visage du mien — si près que je respirai son haleine — « Je veux rester avec vous de corps et d'âme cette dernière nuit. Si je dormais, ma pensée ne vous appartiendrait peut-être pas, je veux qu'elle soit entièrement à vous. »

Je ne trouvai rien à lui répondre. J'éprouvais une de ces émotions qu'aucune parole ne saurait rendre. Je pris sa main qui était gantée. Elle comprit que je préférais l'avoir nue, ôta son gant et me la tendit de nouveau : — « Vous me traitez, Marthe, comme un enfant malade à qui sa mère veut faire prendre une potion qu'il refuse, elle lui donne tout ce qu'il désire. »

Elle pressa ma main : « Ami, vous ne serez pas seul dans ce long voyage, ma pensée ne vous quittera pas. »

Sa main était devenue brûlante dans la mienne. Elle prétexta d'un engourdissement pour me la retirer : « Je vous la rendrai plus tard. »

Je suffoquais. Je cherchais à me défendre de toute pensée que je ne pusse immédiatement avouer à celle que j'aimais, mais c'était en vain. Mon pouls battait comme dans la fièvre. Il y avait dans

la secousse imprimée à la voiture, dans la demi-obscurité où nous étions, dans le silence de la nuit que troublait seul le trot des chevaux, dans l'air tiède qui pénétrait par les portières, je ne sais quoi qui m'oppressait davantage à mesure que l'heure avançait.

J'avais beau ne pas y vouloir penser, je ne pouvais chasser le souvenir de notre promenade au bois de Boulogne, où un instant j'avais pressé Marthe dans mes bras. Malgré moi encore je songeais qu'elle avait appartenu à un autre. Cette jalousie rétrospective me causait, par moments, un véritable accès de rage. Si tu avais été plus audacieux, pensais-je, elle eût été toujours à toi. Tu ne t'es perdu que par ta faiblesse, comme elle te perdra encore.

Non, à cette heure, je sens bien qu'il n'y avait dans ces pensées, qui me fouettaient le sang, aucune vanité froissée, aucun dépit. La surexcitation de mes sens me rendait injuste vis-à-vis de Marthe. Je lui en voulais parce que j'étais mécontent de moi ; j'étais mécontent de moi parce que je n'eusse pu penser tout haut devant elle.

Soudain l'orage s'apaisa qui s'était abattu sur moi, quand j'entendis sa voix.

« Dormez-vous ? »

Je mentis. — « Je me suis assoupi un instant. Me pardonnerez-vous ce sommeil près de vous ? »

« Puisque j'ai dormi, je serais mal venue à vous le reprocher. D'ailleurs, je ne suis pas coquette à ce point. »

Marthe n'a pas redormi. — « Vous m'écrirez tous les jours. Je dois être initiée à tout ce que vous ferez. Vous me direz la manière dont vous employez votre temps. Je voudrai tout savoir. »

« Je ne manquerai pas de le faire. Ce sera le temps le mieux rempli de mon exil. Vous-même ne me direz-vous pas tout ? »

« Oui tout, dit-elle. »

L'aurore commençait à poindre. A la fin de juillet les nuits sont courtes. Peu à peu le jour grandit. Un rayon de soleil vint frapper sur les vitres des portières que j'avais abaissées pendant les heures fraîches de la nuit. Joséphine s'éveillait. — « La vilaine dormeuse, lui disait Marthe en souriant, nous sommes presque arrivés. »

« Tant mieux, répondait ma cousine. »

« Méchante, elle ne pense qu'à elle. »

« J'ai tort sans doute d'oublier que notre arrivée est en même temps une séparation pour vous. Mais cette séparation nécessaire sera de courte durée. »

Il était environ six heures lorsque, à un relais,

elles voulurent descendre prendre une tasse de lait. Je descendis le premier pour leur donner la main. Au moment où Marthe avançait le pied hors de la voiture les chevaux, qui n'étaient pas encore dételés, imprimèrent un mouvement de recul à la diligence ; Marthe eut peur, je l'enlevai dans mes bras, mais mon pied gauche se trouva pris sous une roue qui me hacha l'orteil. Cela n'est ni bien douloureux ni inquiétant, mais cela gêne. Je peine à marcher, même avec une béquille.

Qu'il fait bon d'être aimé ! Quel cri elle a jeté quand elle s'aperçut que j'étais blessé. Son visage était devenu aussi blanc que le papier sur lequel j'écris. Son corps tremblait. J'avais eu la force de la déposer sur la route, je trouvai celle de la soutenir quelques instants, car je craignais qu'elle ne s'évanouît.

Elles firent de la charpie et avaient pansé mon pied avant l'arrivée du médecin, qui déclara la blessure sans danger, à la condition d'un repos absolu.

Entre-temps la diligence était repartie. Nous agitâmes la question du transport. Il fut convenu que l'aubergiste, qui l'avait offert, nous reconduirait dans une voiture à lui. A la nuit nous arrivions chez Joséphine.

Marthe n'a quitté la maison de ma cousine que le lendemain matin. J'étais descendu pour la revoir avant son départ.

« Quelle imprudence, dit-elle, comme si je ne serais pas allée vous voir! C'est mal, il me faut promettre de rester en repos. »

Elle revint le soir, nous dinâmes ensemble ; et, depuis, elle est revenue chaque après-midi pour ne s'en retourner qu'à la nuit.

29 juillet.

Ce soir j'ai fait jeter à la poste deux lettres, l'une pour le supérieur de Saint-Sulpice, l'autre pour cette personne à laquelle il a dû me recommander et qui est à Rome. Devant l'impossibilité où je suis de faire ce voyage — qui, je le reconnais sans peine ne m'a jamais souri — j'adresse au Pape une supplique pour être relevé de mes vœux. Je prie l'ami de mon ancien supérieur de vouloir bien faire remettre et d'appuyer, s'il le peut, cette supplique que j'ai jointe à la lettre que je lui écris.

J'ai beau m'efforcer d'espérer de ce côté-là, d'étayer cet espoir de toutes sortes de raisonne-

ments, je ne puis me persuader. C'est seulement un billet de loterie. Il y a un million de probabilités qu'il ne sortira pas contre une seule chance de gain. Mais si infiniment petite que soit cette chance, je me dois et je dois surtout à Marthe de la tenter. Si l'on refuse, qu'adviendra-t-il ? Je ne sais pas. Marthe décidera. Quant à moi, jamais je ne m'inclinerai devant une sentence qui me laisserait pour toujours meurtri, alors que le bonheur est tout près de moi et qu'il suffirait peut-être d'oser pour y atteindre. Si l'on m'y force, j'oserai donc. Qu'importe le bruit qui se ferait autour de mon nom. Que ma révolte soit ou non approuvée. Serais-je donc un renégat, parce que, broyé sous une main de fer, ayant en vain crié grâce sans l'obtenir, je m'affranchirais d'un joug écrasant ! O Pape, je t'eusse béni si ta décision m'eût rendu la liberté !

D'ailleurs cette sujétion absolue que l'Église exige de ceux qu'elle a renfermés dans ce cercle fatal d'où ils ne peuvent plus sortir, il n'est pas en mon pouvoir de la lui promettre. Dix-huit mois de retraite n'ont pu modifier à ce point mon esprit. Que ceux qu'elle a élevés dans sa doctrine, qui toujours ont vécu sous ses yeux tremblent devant elle, se taisent et s'inclinent, je le conçois. Mais moi, qui ai sucé les principes du libre examen,

moi, qui n'ai cherché dans le sanctuaire que la cautérisation d'une blessure qui saignait, je ne saurais ainsi me soumettre.

O Marthe, si tu arrives jamais à ce point, où je te voudrais, de ne voir en moi que celui qui t'aime; si, un jour, tu consens à unir ta vie à ma vie ; va, elle sera bien toute à toi et, la tête haute, comme il convient à un homme qui exerce un droit en même temps qu'il remplit un devoir, je ferai prononcer par les tribunaux la nullité de mes vœux !

L'étrange chose que des vœux et des vœux qui obligent éternellement encore ! Comme on voit bien que ceux qui ont fait une telle loi n'avaient pas d'entrailles. Voici un homme qui a juré la chasteté ; le sang fouette ses membres, il va donc falloir qu'il se roule par terre, ce n'est pas assez, qu'il se roule sur des orties pour étouffer par des souffrances physiques le feu qui le consume ou, s'il cède à la chair, il faudra donc, qu'au sortir d'une souillure, il reprenne l'exercice de ce ministère redoutable pour lequel ce ne serait pas trop de la pureté immaculée de l'archange. Et c'est toi, Église, ce sont tes règles qui le veulent ainsi ! C'est toi qui as cloué tes propres fils à ce gibet d'impuissance. C'est toi qui leur as dit : vous ne serez qu'à moi. Toi qui veux être exclusivement servie, où donc as-tu pris

ces charmes que tu vantes ? Tes mains ont des ongles qui déchirent et ton haleine est pareille à l'odeur qu'exhale le cadavre.

Les Romains avaient les Vestales, mais outre qu'elles n'étaient qu'en très-petit nombre, le législateur avait eu le soin d'ordonner qu'elles fussent renfermées dans le bas âge et qu'aucun être humain n'approchât d'elles sous peine de mort. Ce n'était pas trop d'une telle peine pour défendre une pareille institution. Mais ce n'était là, après tout, que quelques vies de femmes ou plutôt d'enfants que sacrifiait chaque génération à la superstition populaire qui faisait dépendre le salut de l'État de l'entretien du feu sacré par ces vierges.

La virginité n'est-elle pas, en effet, contre nature? Le célibat érigé en quelque sorte en dogme ne ruine-t-il pas cette loi de Dieu qui a voulu que tous les êtres crussent et multipliassent. Qui dit célibat, dit impuissance. Quoi ! quand autour de l'homme, tout se renouvelle, seul il ne reproduirait pas ! Mais les êtres qui procréent ne sont-ils pas les seuls véritablement utiles ? Qu'est-ce qu'un parasite, sinon celui qui consomme et ne produit rien ? Mais qu'ai-je besoin de m'étendre davantage, chercherais-je à me convaincre de mon droit à réclamer une liberté inaliénable, imprescriptible ?

Ouvrez, ouvrez la porte à tous ceux qui ont froid dans votre enceinte glacée, ne retenez personne, qu'on puisse sortir de chez vous, si l'on y est entré. Le célibat n'est qu'une exception, n'en faites pas la règle. Je conçois qu'il s'adapte à un génie de la trempe de Pascal ou de Lamennais. Ces esprits tourmentés jettent alors dans leurs œuvres je ne sais quoi de hardi et de profond qui étonne. Ils sont plus grands parce qu'ils ont vécu seuls. Mais encore une fois ce ne peut être qu'une exception, ce ne saurait être la règle.

30 juillet.

Quelle âme que celle de Marthe! Il me semble que je ne la connaissais pas encore bien. A mesure que je la pénètre davantage, j'y découvre de nouvelles richesses. Elle est tout dévouement et amour. Elle me disait tantôt : « Vous êtes tout ce que j'aime dans la vie et je rachèterai par un amour infini le mal involontaire que je vous ai fait. »

Elle ne sait pas jusqu'où va le culte que j'ai pour elle. Je me retiens en sa présence. J'ai peur de

l'effrayer par la violence de cet amour qu'elle n'a jamais vu livré à lui-même...

Mon pied est bien mieux. Je marche un peu. Dans quelques jours il n'y paraîtra plus. Je vais aller à deux lieues de la ville m'établir dans une maisonnette entre cour et jardin que possède ma cousine. L'hospitalité ne peut jamais être que passagère. Il m'en coûtait, si empressée et si délicate qu'elle fût, de la prolonger au-delà du temps nécessaire. Joséphine et son mari l'ont compris et m'ont offert cette habitation où ils ne vont pas. Je serai là chez moi. Une femme du village — le village est tout proche — en fera le service et retournera le soir chez elle. Un avantage immense, c'est que je serai à une demi-lieue au plus de la maison de Marthe. Nous nous verrons tous les jours. Avec le temps je deviendrai un besoin de sa vie et qui sait? elle s'habituera peut-être à cette idée qu'elle n'a pu admettre jusqu'ici de me donner sa main, même devant un refus de Rome.

Marthe a rougi quand Joséphine lui a dit que j'allais devenir son voisin de campagne : — C'est beaucoup trop tôt, votre pied n'est pas suffisamment guéri. »

« Je ne m'installe que dans trois jours. D'ici là je ne marcherai pas mal. Je me fais une fête de la

vie que je mènerai là-bas. De mon jardin, avec une lunette, je vous apercevrai à vos fenêtres. »

« Vous ne viendrez toujours pas me voir avant d'être tout-à-fait rétabli. Cela, je le veux. »

« Ne craignez rien à cet égard. Je suis réellement bien et dans trois jours je serai complètement guéri. »

3 août.

Depuis hier soir je suis ermite. Ma cousine et son mari m'ont conduit à ma nouvelle résidence. Comme l'habitation de Marthe était sur notre chemin, nous y sommes restés une partie de la soirée, ce qui avait été convenu la veille.

Ce n'a pas été sans une certaine trépidation de cœur que je traversai le jardin où deux fois j'étais venu dans des circonstances qui ne s'oublient pas.

La soirée passa comme un songe. A dix heures nous remontions en voiture.

Je demeurai longtemps accoudé à la fenêtre de ma chambre. La soirée était chaude. C'était d'un calme parfait. L'oreille ne percevait aucun bruit. A cette heure, me disais-je, elle dort ou, comme

moi, rêveuse, elle interroge l'avenir. L'avenir, que ce mot est gros d'imprévu !

Ce matin je me suis éveillé au chant des oiseaux. Il y a une vingtaine d'arbres dans le jardin et, à en juger par le ramage que j'entendais, chaque arbre doit abriter une couvée. Heureuses familles, doux musiciens, ne craignez rien de l'hôte qui est venu planter sa tente si près de vous, il ne touchera pas aux nids qui renferment le fruit de vos amours, il ne vous pourchassera pas; non, au contraire, si l'hiver le trouve ici, en échange de vos chants pendant les beaux jours, oiseaux, quand le froid vous aura rendu la vie dure, que la neige couvrira les champs où vous ne trouverez plus la nourriture, il émiettera du pain que vous vous habituerez à venir manger tout près de lui, car il vous aime, vous les plus libres des êtres de la création.

Il était cinq heures au plus. Je me suis promené dans le jardin, voulant et n'osant pas en sortir. Je savais bien que si je sortais j'irais chez Marthe. C'était beaucoup trop tôt. Je ne dois l'aller voir que dans l'après-midi. J'ai pris un livre, je me suis efforcé de lire: peine perdue, ma pensée n'y était pas. Marthe est trop près. Alors j'ai pris une pioche, j'ai arraché quelques panerées d'herbe dans le jardin où elle croît comme chez elle. La

fatigue du corps a cela de bon qu'elle amortit les sens. J'étais en nage, il m'a fallu changer. Je suis allé aux Aubiers vers quatre heures par une chaleur d'au moins 30 degrés.

C'était le premier long tête-à-tête que nous eussions eu ensemble. Quelle énergie il m'a fallu dépenser pour me contenir. Je brûlais. Marthe, elle aussi, était émue. Ses yeux évitaient les miens. Elle a voulu pour faire diversion se mettre à son piano. Je ne sais ce qu'elle a joué, mais la musique me surexcitait encore et je me retenais avec peine pour ne me pas jeter à ses pieds et lui crier: Je ne puis déjà plus vivre ainsi, aime-moi et dis-moi que tu m'aimes, car cet amour plein de contrainte m'étouffe. J'ai abrégé ma visite, je me suis en quelque sorte sauvé en lui disant : à demain.

J'ai la fièvre depuis que je suis rentré. Ma main tremble en écrivant. Cela ne peut durer longtemps ainsi.

Ce soir, je suis sorti. J'ai rôdé autour de sa maison. Je m'étais juré de n'y pas entrer, j'ai tenu ma promesse. Mais mes forces sont à bout, je l'aime avec frénésie, elle m'aime, elle est libre, je le suis ou veux l'être, elle vit seule... Comme mon cœur et mes tempes battent... Non, je n'irai pas longer son jardin ; non, j'irai encore moins, comme un

malfaiteur, en escalader le mur pour pénétrer la nuit dans une maison qui me doit être sacrée ; non, je n'irai pas surprendre son sommeil et me l'attacher malgré elle peut-être...

Les étoiles pâlissent. Voici le crépuscule du matin. Dans moins d'une heure il fera jour. Le froid me gagne. Cette tempête intérieure se calme. Il est de ces pensées qui ne germent que dans les ténèbres, que la lumière chasse, comme elle fait des oiseaux de nuit. Je suis sauvé. Mais pour combien de temps ? Si je dois supporter souvent de pareils chocs, n'est-il pas évident que je serai vaincu ?

O Marthe, si je t'aime ardemment, profondément, je ne puis pourtant pas commander à mes sens de ne pas s'allumer près de toi, loin de toi surtout ! Je suis tout jeune encore, rien qu'à penser à toi mon sang frémit.

4 août.

Je l'ai revue tantôt. Les volets du salon, où elle se trouvait, étaient à moitié fermés contre l'ardeur du soleil. Marthe brodait, à côté d'elle était un livre : les harmonies poétiques de Lamartine.

« Je comptais si bien sur votre visite, me dit-elle, que j'ai mis là un ouvrage que vous me lirez. La lecture n'empêche pas de causer. Vous me direz les vers que vous préférez, à mon tour je vous dirai ceux que j'admire davantage, nous aurons un sujet de conversation tout trouvé. »

« Mais que m'importe ces vers ! Parlons de nous, Marthe.

« Il m'importe de vous les entendre lire, fit-elle avec un sourire, Georges, je le veux. »

« Du moment que vous parlez ainsi, j'obéis. »

J'ouvris le volume au hasard. Je tombai sur la XI[e] harmonie. Ces vers convenaient trop bien à ma situation, ils me faisaient mal. Je refermai le livre : « Marthe, le poète est vrai. La seule chose à regretter dans la vie, c'est la faculté d'aimer. Tout le reste n'est rien. L'amour est le centre de lumière vers lequel tout gravite. S'aimer et ne pas avoir à redouter le lendemain — et cette condition est heureusement la nôtre — est tout le bonheur. Vous êtes riche, il me reste quelques bribes de mon patrimoine et ma profession... »

« Vous ne travaillerez pas, Georges, nous serons suffisamment riches. »

« Si vous êtes riche, il ne s'ensuit pas que je doive vivre à ne rien faire. J'ai eu des succès dans cette

ville, j'y reprendrai ma robe d'avocat. Je désire travailler. Ma fierté souffrirait, s'il en était autrement. Il me semble que m'estimant moins, je vous aimerais également moins. »

« Dans ce cas, faites ce que vous voudrez, je ne combattrai pas votre résolution. »

« Nous disposerons notre maison de telle sorte que mon cabinet fasse suite à votre salon, ce qui nous permettra d'aller l'un vers l'autre à tout moment. Car j'ai une telle soif de vous, Marthe, que je ne crois pas que cette soif soit jamais étanchée. L'été nous trouverons bien des jours à venir passer à votre campagne. »

« Georges, l'heure qui sonnera votre liberté sera la plus belle de ma vie. »

« Merci, lui dis-je, en prenant sa main dans la mienne. »

Notre entretien a été interrompu par l'arrivée de ma cousine, qui avait laissé sa voiture à la porte du jardin. Ma pensée était à cent lieues d'elle, aussi éprouvai-je un véritable dépit en la voyant paraître. Je me suis levé quelques minutes après pour m'en aller.

La visite de Joséphine était pourtant on ne peut plus naturelle. Je suis injuste à son égard, j'ai été véritablement impoli envers elle. Comme si je ne

devais pas voir Marthe seule d'autres fois ! C'est, en vérité, une étrange espèce que l'espèce humaine : elle dégorge l'égoïsme. Tout ce qui ne rentre pas immédiatement dans la passion qui nous occupe, pèse, irrite. Nous ne voulons plus voir que nous...

Ma cousine est presque une sœur pour moi, elle ne m'en aura pas voulu. A l'avenir je n'agirai plus ainsi...

8 août.

Qu'il y a donc des heures difficiles à passer, quelle lenteur dans la marche du temps ! Le jour je m'occupe encore. D'ailleurs je vais la voir. Mais ce sont les soirées qui accablent. Jusqu'ici je n'ai pas osé aller le soir chez Marthe. Aussi, quand la nuit se fait, que les bruissements de la campagne ont cessé, que le ciel se parsème d'étoiles, qu'un air tiède souffle par bouffées, je ne sais que devenir. Oh ! ces nuits d'août, si chaudes encore, sont terribles lorsqu'on est seul ! Cette atmosphère m'accable, elle fait passer dans mes veines comme un liquide en ébullition. Je ne puis tenir en place. Il y a une

heure que je longeais le parc de sa maison, il est un endroit par où l'on pourrait facilement passer, deux fois j'ai été sur le point de le franchir. Je ne l'ai pas fait.

O Marthe, tu ne sais bien rien des orages qui fondent sur moi. Si, près de toi, je me trouve ému, si mon regard jette une flamme qui te fait baisser les yeux ; quand je suis loin de toi, c'est bien autre chose; c'est une tempête furieuse qui se déchaîne alors sur ma tête. Je ploie sous l'ouragan ; quelque jour il me broiera, me pardonnerais-tu ?.........
....

11 août.

J'étouffe. J'étouffe. Mon cœur trop plein déborde. Tout mon corps frémit encore. Mes lèvres sont tout imprégnées de son souffle. J'ai senti battre sa poitrine sur la mienne, mes cheveux se sont mêlés à ses cheveux ; palpitante, éperdue, elle m'a dit : Je t'aime !...

Sois bénie, Marthe, pour cette heure où tu m'as permis de pénétrer dans ta vie, pour toutes celles

qui suivront, pleines d'une attente qui t'auront pour objet.

Sois bénie, car cet homme qui, hier encore, doutait de lui, aujourd'hui il défie l'avenir. Car son avenir c'est toi et jamais tu ne lui manqueras.

Tu es descendue jusqu'à l'ermite à qui pesait le poids de son néant, tu l'as relevé à ses yeux. Le but qu'il poursuivait l'effrayait, tant il lui paraissait difficile à atteindre ; eh bien, ce but n'est plus une chimère, tu l'as rapproché de lui, il l'a touché de ses mains.

O Marthe, mon cœur se fond pour toi en adoration continue. J'ai besoin, après te l'avoir dit, de le répéter à ce papier qui le gardera : Je t'aime et toujours je t'aimerai.

Désormais ta vie est la mienne, mon sort le tien : tu porteras mon nom. Nous ne nous séparerons plus. Oh ! je tremble, rien qu'au penser de ces longues heures où, comme tantôt, nos existences se confondront ....

....

La soirée était si belle, je me sentais si heureux, que je me suis promené une partie de la nuit. Quelques étoiles brillaient dans un ciel pommelé qu'éclairait le croissant de la lune. Un vent léger agitait le feuillage des arbres qui projetaient sur la

route de grandes ombres. Ce vent rafraîchissait mon front brûlant. Dans la campagne endormie nul bruit autre que mon pas. Je me livrais aux souvenirs enivrants que cette journée m'a laissés. Je ressassais une à une les paroles de mon aimée. Je voyais sa joue empourprée, sa poitrine oppressée, ses yeux rivés aux miens...

Tout ce qui était elle me revenait. Je me rappelais notre première rencontre, nos joies si pures, puis son mariage, mon désespoir, cette autre chaîne forgée de mes mains; mais aucune ombre ne s'attachait à ces souvenirs ainsi évoqués. Je sentais l'épreuve terminée.

Je passai presque à côté de sa maison, longeant le mur du parc. Dors en paix, pensais-je, jamais je ne pénétrerai violemment dans ta maison. Toujours j'attendrai ton heure, l'heure fortunée où tu me diras : viens.

Dans une heure il fera jour, un peu de repos et cette après-midi je la reverrai.

LETTRE DE MARTHE A GEORGES.

Georges, vous ne viendrez pas tantôt, je ne dis pas : je veux. Je vous en prie. Laissez-moi du moins quelques jours à pleurer cette faute que j'ai faite en cédant à l'emportement de votre amour.

Avant j'étais si heureuse, si fière de vous aimer, si confiante dans l'avenir ; maintenant voilà que tout est changé. J'ai peur. Je frissonne. Georges, si Rome ne vous relevait pas de vos vœux, quelle serait donc ma vie ? Oh ! c'est terrible cela ! mais depuis hier cette pensée, qui ne m'a pas quittée, me glace, où donc irais-je cacher ma honte ! et quels noms si mérités ne jetterait-on pas à la maîtresse d'un diacre ?

Ce n'est pas tout encore, ce ne sont pas seulement les justes sévérités du monde qui m'effraient, ma conscience bourrelée m'accuse et parle si haut que je n'ai pu dormir de la nuit. Le crucifix, aux pieds duquel je fais chaque soir ma prière, me reproche mon crime : je n'ai pas osé depuis hier lever les yeux sur cette image, pourtant si miséricordieuse.



Ami, je ne vous accuse pas. Je n'accuse que moi. Je n'ai pas su me défendre. Hélas ! devais-je donc me défier de vous ?

Un mot, encore, Georges. Je ne vous demande pas de ne plus revenir, ce sacrifice passerait peut-être nos forces ; ce que je vous demande, ce que j'attends de vous, c'est que vous me laissiez quelques jours pour calmer mon esprit et mon cœur bouleversés.

12 août.

Je m'étais levé l'esprit si libre, le cœur si joyeux, la lettre de Marthe a tout changé. Elle n'exige pas, mais elle sait bien que sa prière est toute puissante sur moi, que je n'irai pas chez elle contre sa volonté... Pourtant la laisserai-je donc ainsi livrée à elle-même, en proie à tous les fantômes qu'évoque sa conscience timorée ? Si elle souffre à cause de moi, ne m'appartient-il pas de faire cesser son supplice ou du moins de chercher à l'adoucir ? Pourrait-elle m'en vouloir, alors que ce seul motif

m'aura ramené auprès d'elle? Non. Mais aussi, elle peut attribuer ma présence à une autre cause, y voir comme une prise de possession d'elle-même avec l'intention de la dominer, quand je ne lui céderais dans rien... Non, Marthe ne trouvera pas une pareille explication à ma présence, j'irai.

12 août, au soir.

La femme de chambre, qui savonnait du menu linge sur la terrasse, m'avait dit que sa maîtresse était dans le parc. Je m'y acheminai. Le soleil était prêt de se coucher. Les oiseaux chantaient un dernier chant. Je marchais doucement pour surprendre Marthe en même temps que mes yeux sondaient les allées. Je la trouvai assise sous un massif d'acacias, la tête appuyée dans ses mains. Elle ne m'avait pas entendu marcher, elle poussa un cri.

Il y avait encore assez de jour sous le massif pour que je pusse distinguer le muet reproche que m'adressèrent ses yeux. Je pris ses mains et me mettant à ses genoux : « Marthe, je savais que vous souffriez, voilà pourquoi je suis accouru. Ne me renvoyez pas. Je suis une chose à vous, disposez de

moi comme vous le voudrez. Mais si vous pleurez — il y avait trace de larmes dans ses yeux — laissez-moi au moins épeindre, si je n'en puis tarir la source, ces larmes qui m'accusent. »

« Georges, je n'ai voulu vous faire, je ne vous ai fait aucun reproche. Je n'en veux qu'à moi. »

« Quand vous pleurez, Marthe, quand vous me dites de ne pas revenir, n'est-ce donc pas m'accuser? Si ce reproche ne vient pas à votre bouche, puis-je ne me pas l'adresser, alors que je vous vois souffrir? Soyez plus juste vis-à-vis de vous-même. Quelle faute avez-vous donc faite pour que vous vous punissiez? Quelle loi naturelle ou même de convention avez-vous donc foulée aux pieds. Vous êtes libre, Marthe. Seriez-vous donc assez ennemie de vous-même pour vous reprocher le penchant qui vous pousse vers moi?

» Je vous aime, relevez votre front attristé. L'avenir, comme le présent, est à nous. Vous êtes ma fiancée, ma femme, Marthe, le jour où tu m'auras dit: Mène-moi à l'autel. »

« Georges, je n'ai jamais douté de vous. Ai-je besoin de vous le répéter? Vous m'aimez, je le sens, tout me le dit. Mais la destinée est plus forte que nous. Vos efforts échoueront. La muraille qui nous sépare ne sera pas renversée. La puissance qui

a reçu votre serment ne vous en déliera pas. Il y a entre nous un abîme. Depuis hier ces pensées m'accablent et ne me laissent aucune trêve, j'ai peur.»

Elle frissonnait, en effet, et ses mains demeuraient glacées dans les miennes.

« Écoutez, Marthe, je ne puis partager vos craintes. Ayez en moi une confiance entière, aveugle, et quel que soit le destin, il ne nous désunira pas. Je vous aime, Marthe, comme dans ma vie je n'ai jamais eu occasion d'aimer. Je vous aime d'un de ces amours violents, profonds, infinis qui, disparus, laissent la vie sans but. Je vous disputerai à tout. S'il le faut, je vous arracherai à vous-même. Je veux vous inspirer en l'avenir une foi telle que jamais votre pensée ne sépare votre vie de la mienne.»

« Persuadez-moi, Georges, j'y consens. Mais, ami, ce sera peine perdue. L'ennemi que vous avez à combattre est en moi, c'est ma conscience qui me crie que nous nous perdons ensemble. »

J'étais atterré. Devais-je alors lui dire que j'étais résolu à appeler de la sentence papale, si elle m'était contraire, et à faire malgré tout inscrire nos bans à la mairie? Ce choc n'allait-il pas être trop violent et ne valait-il pas mieux attendre? Soudain une larme de Marthe tomba sur ma main. Je sentis mon cœur se fondre.

«Aie pitié de moi, Marthe, lui dis-je. Si tu souffres, ne vois-tu pas que je souffre aussi ? Vois-moi à tes pieds, je ne puis rien sans toi, mais avec toi je peux tout braver. Je t'aime tant — que si cela te devait servir — je donnerais volontiers l'un après l'autre mes membres à broyer, je trouverais encore la force de te sourire et dans mes yeux tu verrais toujours ce rayon qu'y allume ta présence. Aime-moi donc, aime-moi quand même, aime-moi toujours. Voudrais-tu donc que je m'adressasse ce sanglant reproche : va, tu n'es qu'un lâche ! Car enfin tu pleures, tu pleures une heure d'ivresse profonde où ma vie s'est mêlée à ta vie ; tu pleures une heure dont le seul souvenir allume dans mes veines un réchaud ardent. Voudrais-tu donc, oserais-tu vouloir que je maudisse cette heure ! plutôt mille fois m'arracher du ventre les entrailles. Jamais. »

J'avais la fièvre, une fièvre qu'activait encore le contact de Marthe. Les paroles m'arrivaient vites, pressées, ardentes. Je voyais Marthe frémir, j'entendais battre son cœur et la nuit venait...

Je l'ai laissée le sourire dans les yeux et sur la bouche. Nous avions peine à nous quitter. Nos mains unies ne pouvaient se déprendre. Enfin il fallut m'en aller...

Pourquoi ce voile de tristesse sur mon bonheur ?

Ai je donc quelque chose à envier ? Oh ! avoir pénétré dans sa vie et me sentir triste, qui me l'eût dit ?

Ce qui me rend ainsi, c'est l'âme à moi bien connue de Marthe. Ce retour sur elle-même qu'elle fera quand sa surexcitation sera tombée. Le sillon qu'elle va creuser dans sa conscience, ses craintes qui la reprendront, l'épouvante qui encore la saisira devant ce spectre qu'elle ne peut fuir et qui lui jettera ce mot terrible : tu aimes un diacre !

Le noir avenir qui peut-être nous attend ! Si, du moins, j'étais seul à braver l'orage. Il n'aurait rien qui m'épouvantât. Si fort qu'il fût, je lui dirais : je ne te crains pas, je te défie ; souffle, déchaîne les vents les plus furieux, soulève, courbe ou brise tout sur ton passage, je n'ai pas à te redouter, tu n'as aucune prise sur moi. Mais elle, la tempête la briserait. En vain, je voudrais la détourner d'elle, je ne saurais y parvenir. Au moins, s'il existait un biais. J'ai beau chercher, je n'en découvre aucun. Il n'y en a pas.

La réponse à ma supplique n'arrivera pas de longtemps. Mais comme ce sera un refus de Rome, qu'elle vienne tôt, qu'elle vienne tard, mon sort n'en sera pas changé. Je sais bien que j'ai une suprême ressource : les tribunaux. Mais là encore c'est bien chanceux. La jurisprudence n'est rien moins

que fixée à l'égard du mariage des prêtres catholiques. Pour une cour qui interprète la loi dans un sens qui me soit favorable, dix peuvent se prononcer contre moi.

Me forcer à me faire prêtre, rester enchaîné contre ma volonté! La justice humaine peser de toute son autorité si puissante sur un malheureux qui veut rentrer dans la vie, qui se débat avec rage dans une eau où il se noie, n'avoir à lui tendre que la main pour le sauver, ne pas le faire, assister froide, immobile à sa lente agonie... Non, la justice serait pour moi, le cœur des juges s'émouvrait. Je gagnerais mon procès. Je le crois. J'y ai toujours compté.

Mais là, encore, je ne puis rien sans Marthe. Il faut qu'elle s'associe à ma lutte, qu'elle l'épouse, que son nom soit mêlé au mien. Le voudra-t-elle un jour, pourra-t-elle le vouloir? Je me sens frissonner rien qu'à me poser cette question. Vingt fois elle m'est venue sur les lèvres auprès de Marthe, j'ai toujours reculé. Je voulais attendre et laisser au temps le soin de l'y préparer. D'un jour à l'autre pourtant cette question devra être posée. Quand Marthe aura prononcé tout sera dit.

20 août.

Une semaine s'est écoulée. Mes pressentiments n'avaient pas de raison d'être. Marthe, après sa première alarme, a recouvré le calme, elle paraît heureuse. Je me suis bien gardé de lui dire la rechute que j'avais redoutée pour elle. Peu à peu sa confiance m'a gagné. L'avenir ne sera peut-être pas aussi sombre que je ne l'avais craint. Chaque jour m'attache Marthe de plus en plus. Qui sait si, dans un temps rapproché, ce que je n'osais espérer ne sera pas possible; Marthe pesant dans la balance ses répugnances de catholique et son amour pour moi ne verra pas pencher le plateau du côté où elle s'est donnée? Ce jour, de quelle lueur il illuminerait ma vie! Ne la plus quitter, la voir toujours rayonnante d'un amour dont elle n'aurait plus à se défendre, qu'elle avouerait devant tous... Une chose la déciderait infailliblement, Marthe, Marthe, — oh! je le souhaite avec frénésie — si tes flancs allaient renfermer un autre être, dis? est-ce que tu pourrais refuser à un père d'embrasser son enfant, de lui donner son nom? Non, tu ne le pourrais pas.

21 août.

Le temps était à l'orage. Je me hâtais vers les Aubiers. De larges gouttes d'eau commençaient à tomber. Les éclairs déchiraient des nuées noirâtres, pendant que le roulement du tonnerre, d'abord sourd, devenait de plus en plus fort et rapproché. Par moments un vent violent soulevait la poussière de la route qu'il balayait au loin. Les arbres qui la bordent, rudement secoués, mêlaient leurs plaintes au grondement du tonnerre et au sifflement du vent.

Marthe s'effraie de l'orage, aussi avais-je devancé l'heure où je vais chez elle, pour qu'elle ne se trouvât pas seule. Mais j'eus beau presser le pas, je ne pus éviter une forte averse et j'arrivai mouillé jusqu'aux os.

Je voulais m'aller sécher à la cuisine. Marthe m'en empêcha et fit allumer du feu dans la salle à manger. Elle m'apporta une collation, et comme je la remerciais n'en voulant pas, elle insista : « Si vous y tenez absolument, goûtez alors avec moi. » Elle prit un biscuit qu'elle trempa dans un verre.

— « Ce n'est pas assez, repris-je, vous n'avez pas bu. » A peine elle avait mouillé ses lèvres, je saisis le verre et posant mes lévres là où les siennes s'étaient posées, je le vidai d'un trait. Marthe me jeta alors un regard indicible. J'allai à elle...

Comme la pluie tombait toujours : « Nous dînons ensemble » dit-elle. Quelle journée ! Je l'ai quittée à neuf heures. La pluie avait cessé, mais il faisait frais. Je me suis promené longtemps encore. Cette marche m'a fait du bien.

25 août.

Le sort en est jeté. Rome refuse. Ce matin le facteur rural m'en a apporté la nouvelle.

Étrange nature que celle de l'homme ! Je m'attendais à un refus et pourtant mon cœur s'est déchiré ; je me suis senti brisé comme si je ne l'eusse pas prévu. J'avais beau me dire que je n'obtiendrais pas, j'espérais encore, j'espérais malgré tout. Maintenant c'est fini.

Tu triomphes, Rome ! Comme toujours tu as vaincu. C'est bien d'être ainsi implacable. Va, je te remercie !

Ainsi, je serai prêtre malgré moi. Comme au temps des dragonnades, comme au temps plus reculé des bûchers, j'ai le choix entre la récipiscence et l'anathème. Mais si ton bras encore lance la foudre, tu ne tiens plus le glaive, échappé à ta main débile. J'ai dit la foudre, je voulais rire. L'excommunication dont tu me menaces est à la foudre ce qu'est une fusée à une traînée de mitraille que vomit la gueule enflammée du canon.

Tu condamnes tout, hommes et choses où tu sens indépendance ou force. Tu n'as pas choisi pour rien la cité de Tarquin. Malheur à qui dont la tête s'élève, elle te gêne, tes yeux ne voient pas bien derrière : tu promènes alors ton niveau compresseur, tu écrases, tu broies ce qui t'offusquait, toi niveleur suprême !

Tu as raison d'ailleurs. Profite de tes derniers instants. Le jour ne tardera pas à se lever qui verra ta puissance disparaître. Tu tomberas — et ce qu'il y aura de plus triste pour toi si orgueilleuse — tu tomberas sans bruit, sans que nul ne te frappe, tu tomberas comme un arbre que ne nourrissent plus ses racines. Tes fils eux-mêmes ne te défendront pas, car tu n'as jamais été pour eux qu'une marâtre. Débarrassés de ton horrible joug, ils remercieront Dieu de les avoir enfin faits libres....

27 août.

Une dévote de la ville sortait de chez Marthe et montait en voiture comme j'allais entrer. Au regard de vipère qu'elle me jeta, je devinai ce que pouvait vouloir à Marthe une pareille femme.

« Ainsi, dis-je à Marthe, on vous engage à ne me plus recevoir. »

« Mais c'est par intérêt pour moi que la démarche qu'elle vient de faire, tout ce qu'elle a dit est plein de raison. »

« Si vous eussiez rencontré tout-à-l'heure son regard venimeux, l'intérêt qu'elle vous porte vous paraîtrait au moins discutable. »

« Vous êtes injuste, Georges, tandis qu'elle vous rend justice. Mais elle a eu raison de me dire que nous devons rompre sans retour une liaison que la religion condamne. »

« Ainsi vous me fermerez votre porte? »

« Non. J'attendrai la décision de Rome qui peut vous rendre à vous-même, car je ne veux pas briser du même coup votre cœur et le mien. Je vous ai promis d'attendre, je tiendrai ma promesse... »

Que devais-je faire? reculer encore l'heure où je lui apprendrais la vérité ou bien la lui jeter dès

lors, brutalement, sans transition? J'hésitai un moment. Mais je souffrais bien trop pour ne pas vouloir aller jusqu'au bout.

« La sentence est rendue, lui dis-je, Rome ne me délie pas de mes vœux. »

Quel rude coup pour ce cœur qui m'aime! Une pâleur livide couvrit son visage. Tout son corps frissonna. Elle ne jeta aucun cri. Elle ne pleura même pas. Son regard m'épouvantait. Je pris ses mains, elles étaient glacées. J'essayai de les réchauffer dans les miennes. Je lui parlais, elle ne m'entendait pas. Je n'osais la quitter pour appeler. Je m'étais mis à ses pieds. Je la suppliais de me répondre; elle ne paraissait même pas me voir. Ce que je souffrais était plus terrible encore que la secousse de l'avant-veille. Enfin des larmes vinrent à ses yeux, elle me pressa les mains. Penchée sur moi, ses larmes tombaient sur mes joues. Quoi! déjà le deuil du bonheur!

« Oh! Marthe, ne me rejette pas! prends toi-même en pitié! Ne sépare pas deux êtres qui demeureraient à jamais meurtris. Loin de toi, c'est le froid de la tombe, moins le calme de son sommeil; ne me condamne donc pas à un supplice au-dessus de mes forces. Tu ne peux te frapper sans me frapper. Épargne-moi. Que ce jour, qui nous pouvait séparer, nous unisse d'un lien indissoluble.

Laisse ta main dans la mienne et traversons ainsi la vie. Dis que tu le veux. Car tu sens bien que je t'aime à ne jamais renoncer à toi. Que m'importe Rome. J'appelle de sa sentence aux tribunaux qui ne reconnaissent pas la validité des vœux et je suis libre. Nous ne nous quittons plus. Des épreuves traversées, il ne nous restera plus que le souvenir d'un mauvais rêve. Dis, le veux-tu? »

« Georges, cela, jamais. Les tribunaux ne sont rien. Celui-là seul qui vous pouvait relever ne l'a pas voulu. C'est terrible, mais il faut se soumettre.»

« Que de défaillance dans ton amour, Marthe. Si tu m'aimais comme je t'aime, tu ne verrais aucune impossibilité à ce que je te propose. Tu peux porter mon nom, avouer à tous que tu es ma femme, te dire toute ta vie, que je ne vis que par toi, et tu aurais ce triste courage de dire : je ne le veux pas. »

« Je ne dis pas, Georges : je ne veux pas ; je dis : je ne peux pas. Quand l'Église, à laquelle vous êtes lié, ne veut pas vous rendre la liberté, puis-je malgré elle m'attacher à vous? Je suis catholique, je me dois incliner devant la décision du chef du catholicisme. Je n'ai pas la force de lutter contre une telle autorité. Ce que je sais, c'est que j'étais si fort attachée à vous que je suis anéantie. Je vous aime, Georges, et je vous aimerai toujours. Mais je

dois vous fuir, puisque je ne puis sans crime être votre femme. L'heure est venue d'exécuter la résolution que j'avais prise au moment où je sus que vous étiez engagé dans les ordres. Si, plus tard, j'ai cédé à vos prières et à mon propre cœur qui se déchirait à l'idée d'une éternelle séparation, ce n'a été que parce que vous m'aviez fait entrevoir une lueur d'espoir. J'aurais alors été coupable envers vous de ne pas attendre. Mais aujourd'hui qu'il n'y a plus d'espérance, je n'ai plus à hésiter. J'entrerai dans un couvent. J'y emporterai votre souvenir qui me sera toujours cher. Jamais je ne l'effacerai de mon cœur. Un jour viendra peut-être où le calme se fera dans votre âme, vous penserez à moi sans amertume. Vous retournerez alors, si déjà vous ne l'avez fait, à cette mission évangélique qui console et soutient. Vous prierez pour moi, pendant que je prierai pour vous.»

« Le sacrifice que vous voulez consommer n'est pas possible. Marthe, je m'y opposerai tant que je vivrai.»

« Non, Georges, vous me laisserez exécuter ce que je dois faire. A plus tard. »

« Vous quitter, quand vous nourrissez de pareilles idées... »

« Rassurez-vous. Je ne partirai pas en cachette. Je veux vous revoir encore, je vous dirai adieu. »

LETTRE DE MARTHE A GEORGES.

30 août.

J'ai eu peur de vous et de moi, je suis partie. Si j'étais restée, je n'aurais peut-être pas eu la force de vous résister encore; mon courage était à bout, il me fallait fuir.

Ne vous désespérez pas, Georges, je reviendrai, car je veux vous revoir une fois pour vous dire un éternel adieu.

Je suis renfermée aux Carmélites à Bourges. Nul homme n'entre dans la maison ; ne cherchez donc pas à me voir, car vous ne pourriez y parvenir. Je ne sais si je resterai dans ce couvent où le travail manuel et la prière sont la seule occupation des sœurs. La tâche d'une sœur d'hôpital me conviendrait mieux. Mais j'ai été au plus pressé, voulant mettre entre nous une barrière impossible à franchir, cette maison était plus près, je m'y suis réfugiée.

Ami, du courage. Si rude que soit le coup qui nous frappe, faisons ce que la conscience commande, ne nous laissons pas abattre.

Ce sacrifice qu'on exige de vous, faites-le. Un

jour serait peut-être venu où vous auriez senti le remords, où notre union vous eût paru un obstacle à ce que votre conscience vous eût prescrit de faire...

Pour moi, je n'aurai jamais aimé que vous et je n'aurai plus d'autre époux que le Christ.

Écrivez-moi. J'ai besoin de savoir ce que vous deviendrez. Vos lettres me parviendront. La supérieure m'a permis d'écrire et de recevoir des lettres.

De la force, Georges, mais plus d'espoir illusoire.

GEORGES A MARTHE.

1er septembre.

Ainsi vous êtes partie ! Vous avez eu cet héroïsme d'abandonner un homme que tout accable. Vous le fuyez comme un pestiféré.

Vous dites m'aimer. Mais qu'est-ce que cet amour qu'une lutte légitime, nécessaire, sacrée, épouvante? Parce que je suis victime d'un pouvoir oppresseur, vous m'abandonnez !

Vous êtes libre d'agir ainsi. Libre à vous encore de vous prosterner dans le silence du cloître, prête à embrasser la hache qui m'abat.

Mais moi, je ne me courberai pas. S'il est vrai que je vous doive perdre, si votre amour est déjà éteint, eh bien je lutterai pour moi, je lutterai au nom de la faiblesse contre la force, au nom de la raison conre le fanatisme, si je suis vaincu, qu'importe? »

GEORGES A MARTHE.

3 septembre.

Marthe, pardonnez-moi ma première lettre. J'étais fou. Ayez pitié de moi. Si vous saviez ce que je souffre, vous hâteriez votre retour, car vous reviendrez, n'est-ce pas? vous l'avez promis, vous dégagerez votre parole.

Vous reviendrez et nous ne nous quitterons plus. Il le faut. J'ai des droits sur vous. La vie de religieuse n'est possible pour la femme qu'autant qu'elle ne laisse derrière elle aucun être désespéré. Celle-là qui est seule peut ainsi disposer d'elle, mais non pas l'autre. Marthe, vous n'êtes pas seule, je suis là où vous êtes. Je vous demande grâce pour moi.

Folle, qui voulez que je vous oublie! Il est bien impossible que vous croyiez ce que disait votre lettre. Moi? un jour j'en serais venu à regretter

d'avoir uni ma vie à la tienne? Jamais tu n'aurais osé me dire cette parole que tu as écrite. Tu sais trop bien que cela n'est pas. L'enfer déchaîné ne m'arrêterait pas, s'il fallait aller à toi. Je ne redoute rien que de te perdre.

Aie confiance en moi et ne crains rien pour toi. Appelle, si tu le veux, abîme, l'impasse où nous nous trouvons, pourvu que tu n'aies pas le vertige pour le franchir, qu'importe? Viens, je te soutiendrai, nous serons sauvés.

Oh! je t'en prie, Marthe, reviens, reviens au plus vite. Si, à cette heure, je suis moins emporté, que sais-je de l'heure qui suivra et ce que je pourrais faire? Encore une fois, reviens.

MARTHE A GEORGES.

10 septembre.

Georges, j'ai reçu vos deux lettres. Pauvre ami je sens trop bien, à ce que j'éprouve, ce que vous avez dû souffrir, pour ne vous pas pardonner.

Si je suis partie sans vous prévenir, c'est que vous vous seriez opposé à mon départ et que peut-être je vous eusse cédé. Et pourtant, à tout prix, il fallait que je m'éloignasse de vous.

Nous sommes à jamais perdus l'un pour l'autre. Car, Georges, si puissant que soit mon amour, il a contre lui ma conscience qui me dit que c'est un crime. Nul prêtre n'oserait nous marier. Vous ne pourriez croire que je consentisse jamais à me passer de la bénédiction du prêtre et n'être jamais à mes yeux que votre maîtresse. Vous-même n'oseriez m'imposer un pareil rôle.

Je n'ai pas à vous cacher que je souffre en faisant ce que la religion prescrit. Mais si douloureux que soit ce sacrifice, je l'accomplirai jusqu'au bout. Georges, faites comme moi.

Je crois, avec vous, que vous m'auriez toujours aimée; que notre union, si elle eût pu être nouée, eût été heureuse. Mais puisque cela n'est pas possible, inclinons-nous devant cette force qui nous sépare.

Loin l'un de l'autre, notre pensée se rencontrera encore dans l'espace. Si vous m'aimez, vous oublierai-je donc?

Georges, je ne puis vous revoir tant que vous ne serez pas plus maître de vous-même. J'attendrai dans ma retraite l'heure où un peu de calme se sera fait dans votre cœur. Ce jour-là je reviendrai à vous, mais la main que je vous tendrai sera la main d'une sœur à son frère.

GEORGES A MARTHE.

15 septembre.

Eh bien, Marthe, revenez, du calme j'en aurai. Je serai aussi soumis que vous pouvez désirer que je le sois. Je ne tenterai rien. J'accepterai tout ce que vous voudrez. Mais revenez. Ma vie n'est pas tenable. Il faut prendre un parti suprême. Je suis disposé à le faire.

Je vous donne ma parole — et vous y croirez — que je ne veux d'autre arbitre de mon sort que vous-même. Sans doute j'essaierai de vous fléchir, de vous ramener à moi, de vous donner en l'avenir une confiance qui vous manque ; ce qu'au juste je vous dirai je ne le sais pas, mais, comme ma vie se décidera dans ce moment, peut-être trouverai-je un accent qui vous persuade ; si j'échoue, je vous jure de me soumettre à votre décision et de ne plus m'opposer à ce que vous disposiez de votre vie, comme vous l'aurez voulu.

Suis-je donc trop exigeant, Marthe ? est-ce trop attendre de vous que vous cédiez à ma prière ?

Je compte une à une les heures qui nous séparent. Je vous en prie, hâtez-vous. J'aurai peut-être

la force de supporter le coup que vous me pouvez porter, je n'ai plus celle de vivre dans une pareille angoisse.

MARTHE A GEORGES.

24 septembre.

Ami, ce n'est pas de ma faute, mais je ne puis retourner aux Aubiers de quelques jours, d'une semaine peut-être. Ce n'est d'ailleurs pas trop de cette prolongation de mon séjour chez les Carmélites devant cette responsabilité que vous voulez faire peser sur moi.

Je déciderai de votre sort! je prononcerai sans appel! O Georges, si vous eussiez été libre, avec quelle ivresse je vous eusse consacré ma vie! Quel déchirement dans mon pauvre cœur tout à vous, alors que, pour jamais, il faut renoncer à ce rêve si longuement caressé. Je ne serai jamais votre femme. Un abîme nous sépare... Ce serait tenter Dieu, nous nous perdrions tous deux, jamais.

Nous ne nous verrons qu'une heure. A quoi bon prolonger une telle épreuve? Vous irez de votre côté, j'irai du mien. Je serai sœur de charité; vous,

vous retournerez à Saint-Sulpice. Qui sait si, dans ce sacrifice nécessaire, il n'y aura pas un adoucissement? Si amers que soient les premiers jours, le calme se fera, avec le temps, dans notre esprit. Notre vie aura un but. Nous serons utiles. Vous, Georges, vous entretiendrez les courages prêts de défaillir, vous relèverez les forces épuisées; ma tâche sera plus modeste, mais non pas inutile. Je soignerai ceux qui n'ont pas de famille ou dont la famille hélas! ne les peut secourir. Je serai la sœur de ceux qui n'en ont pas. Entre tous, j'aurai un frère chéri dont le souvenir me sera toujours présent, pour lequel je demanderai à Dieu ce bien suprême: la quiétude de l'âme.

A plus tard. A bientôt, Georges, pour la dernière fois.

GEORGES A MARTHE.

28 septembre.

Marthe, c'est une folie et une folie lugubre encore que vous allez faire. Vous m'aimez, votre lettre l'atteste et si vous ne revenez pas plus tôt, c'est que vous attendez d'être plus sûre de vous- même. Si

vous étiez ici aujourd'hui, votre résolution pourrait être autre que celle que vous prendrez plus tard. Ne sentez-vous donc pas l'horrible imprudence que vous vous exposez à commettre?

Si vous êtes si peu sûre de vous-même aujourd'hui, qui vous donne l'assurance que, plus tard, votre détermination ne sera pas l'objet d'un amer et impuissant regret? Quand vous m'aurez brisé, comme la main d'un enfant un jouet, ne pleurerez-vous pas, de toutes vos larmes, cet amour disparu et que rien ne pourra remplacer?

Moi-même, sentant combien peu vous êtes sûre de vous-même, devrai-je prendre à la lettre une résolution dictée par l'exaltation d'un moment?

Vous m'aimez, votre cœur s'épouvante à la pensée d'une éternelle séparation et vous l'accompliriez! Je ne m'y prêterai pas. Dans cette dernière lettre — je ne me trompe pas — j'ai lu toutes vos défaillances. Je ne donnerai pas les mains à un pareil suicide. J'ai dit: suicide, n'est-ce pas au moins un suicide moral que de s'ensevelir vivante dans une maison religieuse?

» Si le soulagement des misères est doux à votre âme, vous êtes riche, répandez l'aumône autour de vous. Faites plus: que l'argent que vous donnerez soit toujours une aide au travail. Savoir

donner est une science, apprenez-la. Soyez bonne à toutes les infortunes, j'y souscris avec empressement; mais encore une fois renoncez à votre projet.

Marthe, à cet âge de ma vie qui n'est plus la première jeunesse, je me sens assez d'autorité pour vous crier : l'amour est toute la vie. Vous êtes libre, j'ose dire : je le suis ; rien ne peut nous séparer que votre volonté. Vous n'oserez pas le vouloir. Mais si vous étiez assez ennemie de vous-même pour le faire, croyez-moi, un jour vous regretteriez cette vie qui s'offrait à vous et dont, pourtant, vous n'avez pas voulu.

Lorsque vous descendriez au fond de votre conscience, vous auriez peur de vous être égarée. L'effroi vous glacerait, songeant à ce que je puis devenir. Vous ne pourriez être absoute que le jour où je vous oublierais. Marthe, posez la main sur votre cœur et s'il vous répond que je vous oublierai, faites ce que vous voulez !

12 octobre.

Marthe est revenue, mais dans quel état, mon Dieu! Un billet de ma cousine qui la ramenait me disait bien qu'elle était souffrante, mais que j'étais loin de soupçonner le ravage effrayant de la maladie! Les joues de Marthe sont creuses, les pommettes en sont d'un rouge de feu. Ses yeux ont un éclat fiévreux. Sa voix qui a faibli a, par instants, un son rauque.

Elle vient de me dire qu'elle souffrait quand elle est partie, mais qu'elle pensait alors que ce ne serait rien. Et moi qui n'avais pas même songé qu'elle pût être malade, la revoir ainsi... Ce mal est grave, mais je l'entourerai de soins si dévoués, si assidus, avec Joséphine qui s'établit aux Aubiers, que nous l'arracherons à la maladie.

16 octobre.

Ce n'est pas une vie que celle que je mène. Lorsque je ne suis pas auprès de Marthe, des

craintes horribles m'assaillent. J'ai peur. Quand j'entends le pas d'un paysan qui passe, je cours à ma fenêtre, craignant de m'entendre jeter cette lugubre parole : Venez, elle est au plus mal.

Je cache à Marthe, le mieux que je peux, les angoisses qu'elle me cause. Parfois, lorsque je la vois, j'oublie et qu'elle souffre et les terreurs qui me vont reprendre aussitôt que je serai éloigné. Je voudrais ne pas la quitter, pourtant je ne puis m'établir chez elle. J'y passe tout le jour. Le soir, je rôde longtemps encore dans les alentours. J'ai peine à m'éloigner. Ce que je souffre est impossible à dire.

19 octobre.

Le médecin qui la voit m'effrayait, j'ai voulu consulter un médecin de Paris qui vient de repartir. Il n'a pas diminué mon effroi ; au contraire il l'a accru. C'est une phthisie aiguë dont Marthe est atteinte.

J'ai parlé à ce médecin d'un voyage dans le Midi. Non, a-t-il dit, cela la fatiguerait trop, d'ailleurs l'hiver est encore loin.

Que voulait-il dire au juste? je n'ai pas eu le courage de le presser davantage. Il est de ces choses qu'on ne peut pas entendre dire...

22 octobre.

Toujours dans le même état. Elle a voulu tantôt se promener sur la terrasse. Le temps était presque chaud. Elle s'appuyait sur le bras de Joséphine et sur le mien. A peine elle avait fait vingt pas qu'elle était essoufflée. Nous rentrâmes. « Quel dommage, dit-elle, de ne pouvoir jouir de ce beau soleil. »

« Demain, vous serez sans doute plus forte. En tout cas, le froid est encore bien loin et vous aurez le temps de guérir avant l'hiver. »

Elle secoua la tête. — « Je voulais être religieuse pour vous fuir, Georges. Je n'en aurai pas besoin. Je m'en vais. Je le sens. » — Des larmes vinrent à ses yeux.

« Marthe, ne vous laissez pas gagner par ces images désolantes. La vie s'ouvre à peine pour vous. Fiez-vous à nous; Joséphine et moi nous

vous disputerons si bien à la maladie que, lassée, elle s'en ira. »

Elle prit mes mains. — « Je suis bien inconséquente, puisque décidée à vous quitter, je pleure à la pensée d'une séparation qu'il n'est pas en moi d'éviter. Je vous aurai bien aimé, Georges. Vous aussi, ami, vous m'avez bien aimée. Sachez-le bien, ce que je regrette dans la vie : c'est vous.

» Je ne veux pas forcer votre volonté, mais je serais heureuse de savoir que vous retournerez à Saint-Sulpice le jour où je ne serai plus. Là-bas seulement vous trouverez le calme dont vous avez un si grand besoin ; ailleurs vous vous désespéreriez. Au pied de l'autel, vous prierez pour l'aimée disparue.

» Vous me fermerez les yeux, puis vous m'embrasserez sur le front et vous vous en irez ; je ne veux pas que vous me veilliez, ce serait trop terrible pour vous... »

J'avais essayé de l'empêcher de parler ainsi. « Non, laissez-moi vous préparer à un événement qui ne peut se faire attendre. D'ailleurs, je ne vous en parlerai plus, » a dit Marthe.

27 octobre.

Enfin je respire, elle va mieux. Ça n'aura peut-être été qu'une alarme. Voici venir novembre. Les feuilles sont tombées. Je puis bien me l'avouer, à cette heure où elle est mieux, j'avais peur.

Mon Dieu, épargne-la et prends ma vie en échange! Ce sacrifice de moi que je ne voulais pas faire, s'il devait la sauver, je courrais le consommer à l'instant. Nous devons maintenant la sauver. Non, son beau corps ne sera pas encore la pâture du ver, son regard si doux ne s'éteindra pas, j'entendrai encore sa voix.

Elle s'oublie pour ne penser qu'à moi: « Pauvre ami, je regrette de mourir surtout à cause de vous.» Mais le mieux qu'elle a ressenti hier s'est soutenu aujourd'hui. — « Si j'allais vivre, » m'a-t-elle dit ce soir, en me pressant la main.

« Le regretteriez-vous donc »

« Oh non ! »

« Eh bien, vivez, et s'il vous répugne d'épouser en moi un diacre, jamais je ne vous presserai à cet égard. Je ne serai que votre ami. J'habiterai la ville

où je reprendrai ma profession. Nous nous verrons presque tous les jours. Votre conscience sera ainsi en repos. Dites que vous le voulez, Marthe?

« O Georges, merci de cette nouvelle preuve de votre amour. »

Elle m'a présenté, quand je l'ai quittée, son front à baiser. « Embrassez donc votre amie » dit-elle avec un sourire.

J'exécuterai religieusement ce que je lui ai dit. Ne sera-ce pas le bonheur à la place de cette crainte horrible qui me tenaille depuis des semaines?....

....

....

XV.

Là s'arrêtait le cahier que j'avais entre les mains. Je voyais bien que le drame avait eu un dénoûment sinistre et que celui qui avait écrit ces pages n'avait pas eu la force d'en ajouter d'autres.

Je songeais à cette jeune femme si tôt couchée dans un linceul ainsi qu'aux ravages creusés dans l'âme de celui qui lui avait survécu, je ne m'étais pas aperçu que M. Lenoir venait de rentrer. Il me tendit la main :

Merci, ami, de la sympathie qui se lit sur votre visage. J'ai bien peu de chose à ajouter à ce que vous avez lu. J'ai hâte d'avoir fini. Il n'est pas bon de trop fouiller certains souvenirs. Le mieux qu'avait goûté Marthe fut ma dernière lueur d'espoir, le surlendemain elle était morte...

Je restai de longues semaines encore dans ma maison dont je ne sortais que pour aller au cimetière ou dans le parc où tout me rappelait celle qui n'était plus.

J'hésitai longtemps sur le parti que j'avais à prendre. Malgré le vœu exprimé par Marthe, je ne crus pas devoir rentrer à Saint-Sulpice. L'esprit de révolte qui avait soufflé sur moi n'était pas descendu avec elle dans la tombe. Il lui survivait. Je me sentais impuissant à jurer une passive obéissance que je ne pourrais garder. Mieux valait ne pas être prêtre, que de s'exposer plus tard à une interdiction presque inévitable. Comment, d'ailleurs, aurais-je enseigné, moi qui avais encore des doutes sur tant de points ?

Marthe m'avait institué son légataire universel. Je vous ai dit qu'elle était riche, ainsi je me trouvais à la tête d'une fortune dont je n'avais que faire. Ne voulant plus habiter le pays, mais ne pouvant me décider à vendre une maison qu'elle avait habitée, j'y fondai un établissement pour les orphelines pauvres du département. Le revenu de la terre des Aubiers permet d'y entretenir gratuitement soixante enfants. Elles y sont reçues dès l'âge de trois ans et y restent jusqu'à quinze. Elles sont ensuite placées par les soins du comité que préside ma cousine.

La propriété que j'habite me vient également de Marthe. Seulement ce n'étaient alors que bruyères et étangs. Je connaissais déjà la *Brenne* pour

l'avoir traversée. La pensée me vint de m'y fixer et de rendre à la production ces terres incultes et malsaines. L'emploi de ma vie ainsi trouvé, je me rendis ici sans retard. Le défrichement des terres et les constructions qui en ont été la suite ont absorbé tout l'argent qui se trouvait entre mes mains. Après moi, cette propriété ira aux enfants de ma cousine, mes seuls parents.

....

....

Après une longue pause, M. Lenoir reprit :

Je ne veux pas finir ce récit de ma vie sans résumer ici mes sentiments à l'égard du catholicisme.

Vous avez lu ce que j'ai dit des vœux ecclésiastiques. A part l'emportement du langage, qu'explique assez la situation extrême où je me trouvais alors, je n'ai pas changé à cet égard. Pas plus aujourd'hui qu'hier, je n'admets l'éternité du célibat.

Ce langage est bien désintéressé dans ma bouche; mais plus j'y ai réfléchi, plus je me suis confirmé dans cette idée que le célibat est contre nature. Il ne saurait être, en tout cas, qu'une exception infime. L'imposer à une masse, c'est méconnaître les lois qui, dans l'univers, président à la repro-

duction des êtres. C'est une cruauté gratuite, que rien ne justifie. C'est, de plus, être inconséquent. Il semblerait que le prêtre qui manque à ses vœux ait commis un crime, que l'Église va frapper aussitôt de ses foudres. Dans la pratique, il n'en est pas ainsi. J'ajoute qu'il n'en pourrait être ainsi aujourd'hui. Car il en est des lois religieuses comme de certaines lois civiles: leur rigueur est tempérée par les mœurs ; elles ne sont pas abrogées, seulement on les applique rarement. Quand un prêtre a donné prise sur lui, on le change de résidence, voilà tout. Il faudrait un gros scandale pour qu'on l'interdît. Et s'il se produit, on soustrait volontiers le coupable à la justice. On craint alors le bruit. On a tort. Dans un clergé aussi nombreux — il y a plus de 50,000 prêtres en France, sans parler des ordres religieux — ces faits n'ont rien d'étonnant. Mieux vaudrait la répudiation de toute solidarité en ne favorisant pas la fuite de celui qui échappe ainsi à l'action des tribunaux. Ces faits déplorables sont heureusement rares.

La faute n'en est d'ailleurs pas tant aux hommes qu'à l'institution qui la leur impose en quelque sorte. Si le catholicisme qui, jamais peut-être, ne consentira à revenir au mariage des prêtres, au lieu d'ordonner un jeune homme de vingt-trois

ans, élevé dans une retraite sévère, loin des passions qui le peuvent assaillir lorsqu'il sera livré à lui-même, n'ordonnait jamais avant trente-cinq ou quarante ans; s'il laissait, en outre, ouverte la porte par où l'on sort de chez lui, les faits dont je parlais tout à l'heure ne se produiraient pas. Car, d'un côté, il y aurait l'expérience de la vie avec la maturité de l'âge, de l'autre, la possibilité toujours de déposer un fardeau qui écrase.

Aujourd'hui le prêtre qui voudrait rentrer dans la vie laïque ne le peut pas, à moins qu'il ne soit doué d'un grand caractère. En dehors des foudres de l'Église, il a contre lui je ne sais quelle réprobation irraisonnée qui veut voir en lui un transfuge. Dans tous les cas le mariage lui est impossible.

Un écrivain illustre — Madame Sand — après avoir montré du doigt un des grands dangers de la confession, conclut, dans *Mademoiselle La Quintinie,* à ce qu'il y ait deux classes de prêtres, les uns mariés à qui la confession serait dévolue, les autres libres de ne pas l'être à qui appartiendrait la prédication. Je reconnais tous les dangers de la confession. Mais comme, si le prêtre marié confessait seul, les confessionnaux seraient à peu près déserts, il ne faut pas attendre de l'Église ce

suprême effort. Jamais elle ne le fera. Je lui demanderais beaucoup moins. C'est, je le répète, de ne pas ordonner prêtre avant trente-cinq ou quarante ans et que tout prêtre, à quelque âge que ce soit de sa vie, puisse renoncer au sacerdoce et, au besoin, se marier, sans pour cela cesser d'appartenir à la communauté catholique.

Cette modification dans la discipline de l'Église aurait pour conséquence inévitable une diminution très-sensible dans le nombre des prêtres. L'Église et la société s'en trouveraient bien l'une et l'autre. La première n'aurait plus à redouter la déconsidération qui rejaillit sur elle de la conduite de quelques-uns de ses mandataires; la seconde s'enrichirait d'hommes qui, pour le moins, s'étiolent dans une carrière qui ne leur convient pas et qui, chez elle, trouveraient l'emploi de leurs facultés.

Il y a aujourd'hui bien peu de communes, si pauvres et si peu peuplées qu'elles soient, qui n'aient un desservant. Jugez quelle peut être la vie de ce prêtre, forcément inoccupé. Que d'heures accablantes à passer pour cet homme isolé, qui souvent est jeune ! A quoi employer son temps? Jardiner ou lire? S'il jardine, il lit peu et cela se comprend. Ses livres de théologie ou il les sait par cœur ou ils l'ennuient, il n'y regarde pas. Il a peu

ou point d'argent à dépenser pour l'achat d'autres livres. D'ailleurs, presque tous les livres qu'il serait tenté de lire sont mis à l'index, de là une plus grande hésitation de sa part à les acheter. L'éducation qu'il a reçue est telle qu'il lui faut beaucoup d'années pour dépouiller cet effroi, voisin de la haine, qu'on lui a inculqué tout jeune pour la plupart des grands écrivains. Quelquefois, un hasard fait plus que le temps. Un livre est tombé sous sa main, il l'ouvre et demeure tout surpris de rencontrer des choses si vraies, si justes, si sages, chez un auteur qu'il croyait méchant, libertin, sans frein aucun. D'autres, au contraire, sont morts sans avoir lu une seule page du livre contre lequel ils avaient tonné en chaire sur la foi de leurs théologiens ou de leurs maîtres. Un mot encore. Si le prêtre lit peu, s'il étudie encore moins, son apathie s'explique. Il n'a rien à gagner à apprendre. Ce qu'il est aujourd'hui, il le sera demain. Le desservant reste desservant. Les dignités de l'Église passent si au-dessus de sa tête, qu'il n'y saurait atteindre. Je dirai plus. Les supérieurs redoutent un prêtre intelligent. On l'éloigne et on le surveille.

Je touche du doigt la plaie qui est profonde. A un pareil mal, il faudrait un remède énergique :

l'indépendance du bas clergé. Le concordat consacre le contraire, ce serait donc à la révision du concordat qu'il faudrait tendre et amener le législateur à modifier la loi organique.

Les prêtres sont dans la main de leur évêque qui peut les interdire sans appel. Si le curé peut se pourvoir en Conseil d'État contre la décision de l'évêque qui l'interdit, il n'en est pas de même du desservant qui, en France, est dans la proportion de dix à un. Pour lui, il n'existe aucun recours. Il n'a qu'à s'incliner.

Tout acte d'indépendance peut briser ce prêtre ; tous le savent, aucun ou presque pas un qui ne courbe la tête.

Il s'est fait, ces dernières années, un certain bruit autour d'une opinion qui tend à dégager l'État de l'Église et l'Église de l'État. Le temps pourra donner raison à cette opinion et dès aujourd'hui l'État pourrait, s'il le voulait, abroger le Concordat, comme n'ayant plus de raison d'être. Mais à dire vrai, je préférerais, tant dans l'intérêt du prêtre que dans l'intérêt mieux compris de la société, le système qui nous régit, élargi, refondu. Je reviendrai là-dessus tout à l'heure.

Je ne veux pas rechercher ici la pensée qui a dicté le Concordat. C'était, je l'accorde, la franchise

de l'Église gallicane vis-à-vis de la cour de Rome et telle que l'avait posée Bossuet, mais c'était aussi l'illotisme, au profit de l'épiscopat, du clergé inférieur, resté seul au même point au sortir d'une révolution qui avait pourtant tout changé autour de lui.

L'Assemblée constituante avait fait le contraire. La constitution civile du clergé — décret des 12 juillet et 24 août 1790 — consacre le principe de l'élection pour la nomination des évêques et des curés. C'était remonter, par une inspiration heureuse, aux temps primitifs de l'Église, alors qu'elle lassait ses bourreaux par sa constance héroïque. Mais le premier consul revendiqua pour lui la prérogative qu'avaient eue les rois de nommer aux siéges épiscopaux, laissant aux nouveaux évêques la nomination des curés. Ainsi fut abandonné un principe qui eût si bien trouvé sa place dans la nouvelle législation.

Pourtant, s'il est une source d'où puisse sortir, rajeuni, le catholicisme, une force qui le puisse retremper, c'est l'élection.

Que les prêtres d'un diocèse nomment donc leur évêque et le chapitre qui l'assiste. Que rien dans le diocèse ne puisse être fait sans l'assentiment du chapitre. Voilà la règle. L'évêque est le premier. Mais

il ne doit pouvoir rien seul. Il est, en un mot, ce qu'est le roi dans un gouvernement constitutionnel.

Vous le voyez, je m'éloigne de la loi de 1790, puisque, au lieu d'attribuer la nomination de l'évêque aux électeurs d'un diocèse, je la réserve aux seuls prêtres. Cela me semble plus raisonnable et d'une pratique plus sûre. L'autre mode était possible au premier âge du christianisme, où la foi partout était vive et où, d'ailleurs, chaque circonscription était restreinte ; aujourd'hui ce mode n'aurait que des inconvénients.

Je n'admets pas davantage l'élection du curé par les électeurs. Sa nomination appartient à l'évêque.

Le principe de l'élection qui n'a pas été maintenu, dans le Concordat, pour le culte catholique, l'a été, mais bien adouci, pour le culte réformé. Les ministres protestants sont élus par le consistoire de la circonscription où ils sont appelés à exercer. Je me hâte d'ajouter que le consistoire se compose d'un nombre très-restreint de protestants, les plus imposés, et que les autres n'ont aucune part au vote.

La même règle paraît avoir présidé à la loi de 1844, qui s'occupe du culte israélite.

Le Pape est dans le monde catholique ce qu'est

l'évêque dans son diocèse. Pouvoir exécutif de l'universalité catholique, il veille au maintien de la discipline. Mais il ne peut réellement ni retrancher ni innover en matière de doctrine. L'Église seule est compétente à cet égard. Les décisions du Pape, pour être obligatoires, ont besoin de l'assentiment de l'Église. La papauté n'est, en réalité, qu'un tribunal de première instance du jugement duquel on peut toujours rappeler devant une cour suprême : l'Église réunie.

Comme l'évêque, l'autorité du Pape devrait s'appuyer sur l'élection. Non cette élection, faite par les cardinaux, qui, depuis le onzième siècle où elle remonte, a présenté tant d'abus, mais l'élection dans sa plus large acception. Tous les évêques catholiques y devraient prendre part, soit directement, soit par procuration.

Le cardinalat, s'il était conservé, ne serait plus que le conseil ou le chapitre du Pape.

La vacance du siége apostolique, le temps nécessaire à l'élection, serait sans inconvénient le jour surtout où la souveraineté temporelle aurait cessé d'y être attachée.

Il est arrivé à l'Église ce qui advient à toute société humaine. Elle commença par la liberté. La souveraineté de son chef était purement nominale.

Peu à peu son action s'étendit, un lien si faible que, dès l'abord, on ne le sentait pas, grossit au point de devenir ce nœud qui étouffe, je dirais volontiers qui étrangle le catholicisme.

Il est grandement temps de trancher ce nœud fatal ou le catholicisme ne sera bientôt plus qu'un cadavre.

Je fais bon marché, comme vous le voyez, de cette école qui attribue au Pape avec l'omnipotence l'omniscience, faisant de lui un fétiche devant lequel il n'y a plus qu'à ployer le genou. Ainsi agissaient des peuples de l'antiquité qui, après avoir pétri dans leurs mains une œuvre d'argile, se prosternaient devant elle et l'adoraient. Les ultramontains adorent une œuvre de leurs mains. L'omnipotence qu'ils décernent au Pape est leur création. Rejetée par les conciles, condamnée par la plupart des grands penseurs religieux, cette opinion a trouvé surtout sa raison d'être dans le coup porté au catholicisme par la réforme. Un ordre alors surgit, tout armé, destiné à défendre pied à pied le terrain si péniblement gagné par la Papauté. Cet ordre s'est-il dit d'abord que sa domination serait plus facile à asseoir sur le monde quand il n'aurait que l'esprit d'un seul homme à gagner et que, gouvernant le Pape, il régnerait sur

l'univers catholique? Si vaste qu'elle soit, une pareille ambition a dû se présenter à l'esprit de ses chefs audacieux et habiles.

Une chose est indispensable, urgente : la réunion de l'Église dans un concile général. Il y a trois siècles que le dernier concile, celui de Trente, a eu lieu. Les temps ont tellement changé depuis cette époque, des doctrines nouvelles ont si bien pénétré toutes les couches de la société moderne, qu'on peut dire que le genre humain a une autre conscience. S'il ne possède qu'imparfaitement encore le sentiment du devoir, en revanche, il possède en entier le sentiment du droit, sauvegarde de la dignité humaine.

Si quelque chose peut sauver encore le catholicisme qui s'en va — et je crois qu'il peut l'être — c'est la répudiation, de sa part, de tout ce qui, dans sa doctrine, froisse, confond, bouleverse la raison de l'homme.

Qu'il répudie expressément toute interprétation née au sein des ténèbres, propagée par l'ignorance ou la peur.

Que, debout, à la face du monde, l'Église repousse hautement ce dogme horrible, impie, qu'elle a fait sien : la damnation. Croire, enseigner que Dieu ait pu vouloir produire des êtres pour les

perdre à jamais, c'est révoltant, c'est monstrueux, c'est insensé ! La conscience de l'homme ne répugne pas seulement à ce dogme implacable, elle se soulève, elle proteste, elle s'indigne.

Oh ! quelle volonté sans entrailles aurait donc tiré du néant cet homme qui ne demandait pas à naître et qu'attend déjà le feu de l'enfer, attisé par une colère qui ne fléchit pas, qui jamais ne s'apaise, plus vieille que le monde et qui, après avoir calciné ce globe, en dévorerait des milliers encore, sans qu'il y ait de fin jamais, sans que sa fureur se soit même un moment lassée !

Encore une fois, cette doctrine est insensée. Et ceux qui nient Dieu, plutôt que de l'admettre comme le représente le catholicisme, ont une idée plus élevée et plus respectueuse de la divinité.

Qu'est-ce que l'intelligence de l'homme ? Une étincelle du foyer divin, un infiniment petit de ce tout immense qui embrasse sans fatigue l'ensemble de la création. Mais il suffit que notre raison soit une émanation ou un reflet du souverain être, pour que nous ayons de sa justice au moins une vision. Quand donc nous interrogeons notre conscience, non-seulement elle n'admet pas cette éternité dans le châtiment, mais elle a de Dieu une toute autre idée, elle répond : Dieu bon, juste, miséricordieux.

Ce dogme de l'enfer a pu être un frein au moyen-âge, alors que, la force étant la seule règle qu'on suivît, le faible se trouvait à la merci du fort. Mais, à mesure que marchait la civilisation, il perdait forcément du terrain. Comment aujourd'hui y croire, lorsque, par suite de l'adoucissement des mœurs, presque tous les pays ont dû retoucher leurs lois criminelles ; quand la peine de mort, si elle n'est pas disparue des codes, n'est plus que rarement prononcée par le jury qui recule, épouvanté, devant ce qu'elle a de formidable et d'écrasant !

L'humanité rejette ce dogme. Il a fait son temps. Que l'Église, à son tour, en proclame la déchéance. Il n'a pas de base. On a voulu le faire remonter à Jésus, le lui attribuer. Qui ne voit que cela seul ruinerait le fonds de charité que tous les siècles, tous les pays, tous les hommes ont trouvé à l'évangile !

On a appelé la loi de Jésus, une loi d'amour. S'il avait enseigné l'enfer, c'est-à-dire l'éternité dans le châtiment, ce serait une loi draconienne ; non, cette expression est trop adoucie, mais aucune langue ne fournirait jamais un mot assez énergique pour flétrir, comme elle le mériterait, une pareille doctrine. Ce serait le renversement de toute

justice. L'éternelle force abusant de l'éternelle faiblesse. Ce serait — ce qui ne peut être — la monstrueuse alliance d'une rage sans fin avec une grandeur incommensurable.

Mais cela n'est pas. En vain arguerait-on d'un texte. Ou Jésus fut mal compris de ceux à qui il parlait, ou ses paroles passant de bouche en bouche avant d'être recueillies par les évangélistes furent altérées, ou les traductions en ont changé le sens.

Il est bien impossible que celui qui renvoya, sans la condamner, la femme pécheresse; celui qui, attaché à une croix, priait encore pour ses bourreaux, il est bien impossible, dis-je, qu'il ait enseigné une pareille doctrine.

Que de sang ce dogme a fait verser. Quelle fureur de persécution il a allumée. Combien peu devait coûter la vie de leurs semblables à ces hommes qui, persuadés de l'excellence de leur foi et désespérant de la faire partager, recouraient alors au bûcher et au glaive. S'ils damnaient leurs victimes en les tuant, qu'importait après tout? Ils empêchaient du moins la contagion de leurs idées de se répandre au loin. Plus ils frappaient fort, plus ils étaient généreux. C'était arriver plus vite à l'extinction du mal. Ainsi on procède dans une ferme où sévit une maladie contagieuse. On abat les bêtes

atteintes, pour que l'épidémie ne s'étende pas aux autres. Plus le remède est prompt et énergique, moins d'animaux périssent.

Je ne veux pas dire ici que, seul, ce dogme fatal ait fait les guerres de religion. Mais je puis soutenir, en restant dans le vrai, que ces guerres n'auraient pas eu, au même degré, cet acharnement épouvantable qui les a signalées.

A mesure que j'avance vers la tombe, je sens mon esprit qui se rassérène. Si je ne sais pas au juste ce qui attend l'homme au sortir de ce globe terrestre, en revanche je ne crois pas à cette fantasmagorie de l'enfer. Avec l'univers chrétien, je crois qu'avec la vie que nous quittons tout n'est pas fini. Qui sait si le principe de notre être ne continue pas une suite d'existences dont notre vie ici-bas ne serait qu'un chaînon infime?

La transmigration des âmes, ou ces existences superposées qui se succèdent indéfiniment, est une opinion qu'on rencontre chez presque tous les peuples et à toutes les époques de leur histoire.

Le christianisme n'a rien à perdre à une opinion qu'il confirmerait plutôt. Ne s'accorde-t-elle pas parfaitement avec le dogme de l'expiation et de la récompense qui est la base de sa doctrine?

Cette opinion a pour elle de ne perdre aucune

créature humaine. L'échelle des êtres a des degrés infinis. A mesure qu'elle monte, l'âme perd de sa souillure jusqu'au jour où, entièrement purifiée, elle est reçue dans la sphère des justes.

Que l'Église s'approprie cette doctrine.

Si elle ne le faisait pas, toute conscience aurait le droit de lui crier : le Dieu que vous adorez n'est pas le mien, vous l'avez armé au gré de votre fureur, je ne reconnais pas votre Dieu. Le Dieu que j'adore a donné à l'homme une intelligence pour le comprendre, un cœur pour l'aimer : le cœur et l'intelligence de l'homme vous condamnent. Votre empire est un empire de ténèbres. Je n'en veux pas. Je le rejette.

Que l'Église, au nom de la saine appréciation de la doctrine de son fondateur, condamne également cette extension des ordres religieux qui nous débordent. L'homme créé pour la société n'a pas le droit de refuser la tâche qui lui incombe. Il se doit à tous. N'est-ce pas le cas de se faire violence, comme le veut l'évangile, quand cette violence doit tourner au profit du plus grand nombre ? A quoi servent ces milliers d'hommes et de femmes renfermés dans les maisons religieuses ? S'ils consomment, produisent-ils ? de quoi peuvent-ils vivre ? Les dons qui leur arrivent ne seraient-ils pas mieux

employés ailleurs? Que sont ces vœux de pauvreté pour ces ordres qui savent si bien ravitailler leurs maisons? Cet or qui passe entre leurs mains où va-t-il? A cette heure enfin d'activité dévorante qui emporte le monde ont-ils une raison d'être?

Les cloîtres sont sortis d'une aspiration inquiète vers l'infini. Des âmes avides du beau idéal s'y plongèrent les premières, foulant ainsi à leurs pieds l'humanité tout entière. Ces solitaires, trouvant la vie trop lente dans leur soif ardente de l'inconnu, s'élançaient en quelque sorte dans une tombe anticipée où ils goûtaient je ne sais quelle volupté voisine de l'extase.

Plus tard, ils devinrent le refuge des âmes que tourmentait le besoin de la justice et qui la trouvant absente partout, l'allaient chercher dans les murs du monastère, seul rempart du moyen-âge.

Alors les cloîtres avaient une raison d'être, ils purent être utiles. Mais aujourd'hui, avec leurs traditions, n'enraient-ils pas plutôt la marche de la civilisation?

Les maisons religieuses se sont surtout multipliées dans notre pays sous l'empire de la frayeur causée à la classe riche par la révolution de 1848. Favorisées par la bourgeoisie si frondeuse sous le gouvernement de juillet mais qui recula, effrayée,

devant les débris d'un trône qu'elle-même pourtant avait miné, elles ne tardèrent pas à prendre un immense accroissement. Tout était pour elles. Le dégoût, la lassitude ou l'impuissance des uns, l'épouvante du plus grand nombre qui ne voyait pas de murailles assez fortes pour se défendre de l'hydre du socialisme. Aussi ces maisons pullulent aujourd'hui.

Ai-je donc besoin de vous avertir que je ne puis vouloir parler ici des sœurs de charité? La tâche que remplissent ces saintes filles est à mes yeux une des plus belles pages de l'humanité.

Les trappistes, eux aussi, qui s'adonnent à l'agriculture, pourraient être fort utiles, si, au lieu de s'établir dans de plantureuses vallées, bien peuplées, ils allaient, par exemple, pionniers de la civilisation, dans les pays incultes et déserts de l'Afrique.

Les ordres enseignants aident-ils à la diffusion de l'instruction ou ne sont-ils qu'un obstacle pour les laïques de tenir une école ouverte? Je ne puis à cet égard me prononcer aujourd'hui d'une manière définitive.

Mais, quand j'admettrais la concurrence des congrégations enseignantes, je n'en déplorerais pas moins de voir l'éducation des filles presque partout

confiée aux sœurs de tous ordres. Évidemment elles ne peuvent s'entendre à préparer, dès le jeune âge, la fille au rôle qu'elle aura dans la vie. Elles qui ne sont ni filles, ni épouses, ni mères, comment formeraient-elles l'enfant à la pratique de devoirs ou qu'elles ont méconnus ou pas même entrevus? Bon nombre de ces sœurs n'ont, du reste, aucune espèce d'instruction. Leur diplôme, le plus souvent, consiste dans la lettre d'obédience de la supérieure générale. Que pourraient-elles alors apprendre aux enfants?

Ce n'est pas tout. Elles tiennent la place de malheureuses femmes qui ne savent comment vivre. Que de veuves et de jeunes filles seraient heureuses de la direction d'une école où, du moins, la vie est à peu près assurée!

Il y a, d'ailleurs, dans ces établissements comme une confusion des principes qui devraient présider à l'éducation.

Il semblerait que le premier devoir de l'instituteur est de traiter les enfants qu'il instruit comme les fils d'un même père et de faire en sorte qu'ils s'aiment comme des frères. Il n'en est rien chez les sœurs qui enseignent.

Ce fait vous a-t-il frappé? Une circulaire récente du ministre de l'instruction publique constate avec

regret le triage qui est fait dans la plupart de ces maisons entre les enfants qui paient et ceux qui ne paient pas, qu'on met à part. Et remarquez en passant qu'il s'agit ici d'institutrices payées par les communes et l'État.

Il y a vingt ans, un autre ministre de l'instruction publique — M. de Salvandy — dénonçait les mêmes faits en même temps qu'il prescrivait les mesures propres à les faire cesser. Rien n'y a fait, rien n'y saurait faire. L'inégalité trônera là toujours en souveraine.

Est-ce donc à dire que je demande la fermeture de toutes les maisons religieuses. Non. Je crois même qu'il est utile qu'il y en ait quelques-unes. Il existera toujours, en effet, des âmes malades ou blessées pour qui la solitude est un bien. Que ces natures-là aillent où elles veulent : ni la religion ni la société ne s'y doivent opposer. Le joug qu'impose la société est rude, il est bon que les natures ardentes ou indisciplinées puissent trouver en dehors d'elle une source où étancher la soif qui les dévore. A celles faites pour l'action les périlleux hasards de la vie errante, aux natures contemplatives le silence du cloître.

Ce que je veux, c'est que l'Église et la société s'entr'aident. C'est que l'une et l'autre fassent

entendre la même voix pour condamner l'envahissement des maisons religieuses, comme une dérogation expresse à la vie que doit mener l'homme.

Ce que je veux, c'est que l'Église, avec la philosophie, condamne cette faiblesse d'esprit qui presque toujours porte au cloître.

Ce que je veux, c'est que l'Église, avec le bon sens, réprouve ce gaspillage de certaines fortunes qui s'en vont, par lambeaux, à ces maisons qui s'engraissent; qu'elle enseigne hautement que l'emploi de la richesse a un tout autre objet que le luxe des chapelles ou la vie doucement paresseuse du cloître.

Ce que je veux, c'est que l'Église n'accepte pas le discrédit que jettent sur elle ces miracles et apparitions merveilleuses, prônés par ses plus fougueux adeptes, au milieu d'une époque qui se contente de rire; ce que je veux, c'est qu'elle rejette sans pitié toutes ces pratiques d'une dévotion pour le moins trop minutieuse et qui semblent le signe évident d'une décrépitude qu'elle doit enrayer au plus vite.

Que l'Église encore proclame que sa doctrine, essentiellement variable, doit suivre la marche du temps. Qu'elle rejette sans retour tout ce qui est suranné. Qu'elle aille de l'avant. Qu'elle bénisse enfin, au lieu de la maudire, l'humanité dans ce grand travail d'enfantement auquel elle est vouée.

Qu'elle prononce hardiment la séparation de la puissance temporelle d'avec la puissance spirituelle. Qu'elle consacre, à son tour, ce droit qu'ont les peuples de disposer d'eux-mêmes ; droit si naturel, si sacré qu'au premier abord on ne comprend pas qu'il ait fallu des milliers d'années et tant de flots de sang versé pour l'affirmer.

Le jour où l'Église réunie aura prononcé tout sera dit. Si elle a palpé avant le pouls de la société moderne, avec elle elle se ralliera au culte de la liberté et ce sera pour le catholicisme un jour de triomphe ; si, au contraire, l'Église continue à ne rien voir et à condamner, comme par le passé, l'humanité, ce jour-là elle aura vécu.

Pour moi, à cette heure, je crois. Les ombres qui, à une époque, ont voilé la lumière à mes yeux sont disparues. Je vois aujourd'hui dans le christianisme la révélation du but que l'humanité doit poursuivre. Mais si le christianisme me paraît être éternel comme la vérité, il n'en est pas de même du catholicisme, qui n'est, à tout prendre, qu'une enveloppe passagère.

Je vous ai promis d'examiner ce que serait l'Église libre dans l'État, j'y arrive. L'Église libre, ce sont les membres qui la composent, affranchis de tout lien vis-à-vis de l'État et seulement soumis

comme citoyens aux lois générales de l'empire, pourvoyant eux-mêmes aux frais du culte ; bâtissant ou jetant par terre les temples, comme fait le particulier de sa maison ; se réunissant comme ils l'entendent pour célébrer les offices ; se cotisant, correspondant entre eux. Les ministres du culte n'ayant plus aucun caractère public. L'État n'inscrivant plus de dotations à son budget, ni pour l'entretien des églises, ni pour le traitement du clergé. En un mot, le budget des cultes disparaît.

Maintenant est-ce donc si facile? L'État et l'Église y doivent-ils gagner? l'Église, non. L'État, pas ce qu'il gagnerait, s'il poursuivait la révision du concordat. La loi serait, en outre, d'une application difficile. L'innovation serait si grande, en effet, qu'elle causerait une réelle inquiétude dans beaucoup d'esprits. Or, à moins d'une nécessité absolue, le législateur doit éviter, comme un écueil, le malaise qui suit les modifications profondes que les circonstances n'ont pas suffisamment préparées.

L'Église y perdrait d'abord, et c'est énorme, la dotation inscrite au budget des cultes. Le clergé y perdrait ensuite l'espoir d'une réforme salutaire à laquelle l'État seul peut aider et que, livré à ses seules forces, le clergé n'obtiendra peut-être jamais.

Je sais bien que l'État adoptant le principe de la

séparation de l'Église, les intérêts des prêtres qui exercent aujourd'hui seraient sauvegardés, mais leurs successeurs de quoi vivraient-ils ? Rien ne pourrait compenser cette dotation absente pour les prêtres des campagnes, où le casuel est si peu de chose et où les collectes ne produisent rien.

J'ignore ce qu'a pu rapporter, ces dernières années, le denier de Saint-Pierre ; mais s'il en fallait répartir le montant sur tous les ecclésiastiques du pays, si cela devait encore subvenir aux frais des cérémonies du culte, à l'entretien des églises et des presbytères, ce chiffre évidemment serait insuffisant.

Et encore que d'efforts il a fallu faire ; quelles invitations réitérées, pressantes; quels tableaux navrants du chef de la catholicité pour arriver à ce résultat !

Si l'intérêt matériel du clergé ne lui permet pas de souhaiter un pareil état de chose, son intérêt moral, si je puis m'exprimer ainsi, ne le lui permet pas davantage.

Le clergé n'ignore pas que, par lui-même, il ne peut rien. Le jour où il se verrait ainsi abandonné, il désespérerait de lui-même, parce qu'il est assez intelligent pour en pressentir toutes les conséquences.

La réforme qu'il ne peut obtenir seul, il l'attend de la puissance civile. Cette aide que lui prêterait l'État, il la désire, il l'appelle. Un instant, en 1848, il put croire que cet affranchissement, tant souhaité, allait devenir une réalité. Il n'en fut rien.

A moins donc d'un intérêt considérable, pressant, qui puisse balancer l'avantage qu'aurait l'État à affranchir le clergé inférieur, la séparation de l'Église de l'État ne saurait être sérieusement poursuivie.

L'État y trouverait-il donc un si grand profit? Mettez un instant à part le chiffre du budget des cultes, qu'y gagnera-t-il? Sans doute, une telle suppression serait une grande économie, mais entendons-nous.

En premier lieu, il ne peut s'agir, pendant un certain nombre d'années, que d'une diminution insignifiante dans le chiffre de la dépense, puisque les titulaires conserveraient leur traitement, leur vie durant. Il faudrait bien compter trente ans avant d'arriver à l'extinction des pensions ecclésiastiques.

En second lieu, pensez-vous que le culte, sous une forme ou sous une autre, ne sera pas toujours salarié? N'est-il pas juste d'ailleurs qu'il le soit et ne faut-il pas que le prêtre vive de l'autel? Qui

paiera le prêtre? qui fournira aux cérémonies religieuses? L'État ne le faisant plus, sera-ce la commune? Mais la commune est un diminutif de l'État, et pour le contribuable qui paie, qu'importe que ce soit la commune plutôt que l'État. Les charges communales seraient encore alourdies par l'entretien et les reconstructions d'églises, dépenses dans lesquelles l'État contribue aujourd'hui.

Paiera le prêtre qui appellera le prêtre. Soit. J'y souscris. Mais que faites-vous des églises? A part un petit nombre, elles sont une propriété communale. La commune les vendra-t-elle ou sera-t-elle tenue à les entretenir? Si elle les entretient forcément, ce n'est plus la séparation rigoureuse de l'État de l'Église; si, au contraire, elle les vend, ne craignez-vous pas de froisser le sentiment religieux des populations?

Si nous sommes déjà loin de l'époque où fut rendue la loi du 3 ventôse an III — 21 février 1795 — nous en sommes encore plus éloignés par le milieu où nous vivons. La loi du 3 ventôse, en posant le principe de la tolérance pour tous les cultes sans en salarier aucun, mettait fin à une persécution qui avait duré deux ans et que l'Église n'avait pas été seule à supporter. Le clergé — je n'ai aucune peine à le constater — avait été

au-devant de cette persécution, en refusant le serment à la constitution civile du clergé, constitution bien autrement large et nationale que la célèbre déclaration dictée, en 1665, par Louis XIV.

Donc, au lendemain de la révolution, cette loi d'une souveraine justice était aussi tout ce que pouvait faire le législateur pour le culte.

On pouvait absolument s'en tenir là. Mais le Concordat est venu qui a changé la face des choses.

Si j'adresse un reproche au Concordat, ce n'est pas en tout cas d'avoir mêlé l'Église à l'État qui, selon moi, gagnent à cette alliance, ni d'avoir rétribué les ministres du culte. Cette dernière mesure était presque indispensable. Sans elle, la vente des biens ecclésiastiques, qui était une nécessité d'État, n'eût été, pour ainsi dire, qu'une spoliation indigne d'une grande nation.

Je l'ai déjà dit, la seule chose que je reproche au Concordat, c'est de n'avoir pas affranchi le clergé inférieur de l'épiscopat. S'il l'eût fait, ce vent, qui a soufflé d'au-delà des monts la sujétion absolue à la cour romaine, ne se fût jamais élevé sur notre pays ; l'Église gallicane, fidèle à son nom, fut restée une église nationale.

Puisque, à bien prendre, l'Église libre n'est pas un allégement de charges pour l'État, tandis que,

au contraire, l'Église dans l'État, le législateur peut s'attacher à jamais l'immense majorité du clergé, en l'affranchissant, il ne me paraît pas qu'il y ait à hésiter entre les deux voies à suivre. Il faut maintenir l'alliance entre ces deux puissances, mais élargir le Concordat.

Le mariage des prêtres ne devrait plus être laissé à l'appréciation des tribunaux, une loi formelle le consacrerait. Je n'entends naturellement parler que des prêtres qui renonceraient à leurs fonctions ecclésiastiques.

Faite, dans le sens que j'indique, la révision du Concordat diminuerait considérablement le nombre des prêtres, partant des paroisses qu'ils desservent. Les cures ou succursales pourraient être remaniées, de telle sorte qu'il n'y eût que deux ou trois prêtres, au plus, par canton. Ce serait assez. Le traitement des desservants devrait être beaucoup plus élevé qu'il n'est. Les fabriques n'auraient plus de revenus. Les communes réunies pourvoiraient aux frais du culte. Ce ne serait d'ailleurs pas pour elles une aggravation de charges, puisque, sous la législation actuelle, elles sont obligées de venir en aide aux fabriques qui n'ont pas de ressources suffisantes.

Le casuel devrait disparaître. Avec lui, s'en

iraient certains usages qui font mal à voir et qui ne doivent pas moins répugner à bon nombre de prêtres. Tout serait alors gratis, depuis la chaise à l'église jusqu'à l'enterrement. La longueur des prières ne serait plus tarifée et sur le cadavre du pauvre se réciteraient les mêmes prières que sur le catafalque du riche.

Ainsi s'en irait encore cette coutume dont je ne sais pas l'origine, observée, dit-on, dans toutes les églises, coutume révoltante, je dirais presque sacrilége, dont vingt fois j'ai été le témoin. On ne paraît pas avoir trouvé suffisante la distinction, pourtant si grande, entre le convoi du pauvre et du riche, on a voulu raffiner encore. Que dis-je? et qui l'aurait jamais pensé? C'est dans l'image même du Christ, l'initiateur suprême de l'égalité et de la charité humaines, qu'on a eu le triste courage d'aller chercher une telle distinction! A l'enterrement du riche, on se sert d'une croix d'argent ou d'or, pour le pauvre... la croix de bois!...

Mes dernières réflexions ont plus d'importance qu'elles n'en paraissent avoir au premier abord. La foule est uniquement frappée par les choses extérieures. Quand donc elle assiste à deux cérémonies funèbres, l'une riche, l'autre pauvre, elle est forcément amenée à penser que l'égalité enseignée par

l'évangile est un vain mot. Or, je ne crois pas qu'il soit sain que la foule pense ainsi.

Un mot encore. On arrive rarement au but lorsqu'on se presse trop. Mieux vaut marcher d'un pas lent, sans jamais s'arrêter. Considérez, si vous le voulez, la révision du Concordat comme une étape vers l'entier affranchissement de l'État de l'Église et de l'Église de l'État, mais essayez du moins. Si vous échouez ou devant une force d'inertie impossible à surmonter ou devant des colères malhabiles où vous auriez contre vous ceux-là mêmes dont vous auriez pris l'intérêt, eh bien, ce jour-là, mais ce jour-là seulement, proclamez la séparation absolue de l'État de l'Église.

J'achève ce récit de ma vie que vous désiriez entendre.

Vous savez ce qui m'a amené dans ce pays et ce que j'ai voulu y faire. J'y finirai paisiblement mes jours. Car, à cette heure, le calme s'est fait dans mon esprit. Si cette foi vive, qui transporte les montagnes, ne m'est jamais venue, en revanche j'ai compris bien des choses que je n'avais pas jusque-là entendues. Je me crois catholique encore, en pensant comme je le fais. Je souhaite ardemment, je vous le répète, de voir l'Église entrer dans la voie que l'humanité lui a frayée, au lieu de conti-

nuer à lui jeter, de la chaire de Saint-Pierre, d'impuissants anathèmes. L'alliance de la religion et de la philosophie est indispensable. Ennemies, elles se contre-balancent et toutes les deux sont impuissantes; réunies, elles seraient la force même : l'une éclaire, l'autre soutient.......................

....

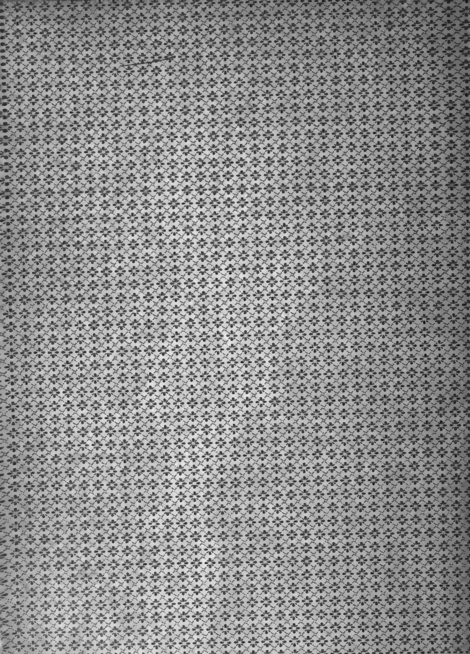
....

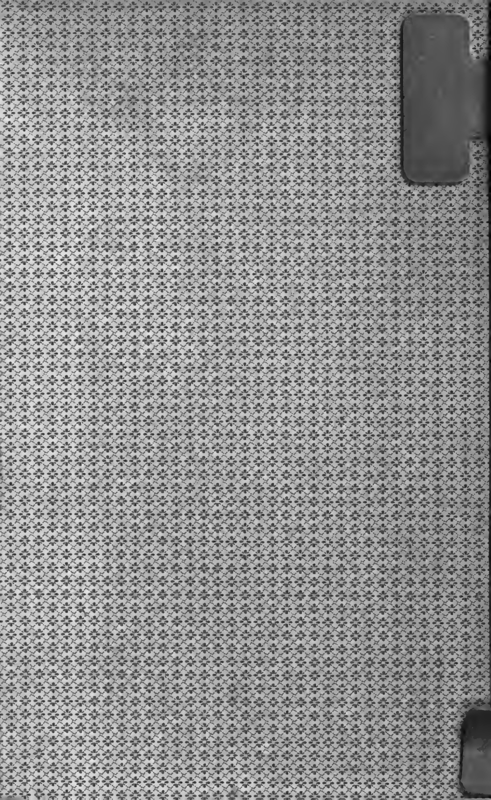
L'abbé Lenoir est mort. Il m'avait institué son exécuteur testamentaire, me léguant sa bibliothèque comme souvenir. En feuilletant ses papiers, je retrouvai les lettres et le cahier que j'avais déjà lus. Je les emportai chez moi. En m'aidant de mes souvenirs, j'ai pu rétablir son histoire telle, à peu près, qu'il me l'avait dite.

ERNEST THABAUD.

4 septembre 1866.








BIBL